



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[C - E]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

D

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60834](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60834)

» reçu à ce sujet, du Pape Pie
 » VI, actuellement régnant,
 » un plein pouvoir, signé à
 » Rome, le 15 août 1778, avec
 » le titre & le caractère de
 » délégué apostolique. Enfin,
 » sur l'ordre donné en forme
 » d'ukase, par l'impératrice,
 » le 5 juillet 1782, & l'appro-
 » bation du même prélat, les

» Jésuites de la Russie-Blanche,
 » s'étant assemblés en congré-
 » gation générale, au college
 » de Polocz, élurent le 17 oc-
 » tobre 1782, pour vicaire-
 » général avec toute l'auto-
 » rité de général, le P. Czer-
 » niewicz, qui a vécu dans
 » cette charge, 2 ans, 9 mois
 » & un jour ».

D

DABILLON, (André) fut pendant quelque tems le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la Religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs, ni ses désordres. Il avoit été auparavant Jésuite. M. de Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un & de l'autre. Il chassa Labadie, & retint Dabillon pour son grand-vicaire. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'isle de Magné en Saintonge. On a de lui quelques *Ouvrages de Théologie*, entr'autres: *Concile de la Grace, ou Réflexions sur le second Concile d'Orange, de l'an 529*, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE, (Jean) notaire au Pont-St.-Esprit, est auteur d'un mystère à personnages, de la Passion, que l'on distingue de celui de Jean-Michel, par *Quod secundum legem debet mori*; il paroît avoir été imprimé à Lyon, in-4°. & in-8°; mais il n'en est pas moins rare de ces deux formats.

DAC, (Jean) peintre Allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous

Spranger, & en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe, ami des arts & protecteur des artistes, employa son pinceau. Les tableaux qu'il fit pour ce prince, sont d'un grand goût. Dac mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs & de biens, & très-regretté, par l'usage qu'il avoit fait de son crédit.

DACIER, (André) né à Castres en 1651 d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie; ensuite à Saumur, sous Tanneguy le Fèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-tems sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étoient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un & de l'autre, les mit dans la liste des savans destinés à commenter les anciens auteurs, pour l'usage du Dauphin. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier;

l'académie des Inscriptions en 1695, & l'académie françoise à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avoit déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut l'an 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de Traductions d'Auteurs Grecs & Latins; & quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zele ardent pour elle. Ce zele alloit jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisoit jamais un ancien, qu'il n'en devint amoureux. Il étoit incapable d'y appercevoir des défauts, & pour cacher ceux qu'on lui attribuoit, il soutenoit les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurele n'a jamais persécuté les Chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire, dans quelques sentences, sans liaison & sans sanction, entremêlées de maximes absurdes & odieuses, il prétendoit trouver la morale du Christianisme. Il ne songeoit pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Évangile, quant au motif & au but de la pratique.

» Quelle union, disoit Tertul-
 » lien, & quel rapport peut-il
 » y avoir entre Jérusalem &
 » Athenes, l'académie & l'E-
 » glise, les disciples de la Grece
 » & ceux de Jesus-Christ? Les
 » uns se tourmentent pour pa-
 » roître vertueux, les autres
 » desirent uniquement de l'é-

» tre, &c. (voyez EPICTETE).
 On a de Dacier: I. Une édition de Pompeius Festus & de Verrius Flaccus, *ad usum Delph.*, in-4°. Paris, 1681, avec des notes savantes & des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. II. *Nouvelle Traduction d'Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1709, 10 vol. in-12. Les fleurs du poète latin se flétrissent en passant par les mains du traducteur François. Qui ne connoitroit Horace que par cette version, s'imagineroit que ce poète, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd & pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulieres, que Boileau appelloit *les révélations de M. Dacier*. III. *Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurele Antonin*, Paris, 1691, 2 vol. in-12. IV. *La Poétique d'Aristote*, in-4°, avec des remarques dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition. V. *Les Vies de Plutarque*, 8 vol. in-4°, Paris, 1721, réimprimées en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1724; traduction plus fidelle, mais moins lue que celle d'Amiot. Celui-ci a des graces dans son vieux langage; Dacier n'a guere que le mérite de l'exactitude; encore l'abbé de Longuerue le lui disputoit-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur & sans vie. « Il
 » connoissoit tout des anciens,
 » dit un homme d'esprit, hors
 » la grace & la finesse ». Pa-

villon disoit que *Dacier étoit un gros mulot chargé de tout le bagage de l'antiquité*. Cette fureur de l'antique étoit si forte en lui & en madame Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avoient puisé la recette dans *Athénée*. VI. *L'Œdipe & l'Électre de Sophocle*, in-12, version assez fidelle, mais assez plate. VII. *Les Œuvres d'Hippocrate* en françois, avec des remarques, Paris, 1697, in-12. VIII. *Une partie des Œuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. IX. *Manuel d'Épictète*, Paris, 1715, in-12. Il avoit sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par M. Formey. Dacier eut part à l'*Histoire métallique de Louis XIV.* Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2000 livres.

DACIER, (Anne le Fèvre) femme du précédent, fille de Tanneguy le Fèvre, eut les talens & l'érudition de son pere. Elle commença à se faire connoître dans la littérature, par sa belle *Edition de Callimaque*, qui parut en 1674, enrichie de doctes remarques. Elle mit ensuite au jour de savans *Commentaires sur plusieurs auteurs, pour l'usage de monseigneur le Dauphin*. *Florus* parut en 1674; *Aurelius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dyélis de Crete*, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Ils passerent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils & deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit & par l'amour. Le fils, qui donnoit de grandes espérances, mourut en 1694. Une de ses sœurs mourut aussi dans un âge

peu avancé, & l'autre prit le voile. Leur mere fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 69 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle: I. *Une Traduction de trois Comédies de Plaute*, l'*Amphitryon*, le *Rudens* & l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Moliere eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avoit entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, étoit fort supérieur. Le vrai étoit que l'un & l'autre ne valoient rien; que c'est une scene de bordelle, indigne d'exercer le génie; & que madame Dacier eût pu se dispenser de traduire. Ayant appris que Moliere devoit donner une comédie sur les femmes savantes, elle supprima sa dissertation. II. *Une Traduction de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere*, avec une préface, & des notes d'une profonde érudition; réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. Cette traduction fit naître une dispute entre madame Dacier & la Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que madame Dacier avoit encore moins de logique, que la Motte ne savoit de grec. Madame Dacier, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homere avec l'emportement d'un commentateur; la Motte n'y opposa que de l'esprit & de la douceur. « L'ouvrage de la » Motte, dit un écrivain ingénieux, sembloit être d'une » femme galante, pleine d'es-

» prit, & celui de madame Dacier d'un pédant de collège ». Elle ne ménagea pas plus le P. Hardouin qui étoit entré dans ce différend. On a dit « qu'elle » avoit répandu plus d'injures » contre le détracteur d'Homère, que ce poëte n'en avoit » fait prononcer à ses héros ». On voit par-là qu'elle ne fut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes, qui, à la vérité, sont aussi souvent les travers des hommes; mais que l'expérience prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques (voy. la FAYETTE, GÉOFRIN, GRAFIGNY, TENCIN, SUZE). On a cru que Molière l'avoit eue en vue dans la comédie des *Femmes savantes*; & par l'anecdote que nous avons rapportée, il paroît qu'elle l'a cru elle-même. III. Une *Traduction du Plutus & des Nuées d'Aristophane*, Paris, 4 vol. in-12, 1684. Une autre *d'Anacréon & de Sapho*, Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme célèbre par ses talens, ainsi que par ses vices, n'étoit pas coupable de la passion infame qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. Madame Dacier avoit encore fait des *Remarques sur l'Écriture-Sainte*, & on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours: « Qu'une » femme doit lire & méditer » l'Écriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne; » mais que le silence doit être » son partage, suivant le précepte de S. Paul ». Ce qui

porte à croire que, naturellement modeste, elle condamnoit elle-même les fougues où l'entraînoit quelquefois la prétention & la suffisance du savoir.

DACTYLES, Idéens, ou Corybantes, ou Curetes. Les uns étoient enfans du Soleil & de Minerve, les autres de Saturne & d'Alciopé. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé; & ils empêchèrent par leurs danses, que les cris de cet enfant ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, qui l'auroit dévoré.

DAELMAN, (Charles Guiflin) né à Mons en Hainaut en 1660, docteur & professeur en théologie à Louvain, président du collège Adrien, & chanoine de St. Pierre dans la même ville, & de Ste. Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *Théologie scholastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois, en 9 vol. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il étoit peu versé dans les belles-lettres: celle qui est la mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes & sans développement, ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

DAENS, (Jean) riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au desir que Daens avoit de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avoit prêtés au prince. *Je suis, lui dit-il, trop payé, par l'honneur que votre Majesté me fait.* « Les » princes qui regnent par la

» vérité & la justice, dit un
 » auteur moderne, sont plus
 » puissans & plus riches par le
 » cœur de leurs sujets, que
 » par toutes les ressources du
 » despotisme & de l'artifice ».

DAGOBERT I, roi de France, fils de Clotaire II & de Bertrude, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne & d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Eclavons, les Gascons & les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avoit d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même tems. Ce fut Dagobert qui publia les loix des Francs, avec des corrections & des augmentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé d'environ 36 ans, & fut enterré à Saint-Denis, dont il avoit augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de Saint, ainsi qu'à plusieurs rois de la 1^{re}. race. Il faut avouer que c'étoient d'étranges Saints. « Ils ne valent rien, tous tant qu'ils étoient », dit l'abbé de Longueue, toujours un peu exagérateur. « Quelle cruauté, quelle barbarie dans Clotaire I, assassinant lui-même ses neveux de sa propre main ! Dans Clotaire II, dans le traitement qu'il fait à ses cousins & à Brunehaut ! Quelle impudicité dans Dagobert II ! On pourroit louer tous ces gens-là, comme Cardan a fait le panégyrique de Néron » : parallele outré & injuste. Il reste entre ces rois François & les monstres de Rome, une distance immense.

Ce fut sur la fin du regne de Dagobert, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II ; & de Ragnetruide, Sigebert qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II, (S.) le jeune, roi d'Austrasie, fils de S. Sigebert II, devoit monter sur le trône de son pere, mort en 656 ; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastere, & donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, & sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childeric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecoffe, où il avoit été conduit, & en eut plusieurs enfans. Après la mort de Childeric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, fonda divers monasteres, & fut assassiné en 679 par ordre d'Ebroin, maire du palais, comme il marchoit contre Thierrri, roi de France, auquel il avoit déclaré la guerre. Sa mort auroit dû rendre Thierrri, seul maître de la monarchie ; mais l'Austrasie craignant de tomber sous la domination d'Ebroin, maire du palais, ne voulut plus reconnoître de rois : Pepin & Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée & peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du tems qui donnoit ce titre à ceux qui périssoient injustement, après avoir bien vécu. Le P. Wilthelm, jésuite, a publié les Actes de ce prince ; Molsheim,

1623, in-4°; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4°; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils & successeur de Childebert II ou III, roi de Neustrie en 711, mourut en 715. Il laissa un fils nommé Thiéri, auquel les François préférèrent Chilperic II, fils de Childeric II, roi d'Austrasie. Le P. Godefroid Henschenius a publié: *De tribus Dagobertis Francorum Regibus*, Anvers, 1653, in-4°; ouvrage curieux & intéressant.

DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentoit sous la figure d'un homme, dont les jambes étoient jointes aux aines, & qui n'avoit point de cuisses. Quelques-uns veulent que ce fut Saturne, d'autres Jupiter & d'autres Vénus; mais il est très-douteux que ces divinités Grecques existassent déjà au tems de Dagon; il est certain au moins qu'elles n'étoient pas revêtues encore de toutes les anecdotes mythologiques dont on les a affublées ensuite. Les Philistins s'étant emparés de l'Arche-d'Alliance, & l'ayant placée dans le temple de Dagon, trouverent le lendemain l'idole renversée & brisée.

DAGONEAU, voy. GUISE (Dom Claude).

DAGOUMER, (Guillaume) né à Ponteaudemer, mort à Courbevoye en 1745, avoit été professeur de philosophie au college d'Harcourt à Paris, principal de ce college, & recteur de l'université. On a de lui: I. *Un Cours de philosophie* en latin; où il y a beaucoup de subtilités. II. *Un petit*

ouvrage en françois, contre les *Avertissemens de M. Languet, archevêque de Sens*. Dagoumer étoit engagé dans le parti de Jansenius, & le soutenoit avec ardeur. C'est lui que le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guiliomer* dans son roman de *Giblas*.

DAILLÉ, (Jean) né à Châtelleraut en 1594, fut chargé en 1612 de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise il lia connoissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, & à Charenton l'année d'après; & mourut à Paris en 1670. Les Protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, & les Catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont: I. *De usu Patrum*, 1646, in-4°, estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Peres; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la Tradition: en les récufant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Réeves, protestant Anglois, auteur d'une traduction angloise des *Apologies du Christianisme* de S. Justin & de Tertullien. Voyez *Traité hist. & dogm. de la Religion*, par Bergier, tom. XI. (voy. BARBEYRAC). II. *De pœnis & satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam,

1549. III. *De jejuniis & quadragesimâ*, in-8°. IV. *De Confirmatione & Extremâ-Unctione*, in-4°, Geneve, 1669. V. *De cultibus religiosi Latinorum*, Geneve, 1671, in-4°. VI. *De Fidei ex Scripturis demonstratione*, &c. VII. Des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteré, & remplis de passages de l'écriture & des Peres. Daillé étoit d'un caractère franc & ouvert. Son entretien étoit aisé & instructif. Les plus fortes méditations ne lui étoient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissoit toute son austérité parmi ses papiers & ses livres. Il se mettoit à la portée de tout le monde, & les personnes du commun se plaisoient avec lui comme les savans. Il étoit si peu prévenu pour les voyages, qu'il regrettoit les deux années qu'il avoit passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas & la Hollande. Il croyoit qu'il les auroit mieux employées dans son cabinet. Son fils (Adrien) a écrit sa *Vie*.

DAIN, (Olivier le) fils d'un paysan de Thielc en Flandre, devint barbier de Louis XI, & ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua, tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du regne de Charles VIII, on lui fit son procès, & il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence & sa tyrannie l'avoient rendu l'objet de l'exécration publique.

Son premier nom étoit *Olivier le Diable* ou *le Mauvais*. Louis XI lui donna celui de le Dain en l'anoblissant.

DALE, voy. VAN DALE.

DALECHAMPS, (Jacques) né à Caen l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçoit la médecine. Il possédoit les langues & les belles-lettres. On a de lui : I. *L'Histoire des Plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol.; traduite en françois par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol., 1653. II. Une bonne *Traduction* en latin des *XV Livres d'Athénée* en 2 vol. in-fol., 1652, avec des notes & des estampes. Les notes sont de Casaubon. III. Une *Traduction* en françois du *vie. Livre de Paul Eginete*, enrichie de savans commentaires, & d'une préface sur la chirurgie ancienne & moderne. IV. Les *IX Livres d'Administrations anatomiques de Claude Galien*, translats & corrigés, Lyon, 1566, in-8°. V. Des *Notes sur l'Histoire naturelle de Pline*, 1587, in-folio.

DALIBRAI, (Charles Vion) poète Parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *Recueil de Vers sur différens sujets sacrés & profanes*; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pieces, & même des saillies. On a encore de lui une *Traduction des Lettres d'Antonio de Perez*, Espagnol, ministre disgracié de Philippe II, & 73 *Epigrammes contre le fameux parasite Montmaur*. On

peut citer celle-ci comme une des meilleures :

Révérend Pere Confesseur,
J'ai fait des vers de médifance.
— Contre qui ? — Contre un Professeur. —

La personne est de conséquence.
Contre qui donc ? — Contre Gomor.
— Hé bien, bien, achevez votre Confiteor.

Ses *Œuvres poétiques* furent imprimées à Paris en 1647 & 1653, en 2 parties in-8^o.

DALILA, courtisane qui demouroit dans la vallée de Sorrec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson en étant devenu amoureux, s'attacha à elle ; & elle parut être devenue son épouse légitime ; quoique plusieurs interpretes continuent à la regarder comme une courtisane. Voy. SAMSON.

DALIN, (Olaus de) savant Suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de *Pere de la Poésie Suédoise*, par deux Poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre : *La liberté de la Suede* ; l'autre est la tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'étoile du Nord, & enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avoit écrit l'*Histoire générale de Suede*, récompensa ses talens. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles XI. Elle a été imprimée à Stockholm en 1747, 4 vol. in-4^o. * Cette histoire de Suede, dit

» un critique, est regardée dans
» le pays, comme la plus dé-
» taillée, la plus fidelle & la
» plus correcte qui ait encore
» paru. La beauté du style ne
» laisse rien à désirer à ceux qui
» connoissent le mieux la force
» & l'élégance de la langue
» Suédoise ». L'auteur mourut
le 12 août de l'an 1763. Outre
les ouvrages dont nous avons
parlé, la Suede lui doit un grand
nombre d'*Epîtres*, de *Satyres*,
de *Fables*, de *Pensées*, & quel-
ques *Eloges* des membres de
l'académie royale des sciences
dont il étoit un des principaux
ornemens. On a encore de lui
une *Traduction* de l'ouvrage du
président Montesquieu, sur les
*Causes de la grandeur & de la
décadence des Romains*.

DALMACE, (S.) archimandrite des monasteres de Constantinople, fit paroître beaucoup de zele contre Nestorius. Les Peres du concile d'Epheuse en 430, le nommerent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque tems après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus & son esprit.

DALMATINUS, (Georgius) né dans l'Esclavonie, étoit très-versé dans la connoissance des langues orientales. Il a traduit la Bible en langue esclavone, Wittemberg, 1584.

DAMARIS, femme d'Athenes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvoit dans l'Aréopage au moment que S. Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique discours sur la Divinité, dont il est parlé au 17^e. chapitre des *Actes des Apôtres*. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur le

champ aux erreurs du paganisme, & s'attacha au saint Apôtre, ainsi que S. Denys l'Aréopagite, & quelques autres, dont le Seigneur avoit touché le cœur.

DAMASCENE, voy. JEAN-DAMASCENE.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius & d'Élamite, vivoit du tems de l'empereur Justinien. Il avoit écrit un ouvrage en 4 livres : I. *Des choses extraordinaires & surprenantes*. II. *La Vie d'Isidore*. III. *Une Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, & les savans ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce que dit Photius, qui les traita fort mal.

DAMASE I, (S.) Espagnol, diacre de l'Eglise Romaine, suivit le pape Libere dans son exil, & monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux & intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien Marcellin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome étoit un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominoit. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvoit se rencontrer quelquefois des occasions, où il étoit permis au chef de l'Eglise de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie & par le concile d'Aquilée, & l'antipape con-

damné à l'exil à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante de revenir à Rome; mais comme il continuoit d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, & relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étoient toujours maîtres d'une église, qu'on croit être celle de Ste. Agnès, hors des murs de la ville, & ils tenoient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fût remise entre les mains de Damase. Maximien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rufin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximien; que les schismatiques tombèrent dans le piège qu'ils avoient tendu au pape; qu'ils avoient demandé eux-mêmes une information où l'on emploieroit les tortures; ce qui tourna à leur confusion, & attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avoit fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistoient dans le schisme, & que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance, en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque tems

après, & se soumirent sincérement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du Siege de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Urface & Valens, Ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les Ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zele contre Melece, Apollinaire, Vital, Timothée & les Luciferiens. Il mourut à 80 ans, le 10 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans & deux mois. On lit dans un Pontifical que cite Mérenda, & qui se garde dans la bibliotheque du Vatican, que brûlant d'un desir ardent d'être réuni à J. C., il fut saisi de la fièvre, & qu'après avoir reçu le corps & le sang du Seigneur, il leva les mains & les yeux au ciel, & qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcédoine l'appelle *l'ornement & la gloire de Rome*. Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il étoit plein de zele pour instruire, & qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de S. Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de S. Laurent *in Damaso*; il l'embellit de peintures qui représentoient plusieurs traits de l'Histoire-Sainte, & qui subsistoient encore quatre cents ans après; il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terre & en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux

d'un grand nombre de martyrs dans les cimitieres, & les orna d'épitaphes en vers, dont il nous reste un Recueil. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque dans celles qui lui appartiennent, beaucoup d'élévation & d'élégance. S. Jerôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *Lettres*, Rome, 1754, in-folio, avec sa *Vie* dans la Bibliotheque des Peres, & dans *Epist. Rom. Pontif.* de Dom Coustant, in-folio; on trouve encore de lui quelques *Vers* latins dans le *Corpus Poët.* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, & engagea S. Jerôme à corriger le Nouveau-Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant Poppon, évêque de Brixen, élu pape le même jour que Benoit IX abdiqua, mourut à Palestrine 23 jours après son élection, en 1048.

DAMERY, (Simon) peintre, né à Liege vers la fin du seizieme siecle, se déroba secrètement de la maison paternelle dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avoit d'aller étudier les beaux modeles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, & y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques tableaux de lui à Liege qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguoit sur-tout par les contours gracieux qu'il donnoit à ses figures.

DAMERY, (Walter) peintre, né à Liege l'an 1614, mon-

tra dès sa jeunesse une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier & ses livres étoient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art, l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Beretin de Cortone, & ne tarda pas à saisir la manière & le goût de ce peintre célèbre. Damery s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires Algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque tems, & se rendit à Paris, où il se fit connoître par l'*Enlèvement du prophete Elie dans un char de feu*, peint dans le dôme des Carmes Déchaussés. L'auteur du *Dictionnaire des Artistes*, & M. Descamps dans ses *Vies des Peintres*, attribuent mal-à-propos ce tableau à Bertholet. Damery, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liege. Une manière aisée, tendre & gracieuse caractérise son pinceau.

DAMHOUDERE, (Joffe de) né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les regnes de Charles V & de Philippe II. Il composa divers ouvrages relatifs à sa profession, & quelques-uns de piété, & mourut à Anvers en 1581, à 74 ans.

DAMIEN, (Pierre) voyez PIERRE DAMIEN.

DAMIEN, (N.) Dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire

Tome III,

des ouvrages de bois, de pieces de rapport, qui, par leur différent assemblage, représentoient des figures avec autant de vérité, que si elles avoient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des Dominicains de sa patrie.

DAMIENS, (Robert-François) naquit en 1714, dans un fauxbourg d'Arras, appelé le fauxbourg Ste. Catherine. Son enfance annonça ce qu'il seroit un jour. Ses méchancetés & ses espiégleries le firent surnommer *Robert le Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois, & se trouva au siège de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au college des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ 5 mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti Jansénien, que Louis XV avoit pris la résolution de mettre à la raison, & tenoit par-tout les propos d'un énergumene de S. Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disoit: « Si je reviens en France... Oui, j'y reviendrai, j'y mourrai, & » le plus grand de la terre » mourra aussi, & vous entendrez parler de moi ». C'étoit dans le mois d'août 1756 qu'il débitoit ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, & y arriva le 31 du même mois.

Ff

Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditoit alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce parricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montoit en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur le champ, & après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infames assassins de Henri IV, & fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens étoit d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi & perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avoit contracté une espece de tic, par l'habitude où il étoit de parler seul. Il étoit rempli de vanité, desireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetoit, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot & scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui desirent de plus grands détails sur cet attentat & le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent consulter les *Pieces originales*, & les *Procédures* faites à son occasion, tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. M. le Breton,

greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies & publiées en 1757, in-4° & in-12, 4 vol., à Paris, chez Simon, avec une *Table des matieres* très-détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la *Vie* de l'infame assassin. L'éditeur a rassemblé généralement & avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces *Pieces*, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès, ne mérite aucune confiance; elle ne paroît avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la premiere, & qui pouvoient devenir inquiétans pour quelques personnes. *Voyez* aussi la *Vie privée de Louis XV*, 3e. vol., p. 110 & suiv., où l'on trouve un long détail sur ce régicide.

DAMIS, Assyrien, vivoit dans le 1er. siecle, & étoit ami d'Apollonius de Tyane; il écrivit même un livre de ses discours & de ses prétendues prophéties. Philostrate en fait mention dans la *Vie d'Apollonius*, & Suidas en parle après lui: Eusebe le cite aussi en écrivant contre Hierocles (*voy. APOLLONIUS & PHILOSTRATE*). — Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe, nommé aussi DAMIS.

DAMMARTIN, (Antoine de Chabanes, comte de) capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur & de courage, refusa au Dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avoit déplu. Ce prince étant devenu roi, fit renfermer Dam-

martin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, & mourut en 1488, à 77 ans.

DAMMARTIN, voyez VERGI (Antoine de).

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi & entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république Romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandoient par la province Romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Divitiac son frere, qui avoit grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercedé pour lui. Damnorix vouloit joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le tems d'exécuter son dessein. César en ayant été informé, l'appella dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé; mais voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il prit son tems; & lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie Gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il faisoit la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours qu'il étoit né libre, & que sa patrie n'étoit pas sujette aux Romains; mais il fut accablé par le nombre, & percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J. C.

DAMO, fille du philosophe

Pythagore, vivoit l'an 500 avant J. C. Son pere lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, & même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, & pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence & la dernière volonté de son pere à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, & prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore. Voy. ce mot.

DAMOCLES, célèbre flatteur de Denys le tyran, affectoit de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, & sur-tout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller & servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'étoit que la félicité d'un tyran, & demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans une de ses plus belles odes :

*Discretus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non Sicula dapes
Dulcem elaborabunt saporum.*

DAMOCRITE, historien Grec, est auteur de deux ouvrages: le premier, *de l'Art de ranger une armée en bataille*: le second, *des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, & qu'ils prenoient tous les ans un pèlerin qu'ils sacrifioient. On ne fait pas en quel tems il a vécu.

DAMON, philosophe Pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias qui s'étoit rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avoit résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain tems. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avoit marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, & les pria l'un & l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivoit vers l'an 400 avant Jesus-Christ.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, étoit un sophiste habile; c'est-à-dire, qu'il accompagnoit l'étude de l'éloquence de celle de la philosophie. Il possédoit la musique, & avoit cultivé sur-tout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéroient avec les qualités morales, pouvoient former dans la jeunesse, & même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant,

ou qui n'étoient point développées: système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations & des mouvemens passagers. Ce musicien étoit un homme intrigant & ambitieux; il se lia avec Périclès, & conspira contre la liberté des Athéniens; mais il fut découvert & banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J. C.

DAMPIERRE, (Jean) né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, & devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquît beaucoup de réputation par ses *Poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1^{er}. des *Delicia Poëtarum Gallorum*.

DAMPIERRE, (Guillaume) né en 1652 dans le comté de Sommerfet, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'Isthme Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau Espagnol, s'embarqua & rentra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres Australes en 1684, & parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1688. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, & revit sa patrie en 1701. Il en fit un 3^e. en 1704, & un 4^e. en 1709, & en revint le 1^{er}. octobre 1711. Il publia en 1699 le *Recueil de ses Voyages autour du monde, depuis 1673 jusqu'en 1691*. Ils ont été traduits en françois, & imprimés à Amsterdam, 1701 à 1712,

& à Rouen en 1723, en 5 vol. in-12. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, & des remarques nécessaires pour la géographie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décelent un observateur superficiel & dominé par l'imagination.

DAMVILLE, voyez MONTMORENCI (Charles).

DAN, le 5e. fils de Jacob, & le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, & mourut âgé de 127 ans.

DANAË, fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son pere dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avoit prédit qu'il seroit tué par l'enfant qui naîtroit de sa fille. Jupiter, devenu amoureux de Danaë, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses desirs, & de ce commerce naquit le célèbre Persée. Cette fable est peut-être fondée en partie sur une histoire véritable. Proetus, frere d'Acrise, touché des charmes de sa niece, se fit, dit-on, ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Le reste de cette relation mythologique paroît être pris dans l'Écriture-Sainte (voy. ACRISE).

DANAÏDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, étoient au nombre de 50. Elles furent mariées à autant de cousins-germains, fils d'Égyptus. A la persuasion de leur pere, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris, la 1re. nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermnestre qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans

les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. Horace a célébré cette histoire dans une de ses plus belles Odes, L. 3, Od. 11, *Mercuri, nam te docilis magistro, &c.*

DANAÛS, roi d'Argos, fils de Belus, pere des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos vers l'an 1475 avant Jesus-Christ. L'oracle lui ayant annoncé qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. Lyncée, mari d'Hypermnestre, le chassa de son trône, & y monta à sa place.

DANCHET, (Antoine) né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au college de Louis-le-Grand, une Piece de vers latins sur la prise de Nice & de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque tems la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliotheque du roi, à l'académie des inscriptions & à l'académie françoise, & il justifia ces différens choix par plusieurs Pieces de poésie, & sur-tout par des *Drames lyriques*. Il mourut à Paris en 1748. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satyrique, quoique poète, & poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satyre sanglante, il fit en réponse une Epigramme très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verroit, & qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile d'em-

ployer les armes de la satyre. Les *Œuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs Pièces estimables. Ses Tragédies en général n'ont pas un grand mérite, & sans ses Opéra ce poète seroit moins connu. On a encore de Danchet quelques *Pièces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Epîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu foible. Gresset, successeur de Danchet à l'académie, en a fait un éloge qui renferme des leçons bien utiles & bien nécessaires à tous les poètes. « Un mérite dont il faut » lui tenir compte, c'est de » n'avoir jamais déshonoré l'u- » sage de son esprit par aucun » abus de la poésie; caractère si » rare dans l'art dangereux qu'il » cultivoit, & où le talent ne » doit pas être plus estimable » par les choses mêmes qu'il » produit, que par celles qu'il » a le courage de se refuser. » Instruit dès sa jeunesse, & » convaincu toute sa vie, que » la poésie ne doit être que » l'interprete de la vérité & » de l'honneur, la langue de » la sagesse & de l'amitié, & » le charme de la société, il » ne partagea ni le délire, ni » l'ignominie de ceux qui la » profanent. Au-dessus de cette » lâche envie, qui est toujours » une preuve humiliante d'in- » feriorité; ennemi du genre » satyrique, dont l'art est si » facile & si bas; ennemi de » l'obscénité, dont le succès » même est si honteux; inac- » cessible à cette aveugle li- » cence qui ose attaquer le » respect dû aux loix, au trône,

» à la Religion, audace dont » tout le mérite est en même » tems si coupable & si digne » de mépris; incapable enfin de » tout ce que doivent interdire » l'esprit sociable, la façon » noble de penser, l'ordre, » la décence & le devoir, » ses écrits porteroient toujours » l'empreinte de son cœur ».

DANCOURT, voyez AN-
COURT (d').

DANDINI, (Jerôme) Jé-
suite de Césene dans la Ro-
magne, enseigna avec distinc-
tion la philosophie à Paris, &
fut envoyé par le pape Clé-
ment VIII, en 1596, au mont
Liban, en qualité de nonce, chez
les Maronites, pour décou-
vrir leur véritable croyance.
Richard Simon a traduit de
l'italien en françois la *Relation*
de son voyage, Paris, 1685,
in-12, avec des remarques qui
en augmentent le prix. Il releve
très-souvent les erreurs du
texte. Ce Jésuite mourut à Forli
en 1634, à 80 ans. On a encore
de lui : I. *Un Commentaire sur les*
III Livres d'Aristote de Animâ.
II. *Ethica Sacra*, Césene, 1651,
assez peu connu, quoique le
même Richard Simon l'ait loué.

DANDINI, (Hercule-
Francois) comte, & professeur
en droit à Padoue, né en 1691,
est auteur de plusieurs ouvra-
ges. Les principaux sont : I. *De*
Forensi scribendi ratione. II. *De*
servitutibus pradiorum interpre-
tationes per Epistolas, &c. Il
mourut en 1747, avec la ré-
putation d'homme savant.

DANDOLO, (Henri) doge
de Venise, d'une famille illus-
tre, gouvernoit depuis 9 ans
cette république, avec autant
de gloire que de prudence,

lorsque les princes croisés lui envoyèrent des députés en 1202. Il accorda non-seulement les vaisseaux qu'ils demandoient pour passer en Syrie; mais il ajouta encore 50 galeres bien armées, pour combattre par mer, en même tems que les François agiroient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore: malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte Vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, & de concert avec les François, fit nommer à sa place le comte Baudouin. Il mourut à Constantinople, où il tenoit le premier rang après l'empereur.

D'ANDRÉ, voyez BAR-DON.

DANDRIEU, (Jean-François) célèbre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, touchoit parfaitement l'orgue & le clavecin. Il n'excelloit pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût & les talens, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *Pieces de Clavecin*, & un de *Pieces d'Orgue*, avec une *Suite de Noëls* recherchés par les gens de goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU, (Lambert) *Danaeus*, ministre calviniste, né à Orléans vers 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596. On a de lui: I. *Des Commentaires sur S. Matthieu & sur S. Marc*. II. Une *Géographie poétique*. III. *Aphorismi politici & militares*, Leyde, 1638, in-12; &

d'autres ouvrages, qu'il seroit inutile de citer.

DANÈS, (Pierre) Parisien, disciple de Budé & de Jean Lascaris, fut précepteur & confesseur de François II, après avoir occupé 5 ans une place de professeur en langue grecque au college royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavour en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *Opuscules* ont été recueillis & imprimés en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire Danès, de la même famille que l'évêque de Lavour. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoy attribue à Pierre Danès deux *Apologies pour Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

DANÈS, (Jacques) l'un des plus pieux prélats du 17^e. siècle, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, & intendant de Languedoc. Après la mort de Magdelene de Thou son épouse, & du fils qu'il en avoit eu, Danès embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, & enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science & sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme & jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle, à la célèbre assemblée de Mante en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sen-

tant infirme, il se démit l'an 1650 de son évêché & de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avoit hérités de ses peres, & acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la priere & de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 62^e. année, & fut inhumé dans l'église de Ste. Genevieve-des-Ardens, d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Magdelene.

DANES, (Pierre-Louis) né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de S. Jacques à Anvers l'an 1714, puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal & pénitencier, empiois qu'il remplit avec tout le zele qu'inspire la Religion de J. C. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il y mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui : I. *Institutiones doctrinae christianae*, Louvain, 1713 & 1768. C'est un abrégé de théologie estimé. II. *Orationes & homiliae*, Louvain, 1735. III. Plusieurs Traitez de Théologie; entr'autres, *De Fide, spe & charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, & l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matiere. IV. *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Marin Page, Louvain, 1741. M. Paquot en a donné une nou-

velle édition avec des notes & des supplémens jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très-intéressant, Louvain, 1773.

DANET, (Pierre) longtemps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de S. Nicolas de Verdun, mourut en 1709. Il est célèbre par son *Dictionnaire latin & françois*, & par un autre *Dictionnaire françois & latin*, à l'usage du Dauphin & des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact & plus utile que le françois, trop chargé de circonlocutions & de mauvaises phrases de Plaute; mais ni l'un ni l'autre ne devroient guere être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui *Dictionarium antiquitatum romanarum & graecarum*, à l'usage du Dauphin, 1698, in-4°, dont la traduction françoise a été publiée à Amsterdam, 1701, in-4°. Danet fut du nombre des *interpretes Dauphins*, choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage *Phedre*, qu'il donna avec une interprétation & des notes latines. Ce *Commentaire* a moins de réputation que ses *Dictionnaires*.

DANGEAU, (Louis Courcillon de) membre de l'académie françoise, abbé de Fontaine-Daniel & de Clermont, naquit à Paris en 1643, & y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, & se sont donné autant de mouvement, pour en rendre l'étude facile & agréable. Il imagina plusieurs *Nouvelles Méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les gé-

néalogies, les intérêts des princes, & la grammaire françoise. On lui doit quelques Traités sur ces différentes parties. I. *Nouvelle Méthode de Géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol. II. *Les Principes du Blason*, en 14 planches, 1715, in-4°. III. *Jeu historique des Rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la maniere. IV. *Réflexions sur toutes les parties de la Grammaire*, 1684, in-12. V. *De l'élection de l'Empereur*, 1738, in-8°. Mais son principal ouvrage est le 1er. & une partie du 2e. des *Dialogues sur l'immortalité de l'Ame*, attribués ordinairement à l'abbé de Choisi. Ce livre est assez commun; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisoit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuoit à ses amis. L'abbé de Dangeau possédoit presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, & les langues qui en dépendent.

DANGEAU, (Philippe de Courcillon, marquis de) frere du précédent, naquit en 1638. Les agrémens de son esprit & de sa figure l'avancerent à la cour de Louis XIV, & son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie françoise & dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres royaux & militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de St. Lazare de Jérusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit

guere à la probité & à la vertu, il eut toujours une réputation nette & entiere. Ses discours, ses manieres, tout se sentoient en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux & bienfaisant. On a de lui des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées: mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées qu'il a plu à Voltaire, qui cependant en a copié plusieurs, de le dire, décrivant à son ordinaire les sources où il puisoit. On a encore du marquis Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une maniere intéressante Louis XIV, tel qu'il étoit au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, ne rend pas assez de justice à Dangeau; c'est peut-être une petite jalousie de métier; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, & que Saint-Simon travaille à rabaisser.

DANHAVER ou **DANHAVER**, (Jean-Conrad) théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, & doyen du chapitre. Danhaver étoit dévoré par le zele le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espece de fureur contre tous ceux qui n'étoient pas de la confession d'Ausbourg. Il s'op-

posa fortement à la réunion des Luthériens & des Calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit, sont: I. *De Spiritus Sancti processione*, in-4°. II. *De Christi personâ, officio & beneficiis*, in-8°. III. *De voto Jephthæ*, in-8°. IV. *Præadamitæ*, in-8°. V. *Collegium Pſycologicum circa Aristotelem de Animâ*, Strasbourg, 1630, in-8°. VI. *Idea boni interpretis & malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8°. VII. *Idea boni disputatoris & malitiosi sophistæ*, in-8°.

DANIEL, le 4e. des grands prophetes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J. C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes-gens qu'il destinoit à son service, le fit élever à sa cour, & changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences & dans la langue des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, & le déclara chef de tous les Mages. Ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifioit la durée des 4 grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre-le-Grand, & de ses successeurs. Quelque tems après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, & commanda à tous ses

sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devoit qu'au Créateur. Ses compagnons ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connoissance de l'avenir, sous le regne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue: paroles qui renfermoient l'arrêt de condamnation du roi sacrilege. Après la mort de Balthasar, Darius le Mede le fit son principal ministre. Sa faveur & son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pièges, il refusa les honneurs divins à Darius, & fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, & ses accusateurs furent punis comme ils le méritoient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, & confondu les adorateurs du Dragon qu'on adoroit à Babylone, & en fut délivré par un second miracle. Le saint prophete mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du regne de Cyrus; après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, & pour le rétablissement du temple & de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu & partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel & du Dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle

hébreu, lorsqu'il récite simplement, mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les Mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthasar & Darius le Mede. Il cite, dans la même langue, l'édit que Nabuchodonosor fit publier, après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avoit eu, & dans lequel il avoit vu une grande statue de différens métaux : ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophete à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chap. 3, le *ψ*. 24 & les suivans, jusqu'au 91e., qui contiennent le Cantique des trois enfans dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 & 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel & du Dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophete, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les Juifs, soit par les Chrétiens ; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec, a souffert de grandes contradictions, & n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les Protestans ont persisté à le rejeter. Du tems de S. Jérôme, les Juifs eux-mêmes étoient partagés à cet égard ; ce Pere nous l'apprend dans sa préface sur Daniel, & dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevoient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetoient, plusieurs n'en admettoient qu'une partie. Joseph l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne,

ni de celle de Bel ; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel & le Dragon, & ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant S. Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avoit écrit à Origene, & lui avoit exposé toutes les objections que l'on faisoit contre cette partie du livre de Daniel ; Origene en soutint l'authenticité, & répondit à toutes les objections : ce sont encore les mêmes que les Protestans renouvellent aujourd'hui. Les Juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophetes, quoiqu'ils reconnoissent son livre pour canonique ; mais Jesus-Christ lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avoit fait qu'écrire ce qui étoit arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des LXX semaines, à la fin desquelles le Messie devoit mourir. Ses prédictions sur J. C. sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les Juifs, du rang des prophetes, & qui l'ont fait mettre par Porphyre & Spinoza, au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyoient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois Assyriens, Medes & Perses, & qu'il a écrit son livre près de quatre cents ans avant le regne d'Antiochus. Ezéchiël,

son contemporain, parle de lui comme d'un prophete, c. 14, *ψ.* 14 & 20; c. 28, *ψ.* 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, *ψ.* 57, & c. 2, *ψ.* 59, le nomme encore, & cite deux traits de ses prophéties. L'historien Joseph fait de même, *Antiq.*, l. 10, c. 12, & l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des Livres-Saints étoit formé plus de trois siècles avant le regne d'Antiochus, & que depuis cette époque, les Juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph, contra ap.*, l. 1); cette tradition est constante chez eux. — On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomnieurs de Susanne.

DANIEL, (S.) né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de S. Siméon Stylite, & le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, & monta au haut pour achever la cérémonie de l'Ordination. Daniel y dit la Messe, & y administra depuis la Communion à plusieurs personnes. Ce Saint avoit prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, & qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avoit conseillé au patriarche & à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques; mais on n'eut égard ni à sa prédiction, ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avoit faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme

la merveille de son empire. Le roi barbare fondant en larmes, se prosterna aux pieds de la colonne, & le Saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilisque s'étant emparé du trône impérial, prit les Eutychiens sous sa protection, & rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre-le-Fouillon & les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basilisque, & instruisit S. Daniel Stylite de ce qui se passoit. Basilisque de son côté porta des plaintes au Saint contre le patriarche qu'il venoit de déposer. Daniel répondit à son envoyé, que Dieu dépouilleroit de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le Saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, & vint à Constantinople. Le patriarche & les évêques l'y reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le Saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avoit aux jambes & aux pieds, l'empêchoient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque saisi de frayeur, alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, & promit d'annuler ses édits. Le Saint lui annonça que les coups de la colere Divine alloient tomber sur lui.

» Cette humilité apparente ,
 » dit-il, n'est qu'un artifice
 » pour cacher des projets de
 » cruauté. Vous verrez bien
 » tôt éclater la puissance du
 » Dieu qui renverse les gran-
 » deurs humaines ». La pré-
 » diction ne tarda pas à s'effec-
 » tuer. Basilisque fut pris avec
 » sa femme & son fils par Zénon,
 » qui les relégua dans un château
 » de la Cappadoce, où il les fit
 » périr. Daniel avant de mourir,
 » recommanda à ses disciples de
 » pratiquer l'humilité, l'obéis-
 » sance, l'hospitalité, la mortifi-
 » cation; d'aimer la pauvreté; de
 » vivre dans la paix & l'union;
 » de faire chaque jour de nou-
 » veaux progrès dans la charité;
 » d'éviter les pièges de l'hérésie;
 » d'obéir à l'Eglise, la mere com-
 » mune des fideles. Le patriarche
 » Euphémus qui l'assista dans ses
 » derniers momens, le vit mou-
 » rir sur sa colonne, vers l'an
 » 490. « La singularité est con-
 » damnable, dit un auteur,
 » parce qu'elle vient d'un fonds
 » d'orgueil. Il y a cependant
 » des voies extraordinaires,
 » que quelques ames privilé-
 » giées peuvent choisir; & on
 » reconnoît à leur ferveur &
 » à leur simplicité, de quel
 » esprit elles sont animées. La
 » vraie vertu toutefois est sin-
 » guliere, en ce sens qu'elle
 » n'imité point la multitude qui
 » marche dans la voie large, &
 » dont la conduite est en oppo-
 » sition avec les maximes de
 » l'Evangile. On peut d'après
 » cela former son jugement sur
 » le genre de vie qu'embras-
 » serent S. Siméon (voyez ce
 » mot) & S. Daniel, Stylites.
 » Il est évident qu'ils agirent
 » par une inspiration particu-

» liere, & que sous ce rapport,
 » ils doivent être l'objet de
 » notre admiration. Mais cette
 » humilité, ce zele, cette piété
 » qui les sanctifierent, peuvent
 » être proposés à l'imitation
 » de tous les chrétiens ».

DANIEL, voyez CHILPE-
 RIC II.

DANIEL, (Arnaud) gen-
 tilhomme de Tarascon, com-
 posa, sous le regne d'Alfonse I,
 comte de Provence, plusieurs
 écrits en vers, qui ne fervirent
 pas peu à Pétrarque. Ce poète
 Italien faisoit gloire de l'imiter,
 & le regardoit comme le ver-
 sificateur de Provence qui avoit
 le plus de mérite. Entre ses
 ouvrages, on distingue les *Sex-
 tinas*, les *Sirvantes*, les *Au-
 bades*, les *Martegales*; & sur-
 tout son poème contre les er-
 reurs du paganisme, intitulé:
Fantaumaries dau Paganisme.
 Daniel mourut vers l'an 1189.

DANIEL, (Samuel) fils d'un
 musicien, naquit à Taunton dans
 le Sommerfet-Shire en 1562,
 s'adonna toute sa vie à l'étude
 de l'histoire & de la poésie, &
 mourut en 1619. Ses ouvrages
 sont: I. *Histoire d'Angleterre,*
depuis l'origine de la Nation,
jusqu'à Edouard III, Londres,
 1618, in-fol., en anglois. Elle a
 été augmentée par Trussel,
 Londres, 1685. Cette édition
 qui est la cinquieme, est la plus
 estimée. II. *Histoire des guerres*
civiles des maisons d'York &
de Lancastré, 1604, in-8°. III.
Des Epitres dans le goût de
 celles d'Ovide, & des *Pieces*
de Théâtre, recueillies en 1718,
 2 vol. in-12.

DANIEL, (Gabriel) né en
 1649 à Rouen, prit l'habit de
 Jésuite en 1667. Après avoir

professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit en 1728 une vie très-laborieuse, & remplie par la composition de différens ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont : I. *Le voyage du Monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du systéme de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien & en anglois. II. *Histoire de la Milice Française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changemens qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du regne de Louis XIV. Il est intéressant, & plein de recherches. III. *Une Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4°. Le P. Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de Dissertations, de l'Histoire du regne de Louis XIII, & du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux Histories de Mezerai & de Daniel; & de ce parallèle, il résulte que l'histoire du Jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au regne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mezerai sur la 1^{re}. & la 2^e. race, & s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni les fonde avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte; s'il n'est

pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave & soutenue, un style pur & net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, & de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'assortir aux systémes & aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce Jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge; Voltaire même, dans son *Siecle de Louis XIV*, lui rend justice, le nomme *un historien exact, sage & vrai*, & convient que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a, sans doute, voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avoit été écrite que pour prouver que les bâtards ne devoient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses *Mémoires*, sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disoit *qu'il étoit presque impossible qu'un Jésuite écrivit bien l'Histoire de France*, trouvoit dans celle de Daniel près de dix mille erreurs; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avoit fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pag. in-12, intitulé: *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mezerai*; ouvrage où il montre combien l'histoire de Mezerai est défectueuse, & de combien de préventions cet auteur avoit infecté ses récits. IV. *Abrégé de l'Histoire de France*, en 9 vol. in-12;

réimprimé en 1751, en 12 vol. avec la *Continuation* par le P. d'Orival, & traduit en anglois en 5 vol. in-8°. V. *Entretiens de Cléanthe & d'Eudoxe* sur les *Lettres au Provincial*, de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglois, & critiqués par D. Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il étoit difficile d'atteindre à l'éloquence & à la plaisanterie de Pascal; ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paroît supérieure aux meilleures apologies. VI. Plusieurs écrits sur les disputes du tems, dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques & critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°.

DANIEL, (Pierre) avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de St. Benoît-sur-Loire, mourut à Paris en 1603. C'étoit un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui: I. Une édition de l'*Aulularia* de Plaute. II. Les *Commentaires de Servius sur Virgile*, &c. Paul Petau & Jacques Bongars acheterent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la fuite à Stockholm, & l'autre au Vatican.

DANIEL DE VOLTERRE, voyez VOLTERRE.

DANNEVILLE, (Jacques-Eustache, sieur de) avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les

rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé: *Inventaire de l'Histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

DANTE ALIGHIÉRI, poète Italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif & ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie & dans les factions. Il embrassa le parti Gibelin, l'ennemi des papes: ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, & à Charles de Valois, frere de Philippe le Bel, que ce pontife avoit envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante fut chassé des premiers, sa maison rasée & ses terres pillées. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, & s'en fit exiler. Can de la Scale, prince de Vérone, l'aimoit & l'estimoit. Sa vanité & son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissoit.

Un jour qu'il se trouvoit dans le palais des Scales, un seigneur surpris de ce qu'un bouffon recevoit beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit: *Pourquoi un homme savant & sage tel que vous, n'est-il pas aussi chéri que cet insensé?* Dante répondit: *C'est que chacun chérit son semblable.* Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie inquiète & errante, il mourut pauvre à Ravenne en 1321, à 56 ans, où son caractère remuant & brouillon l'avoit fait exiler. Parmi les différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis*, partagée en 3 actes ou récits. La 1^{re}. édition de ce poëme est de 1472, in-folio; mais la meil-

leur est de Venise, 1757, 5 vol. in-4°, fig. Granger l'a traduit en françois, Paris, 1596 & 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis deux autres traductions de l'*Enfer*. Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillans & pathétiques : mais l'invention est bizarre, & le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Il place dans son Elysée les païens les plus libertins ; & dans l'Enfer proprement dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. « C'est » un salmigondis, dit un fa- » vant moderne, consistant » dans un mélange de diables » & de damnés anciens & mo- » dernes ; d'où il résulte une es- » pece d'avilissement des dog- » mes sacrés du Christianisme ; » aussi jamais écrivain, même » *ex professo* antichrétien, n'a » contribué plus que Dante, » par cet abus, à jeter du ridi- » cule sur la Religion : loin » que cet auteur ait mis dans » son ouvrage la dignité, la » gravité & le jugement néces- » saires, il n'y a mis que le » bavardage le plus grossier, » le plus digne des esprits de » la basse populace ». On a du poète Florentin divers autres ouvrages en vers & en prose, que les Italiens regardent, encore aujourd'hui, comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies ; mais il y regne en général un ton d'indécence & de causticité, qui révolte les honnêtes gens. On a encore de

lui : *Il Convivio*, Florence, 1486, in-8°, en prose, 1723, in-4°. Boccace a donné la *Vie* de Dante, Florence, 1576, in-8°. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un Traité qu'on attribue à Dante : *De monarchiâ mundi*, ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. L'auteur s'éleve contre les papes, pour flatter les empereurs ; mais la maniere dont il parle de leurs droits respectifs, fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres.

DANTE, (Jean-Baptiste) natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissoit vers la fin du 15^e. siècle. Il inventa une maniere de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servoit pour voler. Les expériences répétées qu'il en fit sur le lac de Trasimene, finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le tems de la solemnité du mariage de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut, & vola par-dessus la place ; mais le fer avec lequel il dirigeoit une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, & se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, & mourut âgé de 40 ans. Pluche & Nollet ne paroissent point avoir connu ces faits, quand ils ont parlé de l'art de voler comme d'une chose absolument impossible. Il est bien vrai qu'il est de la Providence, que cela ne soit pas aisé ;

aisé; mais on ne peut douter que cela ne soit possible à un certain point. Voyez OLIVIER DE MALMESBURY.

DANTE, (Pierre-Vincent) natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, imitoit si bien les vers du poëte Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques & dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, & composé un *Commentaire sur la Sphere de Sacrobosco*. — Son fils Jules DANTE & sa fille Théodora DANTE s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture & les mathématiques. Nous avons de Jules: *De alluvionibus Tiberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE, (Vincent) fils de Jules, habile mathématicien, fut en même tems peintre & sculpteur. Sa Statue de Jules III a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escorial; mais Dante avoit une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui *Vies de ceux qui ont excellé dans les des- sins des Statues*.

DANTE, (Ignace) Dominicain, frere du précédent, né à Pérouse dans le 16e. siecle, mathématicien & architecte du grand-duc de Toscane, Cosme de Medicis, qui l'appella à Flo-
Tome III,

rence & lui donna une pension pour qu'il y enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut l'an 1585, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques.

DANTECOURT, (Jean-Baptiste) habile chanoine-régulier de Ste. Genevieve, né en 1643, fut curé de S. Etienne-du-Mont à Paris sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, & se retira dans l'abbaye de Ste. Genevieve, où il mourut l'an 1718. On a de lui: I. Deux *Factum* pour la préseance de son ordre sur les Bénédictins aux états de Bourgogne. II. Un livre de controverse, intitulé: *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre: *Défense de la Réformation*.

DANTINE, voy. ANTINE.
DANVILLE, voyez ANVILLE.

DANZ ou DANTZ, (Jean-André) théologien Luthérien, né à Sandhusen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande & en Angleterre. Il se fixa à Iene, où il fut d'abord professeur en langues Orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, & mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727. On a de lui: I. Des *Grammairés hébraïque & chaldaïque*. II. *Sinceritas sacra Scriptura Veteris Testamenti triumphans*, Iene, 1713, in-4°. III. Des Traductions de plusieurs ouvrages des Rabbins. IV. Plusieurs Dissertations.
G g

tions, imprimées dans le *The-saurus Philologicus*.

DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée, aimée en vain par Apollon, fut métamorphosée en laurier.

DAPHNIS, jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *Vers Bucoliques*, & fils de Mercure, aima une nymphe & l'épousa. Les deux époux obtinrent du Ciel que celui des deux qui violeroit le premier la foi conjugale, deviendroit aveugle. Daphnis ayant oublié son serment, & s'étant attaché à une autre nymphe, fut privé de la vue sur le champ.

DAPHNOMELE, (Eustache) gouverneur d'Acre de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur; Daphnomele rassura ce prince, & promit de lui livrer le chef des séditeux. Ce qu'il exécuta d'une manière lâche & perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la Ste. Vierge, où il favoit qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se défioit de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPERS, (Olivier) médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connoître par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Baby-*

lonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine & de l'Amérique. Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec assez d'exaétitude. La *Description de l'Afrique & celle de l'Archipel* ont été traduites en françois, & imprimées, la 1^{re}. en 1686, la 2^e. en 1703; l'une & l'autre in-fol. L'auteur n'avoit jamais vu les pays qu'il a décrits: il parcourroit le monde du fond de son cabinet; mais il avoit du discernement.

DARDANUS, fils de Jupiter & d'Electre, s'étant réfugié en Phrygie auprès du roi Teucer, épousa une de ses filles. Le beau-pere & le gendre rengnerent ensemble avec une grande concorde, & jeterent les premiers fondemens de la ville de Troie vers l'an 1480 avant J. C.

DARÈS, prêtre Troyen, célébré par Homere, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyoit encore du tems d'Elie. Cette Histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom, est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4°. Madame Dacier en a donné une édition à l'usage du Dauphin, en 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°.; & une Traduction françoise par Postel, 1553, in-16.

D'ARGONE, voyez ARGONE.

DARIUS, surnommé le Mede, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, & oncle maternel

de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles J. C. devoit être mis à mort (voyez DANIEL). Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J. C.

DARIUS I, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J. C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval henniroit le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avoit publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, & les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, Darius mit le siège devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-tems leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siège par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avoient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignoit de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre

contre les Scythes, l'an 514 avant J. C. Le prétexte apparent de cette guerre étoit l'irruption que ce peuple avoit faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable étoit l'ambition du prince. Il brûloit d'aller se signaler. Cbafé, homme respectable par son rang & par son âge, qui avoit trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel; *gardez-les tous trois*; & sur le champ il les fit mettre à mort. Ces sortes d'atrocités ne restent guere impunies de la part de celui qui seul peut rabattre l'orgueil & le délire des rois. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirerent par des suites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit, & se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses & les Grecs: l'incendie de Sardes, & la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées: Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, & ses troupes taillées en pieces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490

avant J. C. Le général Athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués, ou faits prisonniers, dit l'histoire toujours exagératrice du nombre des hommes. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnoissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, & donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J. C.

DARIUS *Nothus*, c'est-à-dire, bâtard, nommé *Ochus* avant son avènement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxercès Longuemain, étoit Satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frere. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xercès II, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J. C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxercès Mnemon, qui lui succéda; Amestris, Cyrus le jeune, &c. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux & par son fils Cyrus, & mourut l'an 405 avant J. C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât : « Quelle avoit été la règle de sa conduite pendant son regne, afin de pouvoir l'imiter ? » *C'a été, lui répondit le prince mourant, de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi.* Cette anecdote a été

révoquée en doute; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage !

DARIUS Codoman, 120. & dernier roi de Perse, descendoit de Darius Nothus, & étoit fils d'Arsame & de Syfigambis. L'eunuque Bagoas croyoit régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avoit procuré la couronne; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent se préparoit déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinoit, l'an 336 avant J. C. C'étoit à-peu-près vers ce tems qu'Alexandre commençoit ses conquêtes, & que l'Asie-Mineure s'étoit rendue au vainqueur Macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600 mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xercès, & allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement dé faite en trois journées différentes, au Granique dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, & près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins cruelle que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit & sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mere, sa femme, ses enfans, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut long-tems incertaine entre les deux armées; mais Alexandre fut la fixer par sa prudence, autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie, Alexan-

dre le pourfuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui, & pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J. C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonien lui apporta dans son casque: *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il, en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoinnez à Alexandre ma reconnoissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits.* C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice & de sa douceur: *Darius ut erat sanctus & mitis*, &c. Si son vainqueur avoit pu lui enlever ces qualités & se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondemens. Il avoit duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, & 238 depuis la prise de Babylone.

DARTIS, (Jean) naquit à Cahors en 1572. Il obtint en 1618 la place d'antécédent aux écoles du droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en

1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entr'autres: *De ordinibus & dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe de la papauté du Pape de Claude Saumaïse, Paris, 1648, in-4°. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du Saint-Siège. Doujat, son successeur dans la chaire du droit canon, a recueilli en un vol. in-folio, 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile, par le grand nombre de matières & de passages qu'il renferme. L'auteur écrivoit d'une manière pure & intelligible, mais sans ornement.

DASYPODIUS, (Pierre) savant grammairien & médecin du 16e. siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un Dictionnaire grec, latin & allemand. Il imagina un nouvel ordre qui plut d'abord & qui a quelque utilité; mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots étoit plus utile. L'ordre qu'il imagina, étoit de mettre les mots composés sous les simples, & les dérivés sous les primitifs.

DATAMES, fils de Castamare, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxercès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur & de prudence, & remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, & ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxercès, l'an 361 avant J. C., & fut tué peu de tems

après en trahison, par le fils d'Artabafe.

DATHAN, fils d'Eliab, un des Léuites séditieux qui furent engloutis dans la terre. Voyez ABIRON & CORÉ.

DATI, (Augustin) né à Sienne en 1420, écrivit l'Histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avoit chargé, & il s'en étoit acquitté avec sincérité; mais après sa mort, son fils Nicolas Dati en retrancha beaucoup de choses par politique, & gâta cet ouvrage. Le pere & le fils furent secrétaires de la république de Sienne, & protégèrent l'un & l'autre les gens-de-lettres. Le premier mourut en 1478, & le second en 1498. On a de l'un & de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-folio, & Venise, 1516.

DATI, (Carlo) poète & littérateur Italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens-de-lettres, qui ont passé à Florence de son tems, se louent beaucoup de ses politeffes: & ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panegyrique de Louis XIII*, en italien, publié à Florence en 1644, in-4°, réimprimé à Rome & traduit en françois. Cet ouvrage avoit été précédé de plusieurs autres en vers & en prose. Parmi ses productions on distingue la *Vie des Peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne

soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur vouloit donner.

DAVAL, (Jean) médecin de Paris, naît de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite & ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval peu ambitieux & jaloux de sa liberté, refusa ce poste, & s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI, (Bernard) Florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la Traduction italienne qu'il a faite de Tacite, Venise, 1658, in-4°, & Paris, 1760, 2 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans, inusités, qui rendent sa version quelquefois intelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui: I. *Coltivazione delle viti*, Florence, 1614 & 1737, in-4°. II. *Scisma d'Inghilterra*, Rome, 1602, in-8°, & Florence, 1638, in-4°. III. *Historia della Basilica di S. Prassede*, Rome, 1725, in-4°; & quelques autres écrits en italien.

DAUBENTON, (Guillaume) Jésuite, né à Auxerre, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il étoit le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716 pour reprendre sa place, & mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire d'après Bellando a fait sur la

mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce Jésuite avoit prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funèbres*, & une *Vie de S. François Regis*, in-12.

DAUDÉ, (Pierre) né à Marvejols, diocèse de Mende, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la traduction des *Réflexions de Gordon sur Tacite*, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; & de la *Vie de Michel de Cervantes*, 1740, in-12.

DAVEL, (Jean - Daniel - Abraham) fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Geneve, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, & dans sa patrie. On le connoissoit comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile & expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des 4 majors établis dans le pays de Vaux, pour exercer de tems en tems les milices. Ils lui donnerent une pension annuelle, & affranchirent ses terres. Au milieu de ses distinctions, Davel se rappella une vision qu'il s'imagina avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaux, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un 14^e. canton. Comme il se préparoit à exécuter son dessein, il fut arrêté, & eut la tête tranchée, le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT, (Jean) de Londres, docteur & professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'étoit un théologien assez modéré

qui cherchoit le moyen de réunir les Chrétiens sur leurs divers sentimens. Son livre intitulé: *Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie & par sa pénétration. L'église anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que J. C. est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640. Ses productions sont: I. *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol. II. *Commentaria in epistolam ad Colossenses*. III. *Liber de servitutibus*. IV. *Determinatio quæstionum theologiarum*. On voit dans ces ouvrages des connoissances & des recherches, & toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable Religion.

DAVENANT, (Charles) fils du précédent, né en 1636, & mort en 1712, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs Ouvrages de politique (entr'autres, par un *Tableau des revenus & du commerce de l'Angleterre*, 2 vol. in-8^o, en anglais) & de poésie. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVENANT, (Guillaume) né à Oxford en 1606 d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, & sur-tout pour le théâtre. Après la mort de Jonhson en 1637, il fut déclaré *Poète lauréat*. Charles I y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant

fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque tems avant sa mort tragique, ce poëte passa en France, & se fit catholique. Il revint en Angleterre, lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, & mourut en 1668, à 62 ans. Les plus beaux-espits de son tems, le comte de Saint-Albans, Milton & Dryden furent en liaison d'amitié & de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travailloit avec ce dernier. Tous ses Ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des Tragedies, des Tragi-comédies, des Mascarades, des Comédies, & d'autres Pieces de Poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

DAVENNE, voy. AVESNES.

DAVENPORT, (Christophe) né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douay en 1615, & de là à Ypres, où il prit l'habit de S. François en 1617. Il reçut le nom de François de Ste. Claire, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie & la théologie à Douay, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement tyrannique de Cromwel, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien & son chapelain: emplois qu'il étoit bien capable de remplir, par ses connoissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Peres, dans l'histoire ecclésiastique, &c. Ce savant François mourut à Londres

en 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la Prédestination*, & son *Système de la Foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douay en 1665. L'auteur s'étoit acquis l'amitié des Protestans & des Catholiques, par ses mœurs, sa franchise & sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenoit aussi quelquefois le nom de François Coventry, du lieu de sa naissance. Voyez Nicéron, tome 23.

DAVID, fils d'Isai de la tribu de Juda, né à Bethléem l'an 1085 avant J. C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardoit les troupeaux de son pere. Dieu l'avoit choisi pour le substituer à Saül. David n'avoit alors que 22 ans; mais il étoit déjà connu par des actions qui marquoient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, & en porta la tête à Saül. Ce prince lui avoit promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Merob en mariage; mais jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaliser, il lui proposa sa fille Michol, qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces de Philistins. La haine de Saül contre son gendre, augmentoit de jour en jour. Ses fureurs allerent au point, qu'il attenta plusieurs fois sur sa vie. David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui & pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs & les Philistins, David devoit combattre avec les Philistins contre les Juifs; mais avant que d'en venir aux mains, il se re-

tira à Siceleg. Cette ville avoit été détruite & brûlée par les Amalécites, qui avoient emmené ses femmes & celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, & leur enleva leur butin. Saül le poursuivoit toujours, malgré les actes de générosité qui auroient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étoient dans le désert, David auroit pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne, & l'autre dans sa tente; mais il se contenta de lui faire connoître que sa vie avoit été entre ses mains. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif & perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédoit, mais qui le vengea, & punit de mort ceux qui se vantoient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hebron, l'an 1054 avant J. C. C'étoit pour la seconde fois qu'il recevoit l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnoître pour roi Isboseth son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, & y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'Arche, & forma dès-lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avoit donné la couronne. Sa gloire étoit à son comble. Il avoit vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabée,

suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophete Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue & sincère; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs Psaumes. Les maux que Nathan lui avoit prédits, commencerent à se faire sentir, & dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur; le frere ensuite assassine le frere; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut arracher la couronne & la vie à son propre pere. Tout Israël suit le rebelle, & abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. David, transporté par un mouvement de vanité, avoit fait faire le dénombrement de son peuple: faute bien réelle, que les rois ont tant de fois imitée, qu'ils imitent encore, & dont ils ne songent pas à se repentir, malgré les événemens qui les en avertissent. Il appaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Areüna, qu'il avoit achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Après avoir fait sacrer & couronner ce prince, il mourut accablé d'années & d'infirmités, l'an 1015 avant Jesus-Christ, dans la 70e. année de son âge, & la 40e. de son regne. Il laissa un royaume tranquille au-dedans

& au-dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en fatyres contre ce saint & grand roi. Son zele ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre & profondément sentie, lui ont mérité cette distinction (voyez *Apologie de David*, publiée à Paris en 1737, in-12). Ils lui ont reproché d'avoir fait scier & jeter dans le four, des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des brigues, &c.; du reste cette nation abominable exerçoit cette cruauté contre les Israélites, quand ils tomboient entre ses mains; & si David la lui avoit rendue, ce n'eût été qu'à titre de représailles (voyez *AGAG*). C'est une question fort agitée par les savans, si David est l'auteur de tous les 150 Psalms. Le sentiment le plus commun aujourd'hui, est qu'il en a composé la plus grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différens états où il s'est trouvé. Envié, haï, persécuté par Saül, il avoit été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville, & de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël, multiplièrent ses soins & ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de comber, devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs; & les coups sensibles dont Dieu le frappa, l'aiderent à les expier. Ses sentimens dans ces différentes situations sont exprimés avec une force & une dignité inimitables. « Si les livres pro- »

» derne, n'ont rien qui approche de la dignité, du sens » profond, des graces simples » & touchantes qui caractéri- » sent les Livres-Saints; on » peut bien dire que les Livres- » Saints ne renferment rien de » plus grand, de plus propre » à nourrir, à fortifier les » ames, à inspirer des senti- » mens sublimes, à former des » idées magnifiques, que les » Psalms. Où puiser des no- » tions plus vraies, plus ma- » jestueuses de la Divinité; con- » templer des tableaux plus » vifs, plus animés de la créa- » tion? Les esprits justes, les » cœurs droits y trouvent une » ressource sûre & aisée dans » tous les événemens de la vie. » A côté des menaces & des » châtimens, marchent tou- » jours l'espérance, les conso- » lations & les faveurs. L'hom- » me y apprend tout ce qu'il » faut pour vivre en paix avec » lui-même, avec les hommes, » avec Dieu. Toutes les situa- » tions de l'ame, tous les mou- » vemens du cœur y sont ex- » primés avec une variété & » une vérité dignes de l'Esprit- » Saint ». Plusieurs sont évi- » demment prophétiques, ou en » entier, ou en partie, & re- » gardent divers objets cachés » dans l'avenir, particulièrement » le Messie. S. Jérôme appelle » David, le Simonide, le Pin- » dare, l'Alcée & l'Horace des » Chrétiens: *David, Simonides* » *noster Pindarus & Alcaeus,* » *Flaccus quoque.* Les nations » infidelles sont, comme nous, » si frappées de l'excellence de » ces poèmes divins, qu'elles en » ont des versions dans leur lan- » gue. Spon parle dans ses *Voy-*

ges d'une Traduction de plusieurs Psaumes en vers turcs, composée par un renégat Polonois, nommé Halybeg.

DAVID EL DAVID, faux messie des Juifs, se révolta vers 932 contre le roi de Perse, qui s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il s'offroit à avoir la tête coupée, & qu'après le supplice il revivroit aussi-tôt; mais ce fourbe ne fit cette demande, que pour éviter de plus grands tourmens. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes & d'impôts, & réduits à la dernière misère.

DAVID I, roi d'Ecosse & fils de Ste. Marguerite, occupa vingt-un ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, & les surpassa tous en sagesse & en prudence. Son amour pour la justice le portoit à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avoient prévariqué. C'est ce prince qui fonda & dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden & de Dunblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étoient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, nièce de Guillaume le conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable & vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisoit toutes ses espérances, & dont la mort excitoit les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola

lui-même en ces termes: « Ce » seroit une folie & une impiété de se révolter en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste & pleine de bonté. Les gens de bien étant condamnés à mourir, comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit pendant la vie, soit après la mort ». Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentimens de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des Saints dans plusieurs Calendriers d'Ecosse. Malcolm IV, son petit-fils, lui succéda, & est aussi regardé comme Saint.

DAVID, roi d'Ethiopie, ou Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son pere en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, & envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, & au pape Clément VII. Son regne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenoit, tenoient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici: *DAVID aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang & de la lignée de Juda; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair; empereur de la grande & haute Ethiopie, & de tous les royaumes & états, &c.* — Son fils CLAUDE lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, & lui demanda des évêques & des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nugnez, deux évêques & dix mil-

fonnaires, tous Jésuites, dont l'ordre ne faisoit que de naître. S. Ignace écrivit au prince Abyssin une grande lettre sur l'unité de l'Eglise & la primauté pontificale. Le P. Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la *Vie* de ce saint fondateur.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissoit vers le milieu du 5^e. siècle. Il puisa à Athenes la connoissance de la langue & de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs Européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un & dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai & le plus judicieux, en réfutant en même tems leurs erreurs. On conserve ses Ecrits dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques, autant que solides. Son style est coulant, exact & précis.

DAVID GANZ, historien Juif du 16^e. siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulée : *Tsemath David*, qui est rare; Prague, 1592, in-4^o. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4^o.

DAVID DE POMIS, médecin Juif du 16^e. siècle, se disoit d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui : I. Un traité *De Senum affectionibus*, Venise, 1588, in-8^o. II. *Dictionnaire de la Langue Hébraïque & Rabbinique*, en hébreu & en italien, publié à Venise en 1587, in-folio, fort utile à ceux qui veulent lire les

Rabbins, & plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

DAVID DE DINANT, hérétique, vers le commencement du 13^e. siècle, étoit disciple d'Amauri, & enseignoit que Dieu étoit la matière première. Son système étoit assez semblable à celui de Spinoza : les erreurs d'un siècle se reproduisent dans un autre; & ce que les gens de secte & à système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile répétition. Il a été réfuté par S. Thomas & par d'autres théologiens.

DAVID, (George) hérétique, natif de Gand, fils d'un bateleur; s'imagina vers l'an 1525 qu'il étoit le vrai Messie, le 3^e. David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le Ciel, à ce qu'il disoit, étant vide, il avoit été envoyé pour adopter des enfans dignes de ce royaume éternel, & pour réparer Israël, non par la mort, comme Jésus-Christ, mais par la grace. Avec les Sadducéens, il rejetoit la résurrection des morts, & le dernier jugement; avec les Adamites, il réprouvoit le mariage, & approuvoit la communauté des femmes; & avec les Manichéens, il croyoit que le corps seul pouvoit être souillé, & que l'ame ne l'étoit jamais. Il fut fustigé & banni; ce qui l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant à ses disciples, qu'il ressusciteroit 3 jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le 3^e. jour, & le fit brûler avec ses écrits.

DAVIDI, (François) Soccinien de Colofwar en Transylvanie, surintendant des églises réformées de cette province, mourut enfermé dans le château de Deva en 1579. C'est un des héros des Unitaires. Il avoit été luthérien, sacramentaire, arien, trithéite, samosaten, &c. Il reste de lui quelques ouvrages dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, remplis de blasphèmes & de contradictions, mais assez bien écrits.

DAVILA, (Henri-Catherine) d'une famille illustre du royaume de Chypre, se retira à Avila en Espagne, pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étoient rendus maîtres de son pays en 1570 & 1571. Comme il ne put tirer aucun soulagement des parens qu'il avoit en Espagne, il vint en France, & se fit connoître avantageusement à la cour de Henri III & de Henri IV. Il se signala sous ce dernier prince devant Honfleur en Normandie, & devant Amiens où il fut blessé. Depuis il se retira à Venise, & reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisoit par ordre de la république; c'étoit vers l'an 1634. Davila avoit avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier & le mit en pieces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des Guerres civiles de France* en 15 livres, depuis la mort de Henri II en 1559, jusqu'à la paix de Verbins en 1598. Cet historien fait attacher ses lecteurs, par la manière dont il rend les détails, & par l'heureux enchaînement

de ses récits. Il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, & ne les devine pas toujours. Il auroit reçu plus d'éloges, s'il en avoit moins donné à son héroïne Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille; & s'il avoit retranché de son histoire quelques harangues, qu'on place aujourd'hui au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes & des hommes. L'*Histoire de Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre l'an 1644, en 2 vol. in-folio; à Venise, 1733, 2 vol. in-folio; à Londres, 1755, 2 vol. in-4°. Baudouin & l'abbé Mallet l'ont mise en françois: la traduction du dernier qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié, en 1743, à Rome, une Traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.

DAVILER, voy. AVILER (d').

DAVIS, (Jean) navigateur Anglois, parcourut en 1585 l'Amérique Septentrionale, pour trouver un passage delà aux Indes Orientales; mais pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit, auquel il donna son nom.

DAVITY, (Pierre) gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connoître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*Etats & Empires du monde*, en 1 vol. in-folio: livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin & Rocoles augmentèrent cette compilation de 5 vol., Paris, 1660, & ne la rendirent que plus mau-

vaife. Davity mourut à Paris en 1635, à 63 ans.

DAUMAT, voyez DOMAT (Jean).

DAUMIUS, (Christian) natif de Misnie, recteur du college de Zwickau, mourut en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il favoit les langues mortes & vivantes. On lui doit des Editions de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, & plusieurs autres écrits: témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talens. Les plus estimés sont : I. *Tractatus de causis amissarum quarundam Lingua Latinae radicum*, 1642, in-8°. II. *Indagator & restitutor Græcæ Lingua radicum*, in-8°. III. *Epistolæ*, Iene, 1670, in-8°; Dresde, 1677, in-8°. IV. Des Poésies, &c.

DAUN, (Léopold, comte de) prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'or, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil-aulique de guerre, naquit en 1705 d'une famille ancienne & illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, & se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avoit laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine étoit assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siège, combat le roi de Prusse à Chotzemits, le 18 juin 1757, & remporte une victoire complète. C'est à

cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen en 1758 ajouta de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siège de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avoient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck, & la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siptiz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi déjà vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eut fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant toutes les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat; humain & compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence étoit plus nécessaire que l'activité, lui ont été particulièrement favorables. Son coup-d'œil étoit sûr; mais quand le besoin du moment excluait la maturité de la réflexion, il avoit de la peine à prendre un parti vigoureux. Delà ses victoires sont restées souvent sans effet, & les vaincus, par des manœuvres hardies & rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.

DAVOT, (Gabriel) né à

Auxone, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa une *Institution au Droit François*, publiée en 1751 en 6 vol. in-12, par Bannelier son confrere. Les matieres y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

DAUPHIN-BERAUD (appelé le *Sire de Combronde*), étoit fils de Jean de l'Espinafle, chevalier, sire dudit lieu, & de Blanche Dauphine, dame de Saint-Illpise & Combronde. A la mort de sa mere il quitta le nom de l'Espinafle, & prit le nom de Dauphin, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse il servit en Guienne sous le comte de Foix avec ses francs-archers & les volontaires de Saint-Illpise & de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son pere. En 1470 il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne son parent, & le comte de Comminges dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui donna sa confiance en Auvergne: il le fit chambellan, & général de l'armée qu'il envoyoit en 1475 contre le comte de Rouffi, maréchal de Bourgogne. Il avoit sous ses ordres le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de Bourbon, celui de Beaujolois, & les francs-archers & volontaires de Géoffroi de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, & battit l'armée du maréchal de Bourgogne le 21 juin à Mont-Reuillon, près la riviere d'Yonne en Nivernois. Le comte de Rouffi fut prisonnier de Dauphin, & ses héritiers

plaiderent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenoit; & le 24 février 1499, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'Antoinette d'Amboise sa petite-fille, avec Louis prince de Luxembourg, comte de Rouffi. Beraud-Dauphin mourut en 1490, bailli du Velay.

DAUPHIN, (Pierre) voyez DELPHINUS.

DAUSQUE, (Claude) né à Saint-Omer en 1566, Jésuite, puis chanoine de Tournay, mort le 17 janvier 1644. Nous avons de lui: I. Une *Traduction* en latin des *Harangues de Basile*, évêque de Séleucie avec des notes, Heildelberg, 1604, in-8°. II. Un *Commentaire sur Quintus Calaber*, Francfort, 1614, in-8°. *Antiqui novique Latii Orthographica*, Tournay, 1632, 2 vol. in-fol. III. *Terra & aqua, seu terra fluctuantes*, Tournay, 1633, in-4°. Les isles flottantes près de Saint-Omer, ont donné occasion à cet ouvrage, où l'auteur parle de toutes les isles semblables dont il a pu avoir connoissance; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer, aux rivieres. Cet ouvrage est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages qui prouvent que Dausque étoit versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle & l'antiquité profane; mais on voit aussi que son savoir avoit plus d'étendue que son jugement de solidité. Il affectoit de se servir de termes peu usités qui rendent ses ouvrages presque inintelligibles.

DAZES, (l'abbé) de Bor-

deaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des Jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits. I. *Le Compte rendu des Comptes rendus*. II. *Il est tems de parler*. III. *Le Cosmopolite*... Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des Jésuites. Ils sont néanmoins encore recherchés des curieux; surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes, & beaucoup de recherches; l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer: & en défendant les Jésuites, il manque d'égards & quelquefois de justice envers les autres religieux, & plusieurs personnes respectables.

DEAGEANT DE S. MARCELLIN, (Guichard) fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avoit fait contrôleur-général des finances. Arnaud d'Andilli le fit ensuite connoître au duc de Luynes. Deageant s'acquît la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions & négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais Deageant préféra un second mariage, & les intrigues de la politique, aux dignités & à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paroître beaucoup de zèle contre les Calvinistes: ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que *s'il avoit terrassé l'hérésie, Deageant pourroit se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied*. Deageant essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, & eut ordre de

se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1639, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu*, contenant plusieurs choses particulières & remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu; c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces Mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils: on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'Histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, & presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

DEBEZIEUX, (Balthazar) né à Aix en 1655 d'un avocat, fut consul & procureur du pays en 1692. Il étoit né pour des emplois plus considérables & plus difficiles à remplir. L'étude du droit à laquelle il s'étoit appliqué toute sa vie, avoit déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, auquel il fut reçu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutint par les principes de la loi, qu'il possédoit parfaitement. Il rédigeoit dans son cabinet les questions qu'il avoit jugées au palais, & en a composé 4 gros vol. in-fol., tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avoient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750.

1750, en 1 vol. in-fol., comme une continuation de Boniface, arrêta le parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cethabile magistrat mourut en 1722, également regretté des gens de bien & de ses confreres.

DÉBONNAIRE, (Louis) né à Troyes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il étoit prêtre, & mourut en 1752. On a de lui: I. Une *Imitation*, avec des réflexions, in-12. II. *Leçons de la Sagesse*, 3 vol. in-12; bon livre. III. *L'Esprit des Loix quintessencié*, 2 vol.; critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes. IV. *La Religion Chrétienne méditée*, avec le P. Jard, 6 vol. V. *La Regle des devoirs*, 4 vol. in-12; & différens ouvrages en faveur de la constitution.

DÉBORA, femme de Lapidoth, ou plutôt DEBBORA (mais l'usage en françois a prévalu pour *Débora*), femme prophétesse des Israélites, ordonna de la part de Dieu à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vint avec lui, elle y consentit, & battit le général ennemi, vers l'an 1285 avant J. C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfans d'Israël. Débora & Barac la célébrèrent le même jour par un Cantique d'action de grâces. « C'est Dieu, disent les vainqueurs reconnoissans, » qui amena Sizara au lieu où » il devoit être vaincu; c'est » Dieu qui mit en déroute sa » nombreuse armée ». Qu'étoit-ce en effet que dix mille

hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable & aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faux? Qu'étoit-ce que Barac & Débora, qui ne savoient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara? Mais le Seigneur étoit à la tête de cette petite troupe; il la couvroit de son bouclier, & delà elle étoit invincible. C'est ce Cantique, plein d'idées hardies, grandes & fortes, d'images brillantes & guerrières, joint au sujet traité dans les chapitres 19 & 20 du livre des *Juges*, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter *l'Histoire véritable des tems fabuleux*, observ. prélim, tom. 1, pag. 55, & tom. III, pag. 343. Voyez HOMERE.

DECE, (Cneius Metius Quintus Trajanus Decius) né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, avoit l'air & le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, & parvint aux premiers grades. Il y eut en 249 une révolte de soldats dans la Moësie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais au lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, & marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de Philippe & de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses & les Goths qui désoloient la Moësie & la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ce dernier peuple. Ses troupes ayant plié en une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça,

sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils Dece le jeune, qu'il avoit associé à l'empire, fut tué vers le même tems par les Goths. Un mélange de bonnes & de mauvaises qualités a partagé les historiens. Les païens ont beaucoup loué son courage & son amour pour la justice. Son esprit étoit solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étoient réglées, & il les avoit perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très-ridicule & inutile décret, égal à Trajan, & l'honora du titre de *Très-Bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux Chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer & le feu contre eux, en haine de Philippe qui les avoit aimés & protégés.

DECÉ, (Philippe) célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, avoit reçu de la nature un esprit subtil & délié, parvint par une étude assidue & un exercice continu, à se faire regarder dans les disputes publiques, comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptoit au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste & du Code; des *Conseils* & des *Commentaires* sur les regles du Droit. Du Moulin a fait des notes sur ces différens ouvrages.

DÉCEBALE, roi des Daces, prince également sage & vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, & battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu,

il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur & du sénat. Décebaie reprit bientôt les armes, & voulut soulever les princes voisins contre les Romains; Trajan marcha de nouveau contre lui, & après avoir défait ses troupes en différentes occasions il l'obligea à se tuer, 105 ans après J. C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, & érigea la Dacie en province Romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie.

DECENTIUS, (Magnus) frere de Magnence, fut fait César, & eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, & consterné de la mort de son frere, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECIANUS, (Tiberius) jurisconsulte d'Udine, au seizième siècle, dont on a des *Consultations* & d'autres ouvrages en 5 vol. in-fol. Il mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous; car il est très-peu connu aujourd'hui.

DECIUS-MUS, (Publius) consul Romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'étoit que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavantageux, & eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus l'an 340 avant J. C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Decius-Mus, son fils, héritier de la superstition de son pere, se dévoua aussi à la mort durant son 4^e consulat. Son petit-fils imita son

exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avoit fait dire que s'il s'avoit de le faire, on seroit sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendroit vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifioit, après quelques cérémonies, & quelques prières que faisoit le pontife, s'armoit de toutes pieces, & se jetoit dans le fort de la mêlée. Il en coûtait la vie au superstitieux; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnoit un nouveau courage, sauvait quelquefois la patrie.

DECIUS, (Joannes Barovius) né à Tolna, fit de grands progrès dans les belles-lettres à Colofwar, ou Clausenbourg en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs Hongrois, avec lesquels il parcourut la Hongrie, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse, &c.; il étoit de retour dans sa patrie en 1593. On a de lui: I. *Syntagma Institutionum juris imperialis ac Hungarici*, Colofwar, 1593, in-4°. II. *Hodoepericon itineris Transylvanici*, &c., Wittemberg, 1587, in-4°. C'est la description de ses voyages en vers. III. *Adagia Latino-Ungarica*, Strasbourg. Il paroît qu'il étoit attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

DECIUS, empereur, voyez

DECE.

DECIUS, (Philippe) voyez

DECE.

DECKER DE WALHORN, (Jean) né à Walhorn dans la

province de Limbourg, en 1583, conseiller au conseil souverain de Brabant, mourut à Bruxelles l'an 1646. On a de lui: I. *Dissertationum Juris & decisionum Libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable, est celle de Bruxelles en 1686, in-fol. II. *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

DECKER ou DECKHER, (Jean) avocat & procureur de la chambre impériale à Spire. Son principal ouvrage est intitulé: *De scriptis adespotis, pseudepigraphis & suppositiis Conjectura*. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum & pseudonymorum* de Placcius, 1708, in-fol. Il vivoit dans le 17^e. siècle.

DECKER ou DECKHER, (Jean) Jésuite, né vers l'an 1559 à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie & la théologie scholastique à Douay, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, & devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619. C'étoit un religieux d'un profond savoir & d'une éminente piété. Tout son tems étoit partagé entre l'étude & la prière. Nous avons de lui: I. *Tabula chronographica a captâ per Pompeium Jerosolymâ, ad incensam & deletam a Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4°. II. *Velificatio seu theorematum de anno ortus ac mortis Domini*, Gratz, 1605, in-4°. Cet ouvrage n'étoit qu'un essai qui préludoit à un autre plus ample, divisé en trois tomes, & intitulé: *Theologicarum dissertationum mixtim & chronologicarum, in Christi nativitate*, &c. Cet ouvrage,

que bien des savans desiroient voir imprimé, fut supprimé : le P. Decker souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravit le fruit de 40 ans de travail. On craignoit que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Peres & de l'Eglise; mais peut-être ne faisoit-on pas assez attention que les saints Peres eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit à Gratz & à Louvain.

DECKER, (Leger-Charles) né à Mons en Hainaut en 1645, enseigna la philosophie à Louvain, fut doyen de la Métropole de Malines, où il mourut le 14 octobre 1723, après avoir publié : I. Divers ouvrages contre *Le Droit Ecclésiastique* de Van-Espen. II. *Bajanismi Historia brevis*, Louvain, 1699, petit in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, & diverses anecdotes relatives à l'erreur de Baius. III. *Jansenismi Historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux Défenses de cet ouvrage, 1700 & 1702. IV. Plusieurs autres ouvrages pour la défense des décisions de l'Eglise. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*, Louvain, 1675, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses. Decker y fait voir qu'il est faux que le pape Zacharie ait condamné Virgile pour avoir soutenu qu'il y avoit des antipodes; que le pape condamna uniquement ceux qui ne comptoient pas ces antipodes parmi les descendans d'Adam. Les journalistes de Trévoux &

M. Dutens ont depuis démontré la même chose. Voy. ZACHARIE.

DECKER, (Jean-Henri) est auteur d'un livre assez rare : *De spectris*, Hambourg, 1690, in-12.

DÉDALE, artiste Athénien, le plus industrieux de son tems, eut Mercure pour maître. Il inventa plusieurs instrumens, & fit même des statues supérieures à toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors. Ses grands talens ne l'empêcherent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie : il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crete. C'est-là qu'il construisit le labyrinthe, si célébré par les poètes. Dédale fut la première victime de son invention; car ayant favorisé les amours de Pasiphaé, fille de Minos, éprise d'un taureau (d'où, suivant la fable, naquit le monstre *Minotaurus*, que Virgile appelle *veneris monumenta nefanda*), il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un & l'autre, par le secours des ailes artificielles qu'il colla à ses épaules, & à celles de son fils Icare. Cocale, roi de Camique dans la Sicile, lui donna un asyle, où il demeura jusqu'à sa mort. Les poètes ont donné de grands éloges à Dédale. On lui a attribué l'invention de la coignée, du niveau & des voiles des navires. On a dit que ses statues étoient autant d'automates animés. Mais Goguet pente avec raison que ces ouvrages tant

vantés dans l'antiquité, durent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté & à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avoit vu plusieurs de ces statues, avouoit qu'elles étoient choquantes; les proportions en étoient outrées & colossales. Plusieurs critiques regardent comme fabuleuse toute l'histoire de Dédale. Ceux qui, dans la mythologie, cherchent toujours des moralités, ont cru voir dans le fameux labyrinthe, l'image de la raison humaine, abandonnée à elle-même.

» On peut, dit l'un d'eux,
 » considérer la raison comme
 » semblable en quelque sorte
 » à ces palais enchantés des
 » poètes qui, dans l'étendue
 » d'une enceinte immense,
 » comprenoient des appartemens
 » magnifiques, des jardins,
 » des forêts, des lacs,
 » des cavernes & des précipices.
 » C'est un vrai labyrinthe,
 » où se perd quiconque
 » ne se défie pas des galeries
 » tortueuses, de ce séjour insidieux.
 » Le grand Architecte qui l'a fait,
 » nous a donné un fil pour nous diriger & nous conduire dans ces contours si multipliés & si dangereux.
 » Ce fil est la foi de la révélation, l'autorité d'une Religion Divine :

*Ille labor ille domus & inextricabilis error;
 Dædalus ipse dolos tetri ambagesque resolvit,
 Cæca regens filo vestigia.* ÆN. VI.

DEDALION, frere de Cécrops, fut si touché de la mort de Chioné sa fille, tuée par Diane, à qui elle avoit osé se préférer pour sa beauté, qu'il se précipita

du sommet du Mont-Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

DEDEKIND, (Frédéric) Allemand, publia dans le 16e. siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la Folie d'Erasmus*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse & de la grossièreté, intitulé : *Grobianus, sive de incultis moribus & inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in 8°. L'auteur paroît avoir plus de finesse dans l'esprit, que n'en avoient alors ses compatriotes.

DÉE, (Jean) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, & la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêveries en France & en Allemagne, il revint en Angleterre, où malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Elisabeth, qui l'avoit rappelé, lui donna quelques secours, & l'honoroit du titre de *son philosophe*; ce qui ne répond guere aux rares lumières & au grand sens qu'on attribuoit à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avoit un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étoient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., & les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connoître les superstitions & les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné.

DÉJANIRE, fille d'Oenée,

roi d'Étolie, fit la conquête d'Hercule qui combattit pour elle contre le fleuve Acheloius. Le centaure Néssus ayant enlevé la maîtresse du héros, Hercule le perça d'un coup de fleche empoisonnée. Le mourant donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porteroit, il ne pourroit jamais aimer une autre femme qu'elle. Déjanire, ayant été abandonnée pour Iole, envoya la chemise à son époux, qui devint aussi-tôt furieux. Il se jeta dans le feu d'un sacrifice; & sa femme, désespérée de sa mort, prit sa massue & se tua sur le champ.

DÉIDAMIE, fille de Lycomedes, roi de Scyros, de laquelle Achille eut Pyrrhus, lorsqu'il étoit caché dans la cour de ce prince.

DEIDIER, (Antoine) étoit de Montpellier, & professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation : *De morbis veneris*, imprimée en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide, qui cependant a été étendu par quelques médecins à plusieurs autres maladies. Il établit la cause de cette contagion dans une infinité de petits animaux, qui passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débâche.

DEIDRICH, (George) poète de Transylvanie, florissoit sur la fin du 16e. siècle. On a de lui plusieurs poèmes, dont le plus considérable est *Hodoeporicon itineris Argentoratensis*, Strasbourg, 1589; c'est une

description en vers de la Hongrie & d'une grande partie de l'Allemagne.

DEJOCÈS, premier roi des Medes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque tems en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son regne fut marqué par des établissemens utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle étoit divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermoit le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Dejocès la peupla & lui donna des loix, dont il soutint l'autorité par des châtimens sévères. Il mourut l'an 656 avant J. C., après un regne de 53 ans.

DEIOPÉE, une des nymphes de la suite de Junon, qui la promit à Eole, à condition qu'il feroit périr la flotte d'Enée. Virgile l'appelle *nympharum pulcherrima*.

DEJOTARUS, l'un des tetrarques de Galatie, obtint du sénat Romain le titre de roi de cette province & de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César & Pompe, il prit le parti de ce dernier. César irrité l'accabla de reproches, & le priva de l'Arménie-Mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnace, roi du Pont, & ne lui laissa que le titre de roi. Dejotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César; il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa belle harangue : *Pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné

quelque tems après. Dejotarus rentra dans ses états, & joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne fait pas positivement en quelle année il mourut; mais il étoit extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J. C.

DEIPHILE, fille d'Adraсте, roi d'Argos, & femme de Tydée, dont elle eut le fameux Diomede.

DEIPHOBÉ, fils de Priam, épousa Hélène, après la mort de Paris; mais lorsque Troie fut prise, Hélène le livra à Ménélas, pour rentrer en grace avec son premier mari. Ce grec le mit dans l'état affreux où le représente Virgile :

Lacerum crudeliter ora

*Ora manusque ambas, populasque tempora raptis
Auribus, & truncas inhoneſto vulnere naves.*

DÉIPHON, fils de Triptolème & de Méganire, ou selon d'autres, fils d'Hippothon. Cérès l'aima tellement, que pour le rendre immortel, & pour le purifier de toute humanité, elle le faisoit passer par les flammes. Méganire, mere de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui monta aussi-tôt sur un char traîné par des dragons, & laissa brûler Déiphon.

DEL, voyez VON-DEL.

DELALANDE, (François) curé de Grigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caën, est mort en odeur de sainteté, le 25 janvier 1772. Sa Vie a été écrite par M. Ameline, prêtre licencié en droit; Paris. 1773. in-8°.

DELAMET, (Adrien-Au-

gustin de Buffi) d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumière que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité & dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, & se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, & à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étoient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, en 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un volume in-8°, qui renferme ses *Résolutions* & celles de Fromageau. L'auteur avoit été associé à Ste-Beuve, son ami, dans la résolution des cas de conscience; les fruits de leur travail, & de quelques autres casuistes, ont été recueillis en 1732, dans un *Dictionnaire*, en 2 vol. in-fol.

DE-LA-SANTE, voyez SANTE.

DELAUDUN, (Pierre) fils d'un mauvais poète d'Usès, né à Aigaliers, s'occupait encore plus que son pere à la poésie françoise. Il se fit connoître dans son tems par un *Art poétique* françois, 1556, in-10, & par d'autres *Pieces de Poésie* écrites dans le style de Ronfard. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers en 1629. Outre

son *Art poétique*, on connoît de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poëme infipide, divisé en 9 livres, dédié à Henri IV. L'auteur étoit juge d'Usès.

DELCOUR, (Jean) célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la riviere d'Ourte, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du 17^e. siecle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liege. M. de Vauban, instruit de ses talens, voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devoit être posée dans la place des Victoires à Paris, & qui a été exécutée depuis par Desjardins de Breda; Delcour s'en excusa sur son grand âge & ses infirmités. Il mourut à Liege le 4 avril 1707. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liege & dans les Pays-Bas. On admire à Liege le *Sauveur au Sépulcre* en marbre blanc dans l'église des religieuses dites *Bons Enfants*, la statue de *S. Jean-Baptiste* de bronze au-dessus de la fontaine Hors-Château, celle du même Saint dans l'église paroissiale de ce nom, la belle Fontaine de la place S. Paul, dont les figures sont en bronze. Sa modestie & sa probité ajoutoient encore à l'éclat de ses talens. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégans & ses draperies bien jetées. Delcour avoit un frere qui s'est distingué dans la peinture.

DELFAU, (Dom François) né à Montet en Auvergne en 1637, entra dans la congrégation de S. Maur en 1656, & se fit un nom dans son ordre. Arnauld ayant engagé les Bé-

nédicins de S. Maur à entreprendre une nouvelle édition de *S. Augustin*, D. Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le Prospectus en 1671, & il étoit déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé: *L'Abbé commendataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer à 39 ans, en 1676, comme il passoit de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *Dissertation latine sur l'Auteur du livre de l'Imitation*, solidement réfutée par MM. Amort, Ghequiere & Desbillons. Voyez KEMPIS.

DELISLE, voyez LISLE.

DELIUS ou DILTUS, (Quintus) un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopatre, il lui persuada de paroître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, & elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J. C. Delius passa sa vie à changer de parti: il servit tour-à-tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre suivant ses intérêts; ce qui lui fit donner le nom de *Cheval de relais de la République*. Il avoit écrit l'histoire de son tems.

DELMATIUS, (Flavius-Julius) petit-fils de Constance-Chlore, étoit neveu de Constantin, qui aimoit en lui un excellent naturel, & des talens distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, & lui donna, dans le partage qu'il fit de l'Empire, la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe. Il devoit posséder ces provinces en propre; mais après la mort de Constantin, ar-

rivée en 337, les troupes ne voulurent reconnoître pour empereurs que ses trois fils, & assassinerent ceux qui prétendoient à la succession impériale. Delmatus fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance, qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritoit un meilleur sort : il avoit les traits, la figure & les bonnes qualités de Constantin.

DELMONT, (Dieudonné) né à St-Trond, ville de la principauté de Liege, en 1581, fut ami de Rubens, son élève & son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talens, un bon guide & l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut le 25 novembre 1634. Sa composition est noble & élevée, son dessin correct, sa couleur & sa touche fort belles.

DELORME, voyez LORME.

DELPHIDIUS, (Attius Tiro) fils du rhéteur Patere, Gaulois d'origine, se fit un nom par ses poésies & par son éloquence; mais il ternit ses talens par son ambition & son penchant pour les accusations. En 358 il accusa de péculat, devant Julien alors César, Numerius gouverneur de la Narbonnoise, qui nia les faits qu'on lui imputoit. Delphidius ne pouvant les prouver : *Quel coupable, s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes? — Et quel innocent, lui répliqua Julien, ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé?*

DELPHINUS, (Pierre) sa-

vant général des Camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des Lettres, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare & très-cher. On trouve de nouvelles Lettres de cet auteur dans la Collection de Martenne.

DELPHUS, fils d'Apollon & de Thyas, habitoit les environs du mont Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut pere de Pythis, qui donna aussi le sien à cette même ville.

DELRIO, (Martin-Antoine) naquit à Anvers en 1551, se fit Jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au Conseil de Brabant, & celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douay en 1589, la théologie morale à Liege, les langues & les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain en 1608, à 57 ans. Ce Jésuite avoit commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : I. *Ses Disquisitiones magiques*, en latin, Louvain, 1599; Mayence, 1624; Cologne, 1633 (édition très-incorrecte). Duchesne en donna un *Abrégé* en françois, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, &

une multitude de faits, dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre est assez circonstancié & appuyé pour donner de l'embarras aux explicateurs les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le Nouveau-Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'Écriture, les Pères, particulièrement Origène, S. Augustin, S. Grégoire de Nazianze, S. Léon, les conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Église, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples & l'expérience de tous les siècles. Enfin il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout & ceux qui ne croient rien: milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement & sa critique. Psellus, Théophile Raynaud & Gisbert Voet ont aussi discuté à fond la même matière (voyez ASMODÉE, HAEN, LE BRUN, MAFFÉE Scipion, SPÉ, MÉAD, BROWN Thomas). Une chose remarquable, c'est que dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est question de magie, & cela non pour en rire, ce qui a été long-tems de mode; mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, & que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la Providence vouloit que l'inconséquente & irréséchantante philosophie, lors même qu'elle réu-

nit tous ses efforts contre les êtres invisibles & les articles de croyance qui en résultent, établit des preuves destructives de ses dogmes les plus chers: preuves non-seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais preuves qui jadis lui paroissent beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectoit encore en apparence, tandis qu'elle en faisoit déjà l'objet de sa principale attaque (voyez FAUSTUS). II. *Des Commentaires sur la Genèse, le Cantique des Cantiques & les Lamentations*, 3 vol. in-4°, solides & estimables. III. *Les Adages sacrés de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tom. in-4°. IV. *Trois volumes des Passages les plus difficiles & les plus utiles de l'Écriture-Sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs. V. *Des Commentaires & des Paraphrases sur les Tragédies de Sénèque*, précédées du recueil des fragmens qui nous restent des anciens tragiques latins. — Il est différent de Jean DELRIO de Bruges, doyen & grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le Psaume cxxviii*, in-12, 1617.

DELVAUX, (Laurent) sculpteur, né à Gand, & mort à Nivelles le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *Statues* qui ornent la façade du palais, la *Chaire* de la cathédrale de Gand, jugée un peu trop sévèrement par l'auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre*, & un grand nombre d'autres

ouvrages, sont des monumens de son travail & de ses talens. Sa maniere dirigée & formée par les modeles antiques, a peut-être plus de force que de graces, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse, & le duc Charles de Lorraine ont estimé & récompensé les talens de cet artiste.

DEMADES, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses Discours que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : *Puisse que les dieux*, lui dit-il, *vous ont donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi vous avilir jusqu'à jouer celui de Thersite ?* Le même Philippe ayant demandé à Demades, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Chéronée, ce qu'étoit devenu le courage des Athéniens : *Vous le sauriez*, répondit-il, *si les Macédoniens avoient été commandés par Charès, & les Athéniens par Philippe.* Demades étoit fort intéressé. Antipater son ami, ainsi que celui de Phocion, disoit : « Qu'il ne pouvoit faire accepter des présens à celui-ci, » & qu'il n'en donnoit jamais » assez à l'autre pour satisfaire » son avidité ». Demades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J. C. Nous avons de lui : *Oratio de Duodecennali*, 1619, in-8°, & dans *Rhetorum Collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol.

DEMARATE, fils d'Arif-

ton, & son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomenes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Demarate se retira en Asie, l'an 424 avant J. C. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandoit un jour, pourquoi étant roi, il s'étoit laissé exiler ? *C'est*, répondit-il, *qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois.* Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, & trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xercès faisoit contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DEMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J. C. La domination de Cypsele, qui avoit usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, & s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est-là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'ancien.*

DEMARTEAU, (Gilles) graveur, né à Liege en 1722, mort à Paris l'an 1776, excelloit dans la maniere de graver, qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Licurgue blessé dans une sédition*, piece faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. On lui attribue communément la gloire de l'invention de cette methode de graver.

DEMESTE, (Jean) docteur en médecine, capitaine & chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liege, membre de plusieurs académies, mourut à Liege, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la Chymie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens de ce siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses de vogue que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnoître un grand fonds de savoir, & un résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment aux yeux des gens sages, le mérite de ce médecin, c'est l'exercice actif, charitable & désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, & son zèle à les défendre dans toutes les occasions.

DEMETRIUS, *Poliorcete* (c'est-à-dire, le *Preneur de villes*) fils d'Antigonus, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, fit la guerre à Ptolomée Lagus avec divers succès. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Demetrius de Phalere, & rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avoit perdu depuis 15 jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple autrefois si fier, & alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans, & lui assigna, pour son logement, le derrière du temple de Minerve. Ce prince y logea, & fit de la

maison de la déesse, un lieu de débauche & de prostitution, où ses courtisannes étoient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir incessamment la somme de deux cent cinquante talens, qu'il fit distribuer à Lamia & aux autres courtisannes qui étoient avec elle, pour leur pomme & leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'usage de cette somme plus que la somme même. Seleucus, Cassandre & Lyfimachus, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J. C. Après cette défaite, il se retira à Ephese, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grece, qu'il regardoit comme l'asyle où il seroit le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avoit résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galeres de l'Attique, & fit voile vers la Chersonnese de Thrace, où il ravagea les terres de Lyfimachus, & emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque tems, Agathocles, fils de Lyfimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie & de la Médie, & de se réfugier dans la Cilicie. Seleucus, auquel il avoit fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grace il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés

& les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas de rompre les barrières qu'on lui opposoit. Il marcha pour surprendre Seleucus dans son camp durant la nuit; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Seleucus l'envoya dans la Chersonnèse de Syrie, & ne négligea rien de ce qui pouvoit adoucir les rigueurs de son exil. Demetrius y mourut 3 ans après, l'an 286 avant J. C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince étoit, dans le repos, délicat, fastueux, efféminé; dans l'action, dur, infatigable, intrépide; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux & emporté dans la prospérité.

DEMETRIUS I, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus le Grand, & fils de Seleucus Philopator, fut envoyé en ôtage à Rome par son pere. Quand il fut mort, Antiochus Epiphanes, & après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Demetrius, usurperent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes Syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chasserent Eupator & Lyfias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, & s'affermir sur son trône. Alcime, qui avoit acheté le souverain pontificat des Juifs, d'Antiochus Eupator, vint demander à Demetrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Ju-

das Machabée comme un tyran & comme un ennemi des rois de Syrie. Demetrius envoya Nicanor contre ce grand-homme, le défenseur de sa patrie & de sa religion; & ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Demetrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils seconderent à l'envi les desseins d'Alexandre Balas, qui passoit pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci lui ayant présenté le combat, & l'ayant défait, Demetrius fut tué dans sa fuite, après un regne de onze années, 150 ans avant Jesus-Christ.

DEMETRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire *Vainqueur*, étoit fils du précédent. Ptolomée Philometor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son pere, après en avoir chassé Alexandre Balas. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, & laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui régnoit & tyrannisoit sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Balas, pour usurper la Syrie, & en vint à bout. Demetrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rhodogune l'an 141 avant J. C. Cléopatre, la première femme, épousa par dépit Sydetes, frere de Demetrius. Sydetes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C., Demetrius

fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avoient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolomée Physcon, roi d'Égypte, un roi de la famille des Séleucides. Demetrius chassé par son peuple, & ne trouvant aucun asyle, se sauva à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre sa première femme. Cette Princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J. C. Alexandre Zebina, que Ptolomée avoit mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs loix particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, depuis laquelle ils datent.

DEMETRIUS de Phalere, célèbre disciple de Théophraste, acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par son éloquence, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J. C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, & rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avoit de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, & ses statues furent renversées. *Au moins*, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, *ils ne m'ôte-
ront pas la vertu qui me les a
méritées.* Le philosophe content de sa vanité, se retira, sans se plaindre, chez Ptolomée Lagus, roi d'Égypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses en-

fans. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, & qu'il se déclara pour les fils d'Euridice. Philadelphie, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J. C., il le relégua dans la haute Égypte. Demetrius ennuyé de son exil, & ne trouvant pas dans sa foible philosophie, de moyens pour le supporter, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogene-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Demetrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolomée Philadelphie; qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes; & qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Demetrius de Phalere avoit composés sur l'histoire, la politique & l'éloquence, sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, & dont la dernière édition est de Glafcow, 1743, in-4°, est de Denys d'Halicarnasse.

DEMETRIUS *Pepagoment*, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivoit dans le 13e. siècle. Il a laissé un traité *De Podagra*, grec & latin, Paris, 1558, in-8°.

DEMETRIUS, orfèvre d'Éphèse, dont le principal trafic étoit de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendoit aux étrangers. Cet homme, voyant que le progrès de l'Évangile nuisoit à son commerce, suscita une sédition contre S. Paul & les nouveaux Chrétiens, qu'il ac-

cula de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephese. Il les accusa comme d'un blaspême énorme d'avoir dit que les mains des hommes ne pouvoient faire des dieux. Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adorassent les statues?

DEMETRIUS, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le Cynique répondit: *Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème.* L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, & le relégua dans une île. Le Cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire: « Tu fais tout ce que tu » peux pour que je te fasse » mourir; mais je ne m'amuse » pas à faire tuer tous les chiens » qui aboient ». Ce Demetrius avoit été disciple d'Apollonius de Thyane. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La » nature, dit cet écrivain, l'a » voit produit pour faire voir » à son siècle, qu'un grand » génie peut se garantir de la » corruption de la multitude ». exagérations & pantalonades philosophiques. *Voyez VESPA SIEN.*

DEMETRIUS, Grec, de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit & d'intrigue, embrassa le Mahoméisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la

condition d'un tribut, mais dans le fond pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devoit y voir, un traître dont il avoit à se défier, & non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Demetrius piqué anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, & lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Demetrius accompagna le bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siège; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds & écrasé par la cavalerie.

DEMETRIUS CHALCONDYLE, *voyez CHALCONDYLE.*

DEMETRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre de Gereslau, d'abord moine de l'ordre de S. Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devoit jouer, & l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. Demetrius ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, & dit qu'on n'en agiroit pas de la sorte si on le connoissoit. *Et qui es tu donc?* lui demanda le seigneur Lithuanien. — *Je suis,* répondit le jeune Moscovite, *fils du czar Jean Basilowitz; l'usurpateur Boris voulut me faire assassiner: mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressembloit parfaitement, & on me fit*

ensuite évader. Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avoit mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Demetrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établiroit la Religion Romaine en Moscovie. Ses succès étonnerent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor & toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mere & le fils de ce prince. La résolution que prit Demetrius d'épouser une Catholique-Romaine, le rendit bientôt odieux; c'étoit la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi & une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, sur-tout une église qu'on bârissoit pour des Jésuites. Un Boïard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnoit pour le mariage du czar. Il entre dans le palais, le sabre dans une main, & une croix dans l'autre, & casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui étoit devant le château, demeura exposé pendant 3 jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils & sa fille, furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand-duc & couronné le premier juin 1606. Quelques auteurs prétendent que cet infortuné étoit le vrai Demetrius, & que son droit à la couronne fut bien constaté; mais dans ces sortes de révo-

lutions, ceux qui succombent, ont toujours tort.

DEMETRIUS, fils du précédent, & de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mere accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un Cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignoient sa naissance. Le jeune-homme vécut jusqu'à 26 ans, dans une entiere ignorance de ce qu'il étoit. Un jour qu'il se lavoit dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portoit sur les épaules. Un prêtre Russe les déchiffra, & y lut: *DEMETRIUS, fils du czar Demetrius.* Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appella Demetrius à sa cour, & le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changerent de face. Demetrius fut obligé de se retirer en Suede, & de là dans le Holstein; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avoit alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyoit en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Demetrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, & exécuté en 1635. On lui coupa la tête & les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place, & dévoré par des dogues.

DÉMOCEDE de Crotona,
le

le plus fameux médecin de son tems, étoit fils de Calliphron, & ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius fils d'Hyftafpes, fit mourir l'alfassin, & transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocede étoit confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'étoit défait le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique, Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, & on ne pouvoit obtenir de grace à la cour que par son canal. Démocede ayant guéri Atosse, fille de Cyrus & femme de Darius, d'un ulcere à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grece. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone & y époufa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J. C.

DÉMOCHARES d'Athenes, étoit neveu de Démofthenes, ou, selon Plutarque, dans la *Vie des dix Orateurs*, fils de sa fille & de Lachés. Timée en a donné une peinture très-désavantageuse, mais Polybe le défend. Athenée fait mention d'une harangue de Démochares contre Philon, ami d'Ariftote. Cicéron parle du style de Démochares, au sujet d'un traité qu'il avoit composé sur ce qui s'étoit passé de son tems à Athenes.

DÉMOCHARES, voyez MOUCHY.

DÉMOCRITE, naquit à Abdere dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xercès dans le tems de son expédi-

Tome III,

tion en Grece. Ce prince lui laissa par reconnoissance quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie & l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le systéme des atômes & du vide. Ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, & on prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuiserent son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, & leur lut son grand *Diacosme*, qu'il regardoit comme un ouvrage admirable. Ses juges qui n'étoient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talens, lui érigerent des statues, & ordonnerent qu'après sa mort, le public se chargeroit de ses funérailles. On assure qu'il rioit toujours; mais c'étoit un ris de morgue & d'insulte: se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendoit être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes, comme parmi les nouveaux, c'étoit à qui se distingueroit, à qui occuperait les regards & les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la

Ij

plupart de ces vieux sages étoient inférieurs à un de leurs collègues (Séneque), qui pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débitoit des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapiens publicos mores, nec oculos in se vitæ novitate convertit.* Les Abderitains à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, & écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu chez lui, en porta un jugement différent, si ce qu'on en raconte, est plus vrai que l'anecdote suivante. Hippocrate avoit, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Ce philosophe la salua comme vierge la 172. fois qu'il la vit ; mais le jour d'après, il la traita de femme, parce qu'on en avoit abusé pendant la nuit. Ce conte est fort célèbre, mais il n'en est pas plus vrai. Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre sur la vie de ces vieux philosophes, autant d'aventures prodigieuses, que sur celle des baladins. On peut douter aussi qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément ; quoique ces sortes d'expédiens soient assez assortis aux génies de ces fameux sages. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J. C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avoit composés. Il croyoit que les atômes & le vide étoient les principes de toutes choses, qu'ils rouloient & étoient portés dans l'univers, & que de leur rencontre se formoient le feu, l'eau, l'air & la terre. Cela suffit pour né

point pleurer sur la perte du *Diacosmos* & des autres faits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier, au 16. siècle, a traduit du grec un petit traité qu'il dit faire partie des Œuvres d'Hippocrate, & que Laurent Joubert (voyez son article) a mis à la suite de son *Traité du Ris*. Il est intitulé : *De la cause du ris de Démocrite, expliquée & témoignée par Hippocrate, dans une Lettre d'Hippocrate à Damagete, sur le ris de Démocrite.* C'est un morceau rare & singulier.

DEMON ou DEMENETE, Athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J. C. Il écrivit & parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverroit un vaisseau pour revenir ; & que non-seulement les 30 talens auxquels il étoit condamné, lui seroient remis, mais encore qu'on en tireroit 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en action de grâces de ce qu'il avoit conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe Crétois, fut, dit-on, d'une maison opulente, méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière ; mais il prit ce qu'il lui parut bon dans chacune. Il affectoit de parler comme Socrate ; mais il se rapprochoit beaucoup de Diogène pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, & fut enterré

aux dépens du public. Il dit à ceux qui étoient autour de son lit : *Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée.* Il vivoit sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J. C. Lucien nous le donne pour un sage unique ; mais dans la vérité du fait, ce n'étoit qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtans & d'obscenes calembours, qui seroit honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelloit comme Socrate, qui avoit aussi quelque chose de ces qualités : *Scurra atticus.*

DÉMOPHILE, évêque de Bérée, joua un grand rôle parmi les Ariens. Le pape Libere ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium ; formule dressée avec beaucoup d'art, & qui à la rigueur pouvoit être défendue, comme elle le fut par S. Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siège de Constantinople, & chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles où il avoit toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DEMOPHOON, fils de Thésée & de Phedre. Après l'expédition de Troie, où il s'étoit trouvé, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, il y épousa Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

DÉMOSTHENES, naquit à Athenes, non d'un forgeron, comme Juvenal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisoit valoir des forges. Il n'avoit que 7 ans

lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, & laisserent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, & la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, en prit des leçons sous Isée & Platon, & profita des traités d'Isocrate qu'il avoit eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, & les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, & une poitrine très-foible, étoient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & en déclamant ainsi plusieurs vers de suite & à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes & les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il alloit sur le bord de la mer, dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, & y prononçoit des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple & les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus ; il s'enfermoit des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est-là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chef-d'œuvres d'éloquence, dont les envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que

nous a laissé l'ancienne Grece. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulieres, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étoient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui vouloient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, & inspira à ses concitoyens la haine dont il étoit pénétré, pour vaincre leur irrésolution & leur mollesse. « On court, » dit-il, sur les places publiques, on se demande s'il est » vrai que Philippe soit mort » ou malade: mort ou vivant » que vous importe? Vous » vous feriez bientôt un autre » Philippe par votre conduite ». Il se trouva l'an 338 avant J. C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avoit dit auparavant de lui, » que tout l'or de Philippe ne » le tentoit pas plus, que celui » de Perse n'avoit tenté Aristide »: sa vertu se démentit étrangement en cette occasion, qui cependant ne devoit pas être si tentante. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il revint à Athenes, & continua à haranguer contre les Macédoniens. Antipater, leur roi, demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamoient contre lui. Démosthenes prit la fuite, & se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivoient, il suça du poi-

son qu'il avoit dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parens l'an 322 avant J. C. On peut remarquer comme une chose singuliere, que les deux plus grands orateurs d'Athenes & de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme, qui se donna lui-même la mort, la craignoit sur un champ de bataille: tant il est vrai que le suicide est la manie des ames foibles, des poltrons. Les Athéniens lui érigerent une statue de bronze avec cette inscription: *Démosthenes, si tu avois eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grece...* Son éloquence étoit rapide, forte, sublime, & d'autant plus frappante, qu'elle paroissoit sans art & naïtre du sujet. A cette éloquence mâle & toute de choses, il joignoit une déclamation véhémement & pleine d'expression. Son génie tiroit encore une nouvelle force de son zele pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, & de son amour pour la gloire & la liberté. On a souvent comparé Démosthenes avec Cicéron, & on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthenes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modeles. C'est la réflexion de Quintilien: *Cedendum verò in hoc quòd ille prior fuit & magná parte Ciceronem, quantus est, fecit.* La meilleure édition de ses *Harangues*, est celle de Francfort, 1604, in fol., avec la Traduction latine de

Wolfius. Turreil en a traduit quelques-unes en françois, & a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grece. Cette version a été éclipsée par la *Traduction complète* que M. l'abbé Auger en a donnée avec celle d'*Eschine*, Paris, 1777, 5 vol. in-8°, chez la Combe. M. Taylor, savant Anglois, a publié à Londres une nouvelle édition de *Démofthenes*.

DÉMOSTHENES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des Ariens, persécuteur des Catholiques, étoit maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que S. Basile faisoit à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : *Quoi ! lui dit S. Basile en souriant, un Démosthenes qui ne sait pas parler !*.. Démosthenes piqué lui fit des menaces, & Basile lui répondit : *Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, & non pas de parler de théologie*. Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques Ariens, & exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

DEMPSTER, (Thomas) gentilhomme Ecossois, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris; mais comme il étoit extrêmement violent, il s'y fit des affaires, & fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enleverent à Pise, où il enseigna pendant quelque tems. De là il passa à Bologne,

où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster étoit jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différens genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en XIX livres, imprimée, in-4°, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, de faire naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers, & il s'honora très-peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : I. *De Etruriâ regali*, Florence, 1723 & 1724, 2 vol. in-folio; avec un Supplément, par Pafseri, Lucques, 1767, in-folio. II. Une édition des *Antiquités Romaines* de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENESLE, voyez NESLE (N. de).

DENHAM, (le chevalier Jean) né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son pere, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le Jeu*, pour preuve de son changement; mais après la mort du pere, il fut plus joueur que jamais. En 1641 il publia une tragédie, intitulée : *Le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendoit à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâ-

imens royaux. Il mourut en 1668, & fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confreres Chaucer, Spencer & Cowley. Outre sa tragédie de *Sophi*, on a plusieurs autres Pièces de Poësie, Londres, 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes, & de descriptions faites d'après nature. La précision & la netteté sont les principales qualités qui lui manquent.

DENISART, (Jean-Baptiste) procureur au Châtelet de Paris, né près de Guise en Picardie, & mort à Paris en 1765, à 51 ans, étoit également recommandable par sa probité & par ses lumieres. On a de lui un ouvrage clair, méthodique & exact, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de Decisions nouvelles & de Notions relatives à la Jurisprudence actuelle*, Paris, 1771, 4 vol. in-4°. Ce recueil peut servir également de Dictionnaire pour le droit civil & pour le canonique. Il est utile non-seulement aux jurisconsultes, mais aux personnes dont l'étude des loix ne constitue point l'état. En 1783, Mrs. Camus & Bayard en ont donné une nouvelle édition augmentée, en 12 vol. in-4°. Il paroît qu'il y en aura davantage. On lui doit encore une édition des *Attes de notoriété du Châtelet*, 1759, in-4°, avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. Denisart étoit extrêmement laborieux, & c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

DENORES, voyez NORES.

DENTRECOLLES, (Fran-

çois-Xavier) Jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le P. Parnin. Il y fut employé autant d'années que lui, & mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, & ses manieres douces & affables, lui gagnerent l'estime & l'affection des lettrés & du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la Religion aux Gentils, soit pour maintenir les nouveaux fideles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressans dans le recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*, & dans l'*Histoire de la Chine* du P. du Halde.

DENYS, (S.) dit l'*Aréopagite* (*Dionysius Areopagita*), un des juges de l'Aréopage, fut établi évêque d'Athenes, après avoir été converti par S. Paul. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J. C. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui en 1205 fut apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de St. Denys son corps, qui de la Grece avoit été transféré à Rome. On lui a attribué plusieurs ouvrages, que la critique ne reconnoît pas être de lui. Le style de ces ouvrages, & leur méthode, sont fort éloignés de la maniere dont on écrivoit dans le 1er. & le 2e. siecle, & paroissent être du 5e. On les a tous réimprimés en 2 vol. in-fol., grec & latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le P. Balthasar Cordier, Jésuite. Le 1er.

volume contient les *Préfaces de S. Maxime & de George Pachimere*, le livre de la *Hierarchie céleste* en 15 chapitres, celui de la *Hierarchie ecclésiastique*, en 7, & celui des *Noms divins* en 13. Le 2e. volume renferme la *Théologie mystique* en 5 chapitres, & quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit volume in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé : *Ritus & Observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la Bibliothèque des Peres.

DENYS, (S.) célèbre évêque de Corinthe au deuxième siècle, avoit écrit plusieurs Lettres. Eusebe en a conservé des Fragmens importants.

DENYS, (S.) premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules sous l'empire de Dece, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, & eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique & Eleuthere, l'un prêtre & l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le mont des martyrs, & dans la suite des tems *Montmartre* (& jamais *Mons martis*, comme le dit Saint-Foix dans ses romanesques *Essais sur Paris*). « A la montagne de Mercure, dit Raoul de Presles, » fut mené monseigneur S. Denys & ses compagnons, pour » sacrifier à Mercure, à son » temple qui là étoit, & dont » apert encore la vieille muraille, & pour ce qu'il ne le » voult faire, fut ramené lui & » ses compagnons jusqu'au lieu » où est sa chapelle, & là furent tous décollés; & pour » celle, ce mont qui auparavant avoit nom le mont de

» Mercure, perdit son nom, » & fut nommé le mont des » Martyrs, & encore est ». On a confondu très-mal-à-propos ce saint évêque avec S. Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver dans le neuvième siècle, que l'évêque de Paris étoit le même que l'évêque d'Athenes. Cette opinion passa de Paris à Rome par Hilduin; des Romains chez les Grecs, par Methodius son contemporain; & de la Grece elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la *Vie de S. Denys*, composée par Methodius. Ce sentiment est aujourd'hui entièrement réprouvé, même par les légendaires, comme on peut le voir dans les Bréviaires de Paris & de Rouen. L'idée que S. Denys, après sa décapitation, avoit porté sa tête entre ses mains, est peut-être l'effet des anciennes peintures & statues qui exprimoient de la sorte le genre de son martyre.

DENYS, (S.) patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclas dans ce siège, l'an 247 de J. C., se convertit en lisant les Epîtres de S. Paul, lecture qui effectivement ne peut que convaincre & toucher profondément les esprits droits, les ames faites pour aimer & goûter la vérité (voy. S. PAUL). Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'éleverent contre son église, sous l'empire de Philippe, & sous celui de Dece l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des Novatiens contre le pape Corneille, & dans les ravages que

faisoit l'erreur de Sabellius, qui confondoit les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie défoloit la Pentapole : Denys la foudroya par plusieurs lettres éloqu岸tes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. Dans son exil, dit un historien, le fervent pasteur ne se croyoit pas déchargé des fardeaux du siege, dont il avoit été chassé. Ils'informoit très-soigneusement de ce qui s'y passoit. Il en munissoit les ouailles, des instructions & des exhortations convenables à leurs besoins. Il attiroit auprès de lui, tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, pour faire par lui-même tout ce qu'il lui étoit possible ; persuadé que le ministère épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, & que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue ». Ayant réfuté Sabellius, en employant quelques comparaisons qui sembloient ne s'accorder pas avec l'unité de nature, il fut aussitôt accusé lui-même & obligé de se justifier : ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avoit donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral & trop étendu. Sur quoi M. l'abbé Pluquet, dans son *Dictionnaire des Hérésies*, fait trois réflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des anciens Peres sur la Trinité, & que pour cette raison nous rapporterons ici : 1°. Sabellius nioit que le Pere & le Fils fussent distingués, & les Catholiques soutenoient contre lui, que le Pere

» & le Fils étoient des êtres distingués ; les Catholiques par la nature de la question, étoient donc portés à admettre entre les personnes Divines la plus grande distinction possible : puis donc que les comparaisons de Denys d'Alexandrie qui, prises à la lettre, supposent que J. C. est d'une nature différente de celle du Pere, ont été regardées comme des erreurs, parce qu'elles étoient contraires à la consubstantialité du Verbe, il falloit que ce dogme fût non-seulement enseigné distinctement dans l'Eglise, mais encore qu'il fût regardé comme un dogme fondamental de la Religion Chrétienne. 2°. Il est clair que les Catholiques soutenoient que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, n'étoient ni des noms différens donnés à la nature Divine, à cause des différens effets qu'elle produisoit, ni trois substances, ni trois êtres d'une nature différente. La croyance de l'Eglise sur la Trinité étoit donc alors telle qu'elle est aujourd'hui, & c'est dans Jurieu (Faydit & le docteur Ehms) une ignorance grossiere d'accuser l'Eglise Catholique d'avoir varié sur ce dogme. 3°. L'exemple de Denys d'Alexandrie fait voir qu'il ne faut pas juger qu'un Pere n'a pas cru la consubstantialité du Verbe, parce qu'on trouve dans ce Pere des comparaisons qui, étant prises & prises à la rigueur, conduisent à des conséquences opposées à ce dogme (voyez CORDEMOI, BULL.

PÉTAU). S. Denys mourut en 264, après avoir gouverné l'église d'Alexandrie durant onze ans. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *Fragmens* & une *Lettre canonique* insérée dans la Collection des Conciles. Son style est élevé; il est pompeux dans ses descriptions, & pathétique dans ses exhortations. Il possédoit parfaitement le dogme, la discipline & la morale. Aux argumens les plus forts contre ses adversaires, il joignoit la modération & la douceur. Les Peres du second concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, honorèrent sa mémoire: & S. Athanase prit sa défense contre les Ariens.

DENYS, (S.) Romain, successeur de S. Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'Eglise de Rome, l'édifia & l'instruisit pendant dix ans & quelques mois. Il fut placé sur la chaire de S. Pierre le 22 juillet 259, & mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, & l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistole Romanorum Pontificum* de D. Coustant, in-folio, des Lettres de ce pontife contre Sabellius.

DENYS, (S.) évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la foiblesse de souscrire à la condamnation de S. Athanase; mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelque tems après.

DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, naquit en

Scythie. Il passa à Rome, & fut abbé d'un monastere. C'est lui qui a introduit le premier la maniere de compter les années depuis la naissance de J. C., & qui l'a fixée suivant l'époque de l'ere vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de Canons* approuvé & reçu par l'Eglise de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, & par l'Eglise de France & les autres latines, suivant celui d'Hincmar (Justel donna une édition de ce recueil en 1628). Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des Décrétales des Papes*, qui commence à celles de Sirice, & finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *Versifion du Traité, de S. Grégoire de Nice, de la Création de l'homme*. Le sens est rendu fidèlement & intelligiblement, mais non pas en termes élégans & choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savoit le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisoit en latin, & un latin en grec. Denys mourut vers l'an 540.

DENYS LÆWIS, surnommé *le Chartreux*, natif de Rikel, près de Looz, dans la principauté de Liege, vécut 48 ans chez les Chartreux de Ruremonde, & mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'Eglise par son savoir & ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation, lui fit donner le nom de *Docteur Extatique*. Il écrivit au pape & à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient étoit un effet de la colere de Dieu, justement irrité contre les fideles.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, & d'une onction touchante, mais écrits sans politesse & sans élévation. Eugene IV disoit que l'Eglise étoit heureuse d'avoir un tel fils. Denys avoit beaucoup lu, & ne manquoit pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquoit heureusement les passages de l'écriture. Il étoit sobre & sage dans sa spiritualité, & il n'y a guere d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir & de fruit. Les siens ont été recueillis en 21 vol. in-fol., Cologne, 1549, en y comprenant ses Commentaires. Son *Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8°, n'est pas commun. Il est en 5 livres. Le traité *De Bello instituendo adversus Turcas* fut supprimé, pour certaines applications forcées, & pour plusieurs visions singulieres qu'il renfermoit. Il y a aussi dans son *Traité du Purgatoire* des choses si extraordinaires, que Possevin dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangere.

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre-le-Grand sur les Perses, pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesses pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdicas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J. C., le tyran épousa Amestris, fille du frere de Darius, prit le titre de roi, & unit à ses états plusieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le

reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il étoit d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osoit produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnoit audience, ou lorsqu'il rendoit justice, il s'enfermoit, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vit son visage. Il dormoit presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvoit l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J. C., laissant deux fils & une fille sous la régence de sa femme.

DENYS I, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, & ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, & se mit à leur tête l'an 405 avant J. C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappella les bannis, & se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se souleverent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, & jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander, il joignoit celle de versifier. Il envoya à Olympie son frere Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie & celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets, Tous

les beaux esprits de Syracuse qui mangeoient à sa table, avoient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poète. Il n'y eut qu'un certain Philoxene, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une piece de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment: cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle étoit mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisit aux carrieres; mais à la priere de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyoit être ses chefs-d'œuvres, pour les montrer à Philoxene. Le poète, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, & lui dit: *Qu'on me remene aux carrieres*. Cette scene s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On fait que le premier qui a risqué quelque critique sur le Poème de M. de Saint-Lambert, n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore étoit-ce un roi qui se vengeoit ainsi de la critique, au lieu qu'ici c'est un simple académicien. Delà ces vers si connus:

Le bon Clément n'avoit pourtant pas tort;
 Tout lecteur a droit de vie & de mort
 Sur nos écrits; dès que du porte-feuille
 Nous les tirons, tant mieux s'il les accueille.
 Mais si chantant en l'honneur des faisons,
 Vous n'offrez même en été que glaçons;
 Si vos vers plats sont sans goût, sans génie,

Si fatigans par leur monotonie,
 Ils rampent tous sur un plan mal-fondu,
 Dans un chaos où tout est confondu,
 Quel droit auroient vos muses meurtrieres,
 Nouveaux Denys, d'envoyer aux carrieres
 Un Philoxene assez déjà puni
 Par l'ennui seul dont l'ouvrage est muni?
 Pensez-vous donc que le cachot corrige
 Un jugement que le bon sens dirige?
 Et pour avoir encagé le railleur,
 Votre Poème en devient-il meilleur?

Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athenes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, & il mourut d'une indigestion, après 38 ans de tyrannie, l'an 386 avant J. C. en sa 63^e. année. Denys avoit tous les vices d'un usurpateur; il étoit ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé, où sa femme & ses fils n'entroient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portoit toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie étoit entre ses mains, il le fit mourir, & se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouilloit les temples & les statues des dieux,

en essayant de justifier ses rapines par de bons mots : mais ces violences quoiqu'exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décelent pas moins une ame scélérate & irrégulière, digne de la colere du vrai Dieu, qui souvent a châtié le sacrilege même parmi les païens. *Voyez PTOLOMÉE Philadelphe.*

DENYS II, surnommé le Jeune, successeur & fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion son beau frere. Le philosophe n'adoucit point le tyran; il faut d'autres leçons & d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, & fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, & l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 343 avant J. C. Il y rentra dix ans après, & en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Athenes, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savans, dont le sentiment a été combattu par Hewman, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4°.

DENYS D'HALICARNASSE, naquit à Halicarnasse (autrefois Zéphyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province; c'étoit aussi la patrie d'Hérodote. Denys la quitta vers l'année 30 avant J. C. & vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant Grecs que Latins, qui

avoient parlé du peuple Romain. C'est avec ces secours qu'il composa ses *Antiquités Romaines* en xx livres, dont il ne nous reste que les xi premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Belanger, docteur de Sorbonne, en a donné une Traduction françoise, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°. Il y en a eu une aussi vers le même tems par le P. le Jai, Jésuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Les écrivains anciens & modernes qui ont fait mention de Denys, reconnoissent en lui, suivant le P. le Jai, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, & une critique judicieuse. Henri Etienne dit que l'histoire Romaine ne pouvoit être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, & Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours foible, prolix, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un historien. On a encore de lui : I. *Des Comparaisons de quelques anciens Historiens*. Ces morceaux se trouvent dans l'édition de ses *Œuvres*, publiée à Oxford en 1704, 2 vol. in-fol. par Jean Hudson, en grec & en latin, la meilleure que nous ayons jusqu'à présent. On estime aussi celle de Sylburge, à Francfort, 1586,

in-fol. II. *De structurâ orationis*, grec & latin, Londres, 1702, in-8°.

DENYS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son pere Alfonso, & épousa l'infante Elisabeth, fille de D. Pedre III, roi d'Arragon en 1282. L'année d'après, il confirma dans les états généraux les immunités ecclésiastiques, & obtint par-là la levée des censures, dont les évêques l'avoient frappé pour les avoir violées. Ce prince, ami des lettres, établit l'an 1290 une université à Lisbonne, qu'il transféra en 1308 à Coimbre; les privileges qu'il lui accorda, y attirerent un grand nombre de savans. Ce fut alors que la langue Portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étoient pour la plupart en mauvais état; Denys s'appliqua à les réparer & à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédoient en Portugal, à l'ordre militaire du Christ qu'il venoit de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alfonso son fils, qui avoit soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea en 1322 un accommodement entre son fils & le roi son époux; mais cette paix ne fut point solide, & la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice; & réussit en 1324 à réconcilier de nouveau le pere avec le fils. Ces chagrins domestiques al-

térerent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 7 janvier 1325.

DENYS DE CARAX, ou le *Periegete*, géographe, né à Carax dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *Description de la Terre* en vers grecs. Les uns, entr'autres Vossius, le font vivre du tems d'Auguste; mais Scaliger & Saumaise le reculent jusqu'au regne de Sévere ou de Marc-Aurele; & cette opinion paroît la mieux fondée. Son ouvrage est imprimé à Oxford, 1697, 1704 & 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec & en latin, par T. le Fèvre, Saumur, 1676, in-8°.

DENYS, (Jean-Baptiste) médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704 à Paris sa patrie, où il professa la philosophie & les mathématiques avec distinction. Il tenoit chez lui des *Conférences* sur toutes sortes de matieres, qui ont été imprimées in-4°. Ces Conférences commencerent en 1664, & continuoient encore en 1672. On trouve dans ces mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginatioins empyriques. Il a encore donné en 1668 deux *Lettres*, in-4°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il étoit grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais ef-

510 DEN

fets qu'elle avoit produits.
Voyez LIBAVIUS.

DENYS, (Pierre) né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, & en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome & à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de S. Benoit en qualité de Commis (c'est ainsi qu'on nomme les laïcs qui s'engagent par un contrat civil à garder certaines regles, & à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts & métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de S. Denys, avec beaucoup d'édification; & y mourut en 1733, à 63 ans. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Peu d'artistes ont encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages (Il y a aujourd'hui, en 1791, un frere à l'abbaye d'Orval, qui le surpasse).

DENYSOT, (Nicolas) peintre & poëte François, né au Mans en 1515, peignoit assez bien & versifioit assez mal. Il excella sur-tout dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1559. Ce poëte se piquoit d'imiter Jodelle: mauvaise copie d'un mauvais modele. Il publia des *Cantiques*, 1553, in-8°, sous le nom de *Comte d'Alinois*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *Contes de Desperiers*.

DEO-GRATIAS, (S.) élu évêque de Carthage, à la priere de l'empereur Valentinien III, vers 454, du tems

DER

du roi Genserik, se distingua par sa charité envers les pauvres & les captifs, & mourut en 457. On voit dans le college des ex-Jésuites de Hraditz en Moravie, un très-beau & grand tableau où sont représentés S. *Deo gratias*, S. *Deus dedit* & S. *Quod vult Deus*, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu; au haut du tableau, des Anges promettent pittoresquement cette épigraphe: *Fiat voluntas tua sicut in celo & in terrâ.*

DEPARCIEUX, voy. PARCIEUX.

DERCETIS ou ATERGATIS, déesse qui s'étant repentie de s'être abandonnée à un jeune-homme à la sollicitation de Vénus, se précipita dans un étang, où elle fut changée en poisson.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J. C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze, & Tissapherne, général d'Artaxercès, de signer un traité par lequel les Perses s'obligeoient de laisser les villes Grecques en liberté, l'an 397 avant J. C.

DERHAM, (Guillaume) recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, & chanoine de Windsor, s'est fait un nom célèbre par ses talens pour la physique, & sur-tout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 & 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans. On a de lui la *Théologie physique* &

la *Théologie astronomique*; traduites en françois, l'une en 1730, & l'autre en 1729; toutes deux in-8°, & dignes de l'être dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées & singulieres. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avoit prêchés en 1711 & en 1712. La Religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques*.

DERODON, voy. RODON.

DERRAND, (François) né en 1588 dans le pays Messin, entra chez les Jésuites avec le talent de mathématicien & d'architecte. C'est sur ses dessins & ses plans qu'a été bâtie l'église de S. Louis, rue S. Antoine à Paris. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui : *Architecture des Voûtes*, Paris, 1643, in-fol. C'est la meilleure édition; les planches sont usées dans les éditions postérieures. C'est le fonds de l'ouvrage que la Rue a publié en 1728, sous le titre de *Traité de la coupe des Pierres*.

DES-ACCORDS, voyez TABOUROT.

DES-ADRETS, voyez ADRETS (François de Beaumont des).

DES-GULIERS, (Jean-Théophile) né à la Rochelle en 1683, étoit fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son

pere passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale, qui lui ouvrirent les portes de la société royale. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il reçut un honoraire annuel de 300 livres sterlings. A la dextérité de la main, Desaguliers joignoit l'esprit d'invention, & c'étoit tous les jours quelque nouvelle machine. Il mit ses leçons en ordre, & les publia sous le titre de *Cours de Physique expérimentale*, en 2 vol. enrichis d'un grand nombre de figures. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habilloit tantôt en arlequin, tantôt en gilles; & c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans.

DESAULT, (Pierre) docteur en médecine, très-versé dans la théorie & heureux dans la pratique, publia en 1733, in-12, à Bordeaux sa patrie, une *Dissertation sur les Maladies vénériennes*. Il avoit embrassé le système de Deidier (voyez cet article).

DES-AUTELS, voy. AUTELS.

DES-BARREAUX, voyez BARREAUX (Jacques Vallée seigneur des).

DESBILLONS, (François-Joseph Terrasse) né à Châteauneuf-sur-le-Cher, dans le diocèse de Bourges, le 25 janvier 1711, entra chez les Jésuites en 1727. Il enseigna pendant 5 ans les basses classes, & pendant 6 la rhétorique, à Caen, à Névers, à la Fleche, à Bour-

ges. Envoyé par ses supérieurs au college de Louis-le-Grand à Paris, pour faire imprimer ses *Fables*, il y passa environ 15 années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans son état. Lorsque les Jésuites furent obligés de quitter la France, le P. Desbillons trouva un asyle aussi honorable qu'avantageux auprès de l'électeur Palatin, protecteur éclairé des talens, qui lui donna une place dans le college de Manheim, & qui ajouta une pension d'environ mille écus argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Sa bibliothèque étoit très-ample & très-bien choisie, non-seulement pour la rareté & l'importance des livres, mais encore pour la beauté des éditions. Par son testament qu'il a fait en vers latins, il a laissé sa bibliothèque aux prêtres de la congrégation de S. Lazare, qui ont remplacé les Jésuites dans le Palatinat, & avec lesquels il a toujours vécu dans le college de Manheim; à condition que le préfet de la bibliothèque électoral pût choisir les ouvrages qui lui conviendroient; c'est un hommage de gratitude qu'il rendoit à S. A. E. qui avoit eu pour lui des attentions toutes particulières. Un critique judicieux l'a appelé *le dernier des Romains*, comme celui qui dans ces tems d'une décadence totale de la langue Romaine, l'avoit cultivée avec le plus d'ardeur. Sa modestie égaloit son érudition. Parlant peu & toujours avec justesse & circonspection, évitant le monde & ne voyant que ceux qui venoient le voir, il nourrissoit dans sa retraite

cette tranquillité d'esprit qui, suivant la remarque d'un vrai sage, suppose toute la pureté & toutes les richesses de la vertu (*in incorruptibilitate quieti & modesti spiritus qui est in conspectu Dei locuples. 1. Pet. 3. 1.*) On a de lui: I. *Fabula Aesopica, libri 15.* Elles ont été imprimées à Glasgow, à Oxford, à Aulbourg, à Manheim, à Paris, &c. Il existe une traduction françoise de ces *Fables*, faite par l'auteur même, & imprimée à Manheim avec le texte à côté, en 1769, 2 vol. in-8°. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Desbillons. Les connoisseurs les jugent dignes de faire pendant à celles de Phedre. La clarté, l'ingénuité, la justesse de l'affabulation, la pureté & l'élégance du style, tout leur assure cette espece de concurrence. Un critique qui ignore le latin, a dit qu'il étoit difficile de vérifier le mérite d'un ouvrage écrit dans une langue morte. Il n'a pas réfléchi que c'étoit exactement le contraire. Les langues mortes, étant seules immuables, ayant des regles & des modeles sur lesquels le caprice & la mobilité de l'usage ne peuvent plus rien, sont les seules qui donnent lieu à des jugemens sûrs & permanens. Au-lieu que dans les langues vivantes, celles sur-tout sur lesquelles les spéculations réformatrices s'exercent sans relâche, ce qui est admiré dans un tems, devient insupportable ou même inintelligible dans un autre. II. *Nouveaux éclaircissemens sur la vie & les ouvrages de Guillaume Postel*, Liege, 1773, in-8°. ; curieux & pleins de recherches (voyez POSTEL).

POSTEL). III. *Histoire de la vie chrétienne & des exploits militaires de Mad. de St.-Balmont* (voyez BALMONT); Liege, 1773, in-8°. IV. *De Imitatione Christi libri quatuor, ad veram lectionem revocati, & auctori Thomæ à Kempis, canonico regulari S. Augustini denud vindicati*; 1780, in-8°. Outre le mérite de l'exacritude & de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée pour la savante Dissertation qui est à la tête, & qui rend cet ouvrage à Thomas-à-Kempis son véritable auteur (voy. le *Journ. hist. & littér.*, 1 mai 1781, pag. 326, & les articles AMORT, NAUDÉ, KEMPIS). V. *Phædri Fabularum Æsopiarum libri quinque, cum notis & emendationibus*, Fr.-Jos. Desbillons, ex ejus commentario pleniore desumptis; Manheim, 1786, in-8°: édition digne de figurer à côté de celle que le P. Brotier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées, est encore en manuscrit. VI. *Ars bene valendi, &c.*, à Heidelberg, de l'imprimerie de Wiefen, 1788, 68. p. in-8°. Les grâces simples & faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poème qui est écrit en vers iambiques. Le poète y donne toutes sortes de préceptes d'un régime salutaire. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé & du chocolat, qu'il proscriit presque entièrement; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, que l'auteur attribue à la philosophie du jour. Il croit cependant que l'Eglise Catholique ayant adopté cet idiôme, & en

Tome III.

ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, & qu'il durera autant que l'Eglise elle-même:

*Evolvere omnia, singulaque perfringere
Nec ratio nec fas tempore hoc misero
finunt,
Quo nova scelestis hominibus philosophia,
Vel ceca potius mentium perversitas
Incubuit; & dum violat imperii sacram
Autoritatem, ac Religionem patriam
Exterminare parricidali cupit
Furore, Musas propè simili odio
studet
Perdere latinas, & abolere funditus:
Frustra: vigebit usquè, quam fecit
Dei
Ecclesia sibi propriam, Latinitas.*

Le P. Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son portefeuille. Il avoit composé une histoire de la langue latine; & certainement elle doit être excellente, puisque personne ne savoit le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques pièces dramatiques, écrites dans cette langue.

DESBOIS, (François-Alexandre-Aubert de la Chesnaye) né à Ernée dans le Maine, près de Mayenne, le 17 juin 1699, se fit capucin, ne persévéra point dans sa vocation, & rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêcherent pas de mourir à l'hôpital, le 29 février 1784. En voici l'énumération: I. *Le parfait Cocher*, 1744, in-12. II. *Dictionnaire militaire*, 1758, 3

Kk

vol. in-8°. III. *Dictionnaire d'Agriculture*, 1751, 2 vol. IV. *Dictionnaire des Animaux*, 1759, 4 vol. in-4°. V. *Dictionnaire généalogique de la Noblesse*, 1773 & années suivantes, 12 vol. in-4°. Ouvrage très-incomplet, qui manque d'ailleurs de choix, & où l'étendue des articles n'est nullement mesurée sur leur intérêt. VI. *Dictionnaire historique des Mœurs des François*, 1767, 3 vol. in-8°. VII. *Dictionnaire domestique*, 1763, 3 vol. in-8°. Il a rédigé les deux derniers vol. VIII. *L'Astrologue dans le puits*, 1740, in-12. IX. *Lettres sur les Romains*, 1741, in-12. X. *Lettres hollandoises*, 1747, 2 vol. in-12. XI. *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1746, in-12. XII. *Système du regne animal*, 1754, 2 vol. in-8°. Quelques-uns lui attribuent en partie les journaux de l'abbé des Fontaines: mais à tort. Desbois n'avoit ni le jugement ni le style qui regnent dans les écrits de cet habile littérateur. Il a pu sans doute lui rendre quelques services: tous les favans sont dans le cas d'en recevoir; mais on les dépouilleroit de leurs meilleurs ouvrages, si à ce titre on vouloit en faire honneur à d'autres.

DES-BOULMIERS (Jean-Augustin-Julien): c'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connoître, & qu'il préféra à celui de son pere. Il entra dans les troupes légères, & n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des romans, donna ensuite quelques opéra-comiques; & compila, en 7 vol. in-12, l'*Histoire de la Comédie Italienne*, Paris, 1769, & celle

de la Foire, la même année, en 2 vol.; recueil prolix, écrit d'un style incorrect & néologique. Des-Boulmiers mourut d'une maladie de poitrine en 1771, âgé d'environ 40 ans. On a encore de lui des romans, dont le plus connu est intitulé: *De tout un peu*: C'est un salmigondis de contes, qui prouve la frivolité de l'auteur. Il y a aussi des vers qui ne valent pas mieux. Son *Histoire du marquis de Solanges*, & celle des *Filles du 18e. siècle*, ont eu quelques succès éphémères, mesurés sur la frivolité & l'inconstance du siècle.

DESCARTES, *Cartesius* (René) né en 1596 à La Haye en Touraine, d'une famille noble & ancienne, fut engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes. Il servit en qualité de volontaire au siège de la Rochelle, & en Hollande sous le prince Maurice. Il étoit en garnison à Breda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Béceman, principal du collège de Dordrecht: il en donna la solution. Après s'être trouvé à différens sièges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie & aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelloit le *grand Livre du Monde*, & s'occupa entièrement à ramasser des expériences & des réflexions. Descartes avoit fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y étoit guère fait connoître dans le monde, que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avoit tout ce qu'il falloit

pour en changer la face : une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, ainsi que dans sa maniere de raisonner; des connoissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres; beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphoit alors en France; il étoit dangereux de l'attaquer. Descartes se retira près d'Égmont en Hollande, pour n'avoir aucune espece de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans qu'il fit dans différens endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes & plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut Cartésienne dès sa fondation, par le zele de Renneri & de Regis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voetius ayant été fait recteur de cette université, y défendit d'enseigner les principes du philosophe François. Voetius attaqua sur-tout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une maniere plus subtile que solide; mais qui ne prouvoit point du tout comme Voetius le prétendoit, que le philosophe François rejetoit celles qui étoient meilleures. « Il est vrai cependant, dit un auteur impartial, qu'il y avoit une espece d'imprudence à raffiner dans une matiere si grave & si solidement prouvée; & que si l'on jugeoit de l'esprit de Descartes précisément par cette subtilité, on seroit porté à croire qu'il cherchoit moins la vérité que la nouveauté; qu'il avoit plus de talens

pour démolir que pour établir ». Descartes ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, & ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque tems après à Paris. On lui assigna une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher; ce qui lui fit dire en riant, *que jamais par chemin ne lui avoit tant coûté.* La reine Christine souhaitoit depuis long-tems de le voir. Chanut, ambassadeur de France en Suede, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. Descartes, tout philosophe qu'il étoit, redoutoit les frimas du Nord: « Un homme né dans les jardins de la Touraine (écrit-il au négociateur) & retiré dans une terre où il y a moins de miel à la vérité, mais peut-être plus de lait que dans la terre promise aux Israélites, ne peut pas aisément se résoudre à la quitter, pour aller vivre au pays des ours, entre des rochers & des glaces ». *Je mets, dit-il ailleurs, ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter.* Il céda cependant aux sollicitations, peut-être à des espérances, & se rendit à Stockholm. Christine lui fit un accueil privilégié, & le dispensa de tous les assujettissemens des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à 5 heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeoit à établir, avec une pension de 3000 écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que lors-

qu'il mourut en 1650, on prétendit ridiculement que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnoit à la philosophie sur les langues, avoient avancé par le poison la mort du philosophe. Le véritable poison étoit un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, & un climat différent de celui de sa patrie. Son corps fut apporté en France, 17 ans après sa mort, par les soins de Dalibert, secrétaire du roi, qui le fit enterrer dans l'église de Ste. Genevieve-du-Mont, après un service solennel. Si Descartes eut quelques foiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnoissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant. *Quand on me fait une offense, disoit-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disoit, comme Ovide: *Vivre caché, c'est vivre heureux.* On a disputé s'il avoit été marié ou non; mais il paroît qu'on n'en peut douter après la publication d'un écrit inséré dans l'*Année littéraire*, 1785, n. 26, p. 66. Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, ses *Principes*, in-12; ses *Méditations*, 2 vol. in-12; sa *Méthode*, 2 vol. in-12; le *Traité des Passions*, in-12; celui de la *Géométrie*, in-12; le *Traité de l'Homme*, in-12; & un grand *Recueil de Lettres*, en 6 vol. in-12: en tout 13 vol. in-12. Descartes en avoit composé quelques-uns en latin, & quelques autres

en françois; mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune de ces deux langues. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 6 vol. in-4°. On trouve parmi ses Lettres un petit ouvrage latin, intitulé: *Censura quarundam Epistolarum Balzaci*: Jugement sur quelques Lettres de Balzac, où l'on voit qu'il n'étoit pas sans attrait pour les belles-lettres; mais la philosophie réprima cette inclination & le posséda tout entier. « Il n'a pas été aussi loin » que ses sectateurs l'ont cru, » dit un homme d'esprit; mais » il s'en faut beaucoup que les » sciences lui doivent aussi peu, » que le prétendent ses adversaires ». Il est certain qu'il a beaucoup contribué à secouer le joug qu'un respect mal entendu pour l'antiquité avoit fait subir aux esprits même les plus propres à penser par eux-mêmes. Il est certain encore qu'il a réussi à bien des égards à démolir l'édifice de l'ancienne philosophie, quoiqu'il n'ait peut-être pas réussi également dans la construction de celui qu'il a entrepris de lui substituer; ce qui a fait dire à Voltaire:

Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire:
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait brûler des étincelles,
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

Sa philosophie essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions. L'illustre Huet lui porta de rudes coups par un ouvrage d'une latinité exquise,

intitulé : *Censura philosophia cartesianae*, Paris, 1694, in-12. On mit tout en usage pour la bannir des universités & des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre P. Lami de l'Oratoire, qui enseignoit alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au Cartésianisme ; on l'exila à S. Martin de Miséré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation, d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette querelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. L'éloge de Descartes par M. Thomas, a remporté le prix à l'académie françoise en 1765. On peut voir aussi sa *Vie* par Baillet ; mais l'historien est souvent admirateur & quelquefois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs.

DESCARTES, (Catherine) morte à Rennes en 1706, niece du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit & son savoir. Un bel-esprit a dit d'elle, que l'esprit du grand René étoit tombé en quenouille. Elle écrivoit assez bien en vers & en prose. On a d'elle : *L'Ombre de Descartes*, & la *Relation de la mort de Descartes* ; deux pieces, dont la dernière, mêlée de prose & de vers, est écrite d'une maniere ingénieuse, naturelle & délicate.

DESCHAMPS, voyez CHAMPS (François-Michel-Chrétien).

DESCHAMPS, (Jacques) docteur de Sorbonne, curé de

Dangu, né à Virunmerville ; diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, eut les vertus & les connoissances de son état. On a de lui une *Traduction* nouvelle du prophete *Isaïe*, qui eut un certain succès, & qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. Il avoit un zele extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse ; les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, porterent des fruits précieux à la Religion & à l'état.

DESERICIUS, (Joseph-Innocent) né à Neytra en 1702, d'une famille noble Hongroise, religieux de l'ordre des Ecoles-Pies, enseigna avec distinction la théologie à Raab ; fut supérieur de plusieurs maisons de son ordre ; & passa ensuite à Rome, où il fut fait assistant du général. Là, il consacra toutes ses heures de loisir à fouiller dans les bibliothèques, sur-tout dans celle du Vatican, & à amasser des matériaux pour les ouvrages qu'il méditoit. Benoît XIV l'envoya en qualité de légat en Valachie, auprès de l'hospodar Constantin Maurocordato ; il n'eut pas la satisfaction de réussir dans sa commission. De retour en Hongrie, il se retira à Watzzen, où libre de tous soins, il se consacra entièrement à l'étude. Il mourut l'an 1765. Il a laissé : I. *De existentia Purgatorii*, Raab, 1738, in-8°. II. *De initiis ac majoribus Hungarorum*, Bude, 1748-1760, 5 vol. in-fol. III. *Hist. Episcopatus Vaciensis*, 1763. Ouvrages d'une grande érudition, mais qui manquent quelquefois de critique comme l'a démon-

tré George Pray, Jésuite, dans ses *Annales veteres Hunnorum*.

DESFONTAINES, voyez FONTAINES (Pierre-François Guyot des).

DESFORGES-MAIL-LARD, (Paul) né au Croisic en Bretagne en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de tems en tems des piéces de poésie à différens journaux. N'ayant pas pu réussir sous son nom, il s'avisa vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres* moitié prose & moitié vers, sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Tous les poètes à l'envi célébrèrent cette nouvelle Muse, & lui firent même des déclarations très-galantes. Enfin Desorges quitta le masque, & il fut sifflé de ses admirateurs & de ses amans. « Bonne leçon, dit un » poète moraliste, pour l'a- » mour-propre, & plus encore » pour les lecteurs serviles & » enthousiastes, qui sont le » jouet des réputations fac- » tices ». Cette aventure donna lieu au chef-d'œuvre de la *Métromanie* de Piron. Le poète ridiculisé ne laissa pas de publier le recueil de ses Poésies, en 2 vol. in-12. L'auteur est mort en 1772.

DESGABETS, (Robert) né dans le diocèse de Verdun, bénédictin de S. Vanne, procureur-général de sa congrégation, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglois se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu la

première idée, & l'eût exécutée (voyez DENYS Jean-Baptiste). Ce savant bénédictin mourut à Breuil, proche Commerci, en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup sur l'Eucharistie. Il vouloit trouver quelque maniere d'expliquer ce mystere ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il valoit mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir, qu'ils craignoient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'Eglise.

DESGODETS, (Antoine) architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin & conduit à Alger. Après 16 mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome & y demeura 3 ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés & mesurés très-exactement*, 1 vol. in-fol., avec figures, imprimé à Paris en 1682. Cet ouvrage est recherché, pour l'exactitude & la beauté des planches. Il mourut en 1728, dans sa 75e. année. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort: *Les Loix des Bâtimens*, 1776, in-8°, & le *Traité du Toisé*, in-8°. On trouva parmi ses papiers un *Traité des Ordres d'Architecture*; un *Traité de l'Ordre François*; un *des Dômes*; un autre sur la *Coupe des Pierres*, &c., mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGROUAIS, (N.) mort en 1766, professeur au college

royal de Toulouse, avoit enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. Il étoit né à Thiers, près Choisi-le-Roi, de parens pauvres, en 1703. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, in-8°, dont on a donné en 1769 une nouvelle édition. C'est une satire contre les Gascons. Desgrouais avoit eu des disputes avec l'abbé des Fontaines, contre lequel il publia des brochures aujourd'hui oubliées, parce qu'elles n'avoient pas cette dose de raison qui fait survivre les ouvrages aux auteurs.

DESHAYS, (Jean-Baptiste-Henri) peintre, né à Rouen en 1729, mort en 1765, avoit reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, & il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Histoire de S. André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; les *Aventures d'Hélène*, en 8 morceaux, pour la manufacture de Beauvais; la *Mort de S. Benoît*, pour Orléans; la *Délivrance de S. Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge*; la *Résurrection du Lazare*; la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille contre le Xanthe & le Simois*, &c. : ouvrages dont la plupart ont été exposés & généralement applaudis au salon en 1761 & 1763.

DESHOULIERES, voyez HOULIERES.

DESJARDINS, (Martin-Bogaert, connu sous le nom de) célèbre sculpteur de Breda, exerça ses talens en France. Le monument de la place des Victoires à Paris est de lui. Plusieurs

églises de cette capitale sont ornées de ses ouvrages. La Statue pedestre de Louis XIV sur la place de Bellecour à Lyon, passe pour être son chef-d'œuvre. Il mourut le 2 mai 1694.

DESIDERIUS, frere du tyran Magnence, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frere dans sa bonne & sa mauvaise fortune, & le suivit à Lyon, où il s'étoit retiré après avoir été chassé de l'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avoit, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mere, & il est certain qu'il perça Desiderius de plusieurs coups. Celui-ci étant guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESIDERIUS, voyez DI-DIER.

DESIRÉ, (Artus) prêtre animé du zele le plus ardent contre le Calvinisme; mais qui n'avoit pas le talent de le combattre avec esprit; entra dans la Ligue, & fut arrêté en 1561, comme il étoit sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques Ligueurs l'avoient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la Religion catholique, que l'on croyoit près de périr en France. Desiré fut condamné par le parlement à une amende-honorable, & à 5 ans de prison chez les Chartreux. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siècle; & les bonnes raisons qu'ils renferment, ne sont pas exposées

avec la gravité & la dignité convenables.

DESLANDES', (André-François Boureau) né à Pondichery en 1690, commissaire général de la Marine à Rochefort & à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757 à Paris, où il s'étoit retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme auroit été plus utile à la France, s'il avoit pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. On prétend qu'il a rétracté, à sa mort, les sentimens qu'il avoit affichés pendant sa vie; d'autres assurent qu'il mourut comme il avoit vécu. Les principaux écrits sortis de sa plume, sont: I. *L'Histoire critique de la Philosophie*, en 4 vol. in-12, dont les 3 premiers parurent à Amsterdam en 1737, in-12; ouvrage qui annonce un mince philosophe & un littérateur médiocre. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude & des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'auteur les a presque toutes puisées dans Diogene Laërce & dans les notes de Ménage. L'intention du compilateur a été de faire passer pour des sages admirables ces vieux pédans de la Grece & de Rome, sur le mérite desquels les gens sensés ne se méprennent pas (voyez COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, PLATON, ZÉNON, &c.). II. *Essai sur la Marine & le Commerce*, in-8°; ouvrage qui manque de dialectique, de justesse & même de goût. Il n'y a pres-

que point de suite dans les idées, & elles naissent rarement l'une de l'autre. III. *Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle*, en 3 vol. in-12; ils renferment quelques morceaux assez intéressans, propres à perfectionner ces deux sciences. IV. *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1755, in-12: roman calomnieux & dicté par la haine du Christianisme. V. *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12. VI. *Des Poésies latines*, qui n'ont pas le mérite de la décence. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris: *Pygmalion*, in-12; *la Fortune*, in-12; *la Comtesse de Montserrat*, in-12; *Reflexions sur les Grands-Hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Presque tous les grands-hommes qu'il cite, ne le sont pas; & leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries; enfin les *Reflexions* de l'auteur sur la mort ne sont pas des réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton de saillies.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, vivant en 1634, est auteur des *Fantaisies de Bruscombille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

DESLYONS, (Jean) docteur de Sorbonne, doyen & théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615, & mourut à Senlis en 1700, âgé de 85 ans. C'étoit un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. « Ce n'étoit pas par » pompe, disoit-il, mais pour » s'élever contre l'abus pres-

» que universel d'ensevelir les
 » morts les uns sur les autres,
 » soit dans les églises, soit dans
 » les cimetières »; ce qu'il
 croyoit être contre le 156. ca-
 non du concile d'Auxerre, qui
 dit : *Non licet mortuum super
 mortuum mitti*. Il faut convenir
 qu'aujourd'hui sur-tout on a
 trop peu de respect pour ces
 pauvres restes de l'humanité
 chrétienne (voyez le *Journ. hist.
 & litt.*, 1 mai 1788, pag. 3 &
 suiv.). On a de lui un grand
 nombre d'ouvrages écrits d'un
 style dur, mais l'érudition y est
 versée à pleines mains. Les prin-
 cipaux sont : I. *Discours ecclé-
 siastiques contre le Paganisme du
 Roi-Boit*, 1664; réimprimés
 en 1670, in-12, sous le titre de
*Traité singulier & nouveau con-
 tre le Paganisme du Roi-Boit*.
 Il s'éleve fortement, mais non
 sans quelque ridicule, contre
 le gâteau des rois & la feve. Bar-
 thélemi, avocat de Senlis, fit
 une longue *Apologie du Ban-
 quet des Rois*, 1664, in-12. La
 vérité est que ces usages popu-
 laires, quand même leur antique
 origine seroit un peu suspecte,
 sont très-innocens & en eux-
 mêmes & dans l'esprit de ceux
 qui les pratiquent. Et c'est de-
 puis que ces divertissemens de
 famille ont fait place à des ré-
 jouissances de parade & de cor-
 ruption, que les mœurs sont
 si étrangement changées. II. *Lettre ecclésiastique, touchant la
 sépulture des Prêtres*. L'au-
 teur combat contre ceux qui
 prétendent que les prêtres,
 comme les laïcs, doivent être
 enterrés la face & les pieds
 tournés vers l'autel. III. *Un
 Traité de l'ancien droit de l'E-
 vêché de Paris sur Pontoise*,
 1694, in-8°. IV. *Défense de la*

*véritable dévotion envers la Ste.
 Vierge*, 1651, in-4°. Au reste
 Deslyons, à ses singularités
 près, étoit un homme très-
 estimable, savant, passionné
 pour les anciens usages de l'E-
 glise, ne desirant que de les
 voir rétablir, prêchant autant
 par son exemple que par ses
 discours, & pratiquant la vertu
 avant que de l'enseigner.

DESLYONS, (Antoine)
 Jésuite, né à Béthune, & mort
 à Mons le 11 juillet 1648, à
 laissé des Poésies, imprimées à
 Anvers, 1640, & postérieure-
 ment à Rome & à Prague. Ces
 Poésies au jugement des jour-
 nalistes de Trévoux (janvier
 1704, p. 63) ne sont point in-
 férieures à celles du P. Hossch.
 Il a donné plus de liberté à sa
 versification & imité la viva-
 cité féconde d'Ovide.

DESMAHIS, (Joseph-Fran-
 çois-Edouard de Corfembleu)
 né à Sualy-sur-Loire en 1722,
 mort le 25 février 1761,
 dans la 38e. année de son âge.
 Il donna, dès sa jeunesse, des
 preuves de la délicatesse de son
 esprit. On a de lui des *Œu-
 vres diverses*, recueillies en 1763
 & 1775, in-12. Une poésie lé-
 gère, une versification aisée,
 des éloges & des traits de satyre
 assez bien tournés : voilà les ca-
 ractères de ce recueil. On y
 trouve quelquefois aussi des
 moralités excellemment expri-
 mées, d'une manière propre
 à en rendre l'impression agréa-
 ble & profonde; telle que la sui-
 vante :

Le monde est un tyran dont je fais
 mon esclave,
 Du poids de sa censure accablant
 qui le craint,
 Il se laisse enchaîner par celui qui le
 brave.

Il a paru en 1777 une édition complète de ses Œuvres d'après ses manuscrits, avec son éloge historique, Paris, 2 vol. in-12.

DESMAHIS, voyez GROSTESTE.

DESMAISEAUX, (Pierre) de la société de Londres, étoit né en Auvergne d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre, & y mourut en 1745, à 79 ans. Il avoit eu des liaisons étroites avec St-Evremond & Bayle. Il donna une *Edition des Œuvres de St-Evremond*, en 3 vol. in-4°, avec la *Vie* de l'auteur, trop pleine de petits détails & de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire de Bayle*, & celle de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition du 1730; & il a été réimprimé en 1732 à La Haye, en 2 vol. in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des Œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, que l'auteur a souvent accompagnées de remarques, pleines d'anecdotes littéraires, dont plusieurs ne sont que le fruit de l'imagination, & auxquelles il faut bien se garder d'ajouter foi.

DESMARAIS, voyez REGNIER.

DESMARES, voy. CHAMP-MESLÉ.

DESMARES, (Touffaint) prêtre de l'Oratoire, célèbre par son fanatisme, étoit de Vire en Normandie. On le députa à Rome, pour défendre les opinions de Jansenius. Il prononça

à ce sujet devant Innocent X; un discours, qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour*. Son attachement aux idées de l'évêque d'Ypres, lui attira des disgrâces méritées. On le chercha pour le conduire à la Bastille; mais il échappa, & se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, un des plus ardens dévots du parti, au diocèse de Beauvais. Un jour que Louis XIV y étoit, ce seigneur présenta le P. Desmares au roi. Le vieillard dit à ce monarque: *Sire, je vous demande une grâce.* — *Demandez*, répondit Louis XIV, *& je vous l'accorderai.* — *Sire*, reprit l'Oratorien, *permettez-moi de prendre mes lunettes, afin que je considère le visage de mon roi.* Ce compliment fit du plaisir à Louis XIV, qui voyoit, dans un vieillard égaré en fait de religion, la naïveté d'un sujet fidèle. Le P. Desmares mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1723, in-4°. Il est tâcheux qu'il ne se soit point occupé de quelque chose de plus utile.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, voyez MARETS.

DESMARETS, (Nicolas) neveu de Colbert, & ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence & son zèle. Il laissa un *Mémoire* très-curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne sauroit l'être trop souvent pour ceux qui veulent connoître le dédale des finances. La 1re. édition est de 1716, in-8°.

DESMARETTES, *voyez* BRUN.

DESMARQUETS, (Charles) procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé: *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4°.

DESMOLETS, (Pierre-Nicolas) bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue S. Honoré, mort le 26 avril 1760, dans la 83e. année de son âge, à Paris sa patrie, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, & eut un nom en ce genre. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature de Sallengre*, Paris, 1726-1732, 11 vol. in-12 (l'abbé Goujet a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux). Il fut l'éditeur du traité *De tabernaculo fœderis du P. Lami*, & de divers autres livres. *Voyez* POUJET.

DESPAUTERE, (Jean) grammairien Flamand. Il enseigna les belles-lettres à Louvain, à Bois-le-Duc, à Berg-St-Vinox, & enfin à Comines, où il mourut en 1520. Il laissa des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des Figures & des Tropes*, imprimés en un vol. in-fol. sous le titre de *Commentarii Grammatici*, chez Robert Etienne, en 1537. Ces ouvrages étoient autrefois dans tous les colleges; mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savans. Ils sont excellens pour entendre le fond de la latinité. Le *Despautere* de Robert Etienne est bien différent des

Despautere châtrés & mutilés, tels qu'on les avoit accommodés pour les écoliers.

DESPEISSES, (Antoine) né à Montpellier en 1595, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, & ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque tems de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il étoit à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son tems, & se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui étoit derrière lui, se mit à dire: *Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais*. Ces paroles le troublèrent, & il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Lyon, 1750, en 3 vol. in-fol. « Cet auteur, dit M. Bretonnier, est très-louable par son grand travail, mais il l'est très-peu par son exactitude. Ses citations ne sont ni fidelles ni justes; il ne laisse pas pourtant d'être un bon répertoire ».

DESPEISSES, (Jacques) *voyez* FAYE.

D'ESPENCE, *voyez* ESPENCE (Claude d').

DESPERIERS, *voyez* PERIERS.

DESPINS, *voyez* PINS.

DESPORTES, *voyez* PORTES (Philippe des).

DESPORTES, (François) né en Champagne en 1661, manifesta ses talens pour la peinture durant une maladie. Il étoit au lit, il s'ennuyoit; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, & cet essai

indiqua son goût. Le roi l'employa & le récompensa, & l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Son caractère doux & aimable, étoit relevé par des manières nobles & aisées. Il excelloit à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, & réussissoit dans le portrait. Son pinceau vrai, léger & facile, rendoit la nature avec ses charmes. Il laissa un fils & un neveu, qui soutinrent sa réputation.

DESSPORTES, (Jean-Baptiste-René Poupée) docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne le 28 septembre 1704. Sa famille, originaire de la Fleche en Anjou, avoit déjà produit plusieurs médecins: Desportes étoit le cinquième de son nom. Il n'avoit que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'isle Saint-Domingue; & en 1738, l'académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondans. Arrivé au Cap-François, il vit qu'il n'existoit aucune description des maladies qui désolent cette isle. A son arrivée il commença ses observations sur cette matiere, & il les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui: I. *L'Histoire des Maladies de Saint-Domingue*, Paris, 1771, 3 vol. in-12. II. *Un Traité des Plantes usuelles de l'Amérique, avec une Pharmacopée, ou Recueil de Formules de tous les Médicamens simples du pays*. Il renferme la maniere dont on a été, suivant les occasions, de-

voir les associer à ceux d'Europe; & un Catalogue de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms françois, caraïbes, latins, & leurs différens usages; enfin des Mémoires ou Dissertations sur les principales plantations & manufactures des isles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, &c. Il mourut au quartier Morin, isle & côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé de 43 ans & 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits.

DESPRÉAUX, voyez BOILEAU.

DESPRÉS, voyez MONTPEZAT.

DESPUNA, voyez THEODORA DESPUNA.

DESROCHES, voyez ROCHES.

D'ESSÉ, voyez MONTALEMBERT.

DESTEMPS, (Jean) est un personnage célèbre dans les chroniques & histoires du 13^e. siècle, où on lit que cet homme encore vivant alors, étoit âgé de 400 ans. Il avoit, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, mort en 814. Le marquis de Paulmy dit qu'il possède une Chronique très-ancienne, à la tête de laquelle se trouve une note qui l'attribue à Jean Destemps; elle contient l'histoire des 9^e, 10^e, 11^e & 12^e siècles. Cela ne prouve pas que cet homme ait vécu aussi longtemps qu'on le rapporte. Voyez ROWIN.

DESTIN, divinité allégorique qu'on fait naître du Chaos. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, & dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyoit ses arrêts irrévocables, & son pouvoir si grand, que tous les autres dieux lui étoient subordonnés.

DESTOUCHES, (André Cardinal) né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le P. Tachard, Jésuite à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, son goût changea, & il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talens pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant « que ce n'étoit qu'en » attendant, & que depuis Lulli » aucune musique ne lui avoit » fait autant de plaisir que la » sienne ». Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignoroit la composition, lorsqu'il fit cette pièce. Il apprit ensuite les règles; mais elles refroidirent son génie; & ses autres ouvrages n'égalèrent point *Issé*. Destouches mourut surintendant de la musique du roi, & inspecteur général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4000 livres.

DESTOUCHES, (Philippe Néricault) né à Tours en 1680, élevé au college des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puysieux, am-

bassadeur auprès du Corps Helvétique. Ses productions dramatiques le firent connoître au régent. Ce prince sachant qu'il possédoit la connoissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717 avec l'abbé du Bois, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa 7 ans en servant la France avec zèle. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eut que le foible plaisir de se figurer la fortune qu'il auroit pu faire, si ce prince avoit vécu. Fortoiseau proche Melun lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune & ses caprices. Il l'acheta, & y cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture & les muses. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Pétersbourg. Le poète refusa cette ambassade. Il mourut en 1754. Son fils a dirigé l'édition des *Œuvres* de son pere, faite au Louvre en 4 vol. in-4^o, 1757, par ordre de Louis XV. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12. « On ne trouve pas dans » les pieces de Destouches, » dit un auteur qui l'a beaucoup connu, la force & la » gaité de Regnard; encore » moins les peintures naïves du » cœur humain, ce naturel, » cette vraie plaisanterie, cet » excellent comique qui fait le » mérite de Moliere; mais il n'a » pas laissé de se faire de la » réputation après eux. Il a » du moins évité le genre de » la comédie languoureuse, de » cette espece de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique ni comique: monstre né de l'impuissance des auteurs, & de la satiété du public après

» les beaux jours du siècle de
» Louis XIV ». Un éloge propre aux *Comédies* de Destouches, c'est qu'elles sont plus éloignées de la licence & de la lubricité théâtrale, que toutes celles qui sont recherchées avec ardeur par la frivolité & la corruption du siècle. Voyez MOLIÈRE, REGNARD, &c.

DETRIANUS, célèbre architecte sous Adrien, rétablit le Panthéon, la basilique de Neptune, les bains d'Agrippine, &c. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre d'Adrien*; & le *Pont-Elie*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont St. Ange*.

DEVAUX, (Jean) chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages, écrits purement en françois, & assez élégamment en latin. I. *Le Médecin de soi-même, ou l'Art de conserver la santé par l'instinct*, in-12; peu commun, quoique souvent imprimé. II. *L'Art de faire les rapports en chirurgie*, en 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules & le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. III. Plusieurs Traductions: du *Traité de la Maladie vénérienne de Musitan*; de l'*Abrégé anatomique de Heister*; des *Aphorismes d'Hippocrate*; de la *Médecine de Jean Alleine*. IV. *Index funereus Chirurgicorum Parisiensium, ab anno 1315, ad annum 1714*, même année, à Trévoux, in-12. Devaux ne manquoit ni d'esprit, ni de connoissances; mais il embrassa trop d'objets, & il ne connut

pas ses forces en traitant certaines matieres.

DEUCALION, roi de Thessalie, fils de Prométhée & de Pandore, épousa Pyrrha, fille d'Epyméthée son oncle. Jupiter n'épargna que ces deux époux dans le déluge universel. Ils ressusciterent le genre-humain, & repeuplerent le monde, en jetant derriere eux des pierres, ainsi que l'oracle de Thémis leur avoit prédit. Les pierres de Deucalion furent changées en hommes, & celles de Pyrrha en femmes. Cette fable de Deucalion est fondée, comme l'on voit, sur l'Histoire-Sainte; mais un événement particulier à la Grece l'a chargée de circonstances étrangères. On raconte que le cours du fleuve Pénée, sous le regne de Deucalion, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer; & qu'il tomba cette année une pluie si abondante, que toute la Thessalie fut inondée; mais un événement de cette nature, supposé qu'il soit vrai, n'a pu faire imaginer l'extinction du genre-humain, telle qu'Ovide la rapporte au 1er. liv. des *Métamorphoses*, où il nous trace l'histoire de Deucalion.

DEVELLE, (Claude-Jules) né à Autun en 1692, fit profession chez les Théatins en 1725, & mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui: I. *Traité de la simplicité de la Foi*. II. *Nouveau Traité sur l'autorité de l'Eglise*. III. *Lettre à M. l'Abbé de B*** sur l'immortalité de l'ame*.

DEVONIUS, voyez BALDWIN.

DEUS-DEDIT, voy. DIEU-DONNÉ (S.)

DEUSINGIUS, (Antoine) né à Meurs le 15 octobre 1612, fut professeur des mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique & des mathématiques à Harderwyck, puis professeur en médecine, & enfin en 1647, il eut la première chaire de médecine à Groningue. Il y mourut le 30 janvier 1666. C'étoit un médecin vraiment savant; il ne possédoit pas seulement toutes les parties de cette science, mais il avoit encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin, il avoit appris les langues arabe, turque & persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique & de s'être attiré par-là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. *De vero Systemate Mundi*, Amsterdam, 1643, in-4°. Il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic & de Ptolomée. II. *De Mundi Opificio*, Groningue, 1647, in-4°. III. *Exercitationes anatomicae*, Groningue, 1651, in-4°. IV. *Fasciculus dissertationum*, Groningue, 1660. Elles sont au nombre de quinze, & ont pour objet des sujets tirés de l'Écriture-Sainte, qui ont rapport à l'histoire naturelle. V. *Œconomia corporis animalis*, &c., Groningue, 1660 — 61, 5 vol. in-12. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Ecrivains médecins* par Manget, & dans le *P. Nicéron*, tom. 22. Deusingius quoi-

que protestant, joignoit de vastes connoissances à un attachement décidé aux principes de religion & de morale.

DEUSINGIUS, (Herman) fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, s'est fait un nom par son *Historia allegorica Veteris & Novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4°, & Franeker, 1701, & par son *Explicatio allegorico-prophetica Historiarum Mosaicarum*, Utrecht, 1719, in-4°. Ouvrages pleins de rêveries cocceïennes (voyez Cocceïus) qui lui attirerent des désagrémens; il fut exclu de la Cene & obligé de se retirer en pays étranger.

DEXTER, (Lucius Flavius) préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand, fils de Pacien, évêque de Barcelone, mérita par sa vertu & son savoir que S. Jérôme lui dédiât son *Traité des Ecrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de Dexter, est supposée (nous n'avons pas celle que Dexter avoit faite). Elle paroît avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du 16e. siècle, & contient les pieuses traditions des anciens Espagnols qui ont eu cours dans ce royaume. Les Commentaires que le P. Bivarius y a ajoutés, sont sans goût, sans discernement & sans critique. Nicolas Antonio, le marquis Peralta, D. Louis de Salazar, & Ferreras, ont écrit pour prouver que cette Chronique étoit apocryphe. Elle a été imprimée avec les Commentaires de Bivarius, à Lyon, en 1627, in-fol.

DEZ, (Jean) Jésuite, né

près de St. Menehoud en Champagne l'an 1643, se livra avec succès au ministère de la chaire. Étant devenu recteur du collège de Sedan, il s'appliqua à la controverse, & travailla avec zèle & avec fruit à la conversion d'un grand nombre de Calvinistes. Il mourut à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : I. *La Réunion des Protestans de Strasbourg à l'Eglise Romaine, également nécessaire pour leur salut & facile selon leurs principes*, in-8°, 1687; réimprimé en 1701, & traduit en allemand, quoiqu'il ne soit que médiocre. Cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté & de la précision. II. *La Foi des Chrétiens & des Catholiques justifiée, contre les Déistes, les Juifs, les Mahométans, les Sociniens & les autres hérétiques*, in-12, 4 vol., Paris, 1714. Le P. Dez avoit été employé, par Louis XIV & le cardinal de Furstemberg, à l'établissement d'un collège royal, d'un séminaire & d'une université catholique, confiée aux Jésuites François à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, & suivit Mgr. le Dauphin, par ordre du roi, en Allemagne & en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, (Antoine-Joseph) né à Paris, & maître-des-comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*Hydrographie* & de *Jardinage*, qui sont dans le Dictionnaire encyclopédique. On a de

lui : I. *La Théorie & la Pratique du Jardinage*, 1747, in-4°. II. *La Conchyliologie, ou Traité sur la nature des Coquillages*. Cet ouvrage intéressant est estimé, & on l'a réimprimé en 2 vol. in-4°. III. D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les Fossiles qui se trouvent dans les différentes Provinces de France*. IV. *L'Orythologie, ou Traité des Pierres, des Minéraux, des Métaux & autres Fossiles*, Paris, 1755, in-4°. Son goût pour l'histoire naturelle n'étoit point exclusif. Il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la Vie de quelques Peintres célèbres*, qui n'est cependant point sans erreurs, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4°. Il mourut à Paris en 1765.

DIACETIUS, voyez JACETIUS.

DIACONO, (Jean) savant Napolitain, vivoit vers le 9e. siècle. On a de lui une *Chronique des Evêques de Naples*, & d'autres Opuscules (voyez MURATORI, *Rerum italicarum scriptores*, tom. 2, part. 2, & les *Acta Sanct.*). — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DIACONO de Naples, moine du Mont-Cassin, chapelain de l'empereur Lothaire, dont nous avons une *Chronique du monastere du Mont-Cassin*, une continuation de la *Chronique de Jean Diacono*, & une *Vie de S. Athanase*. Quelques-uns lui attribuent aussi un Recueil des Loix des Lombards, & des Capitulaires de Charlemagne, de Pepin, &c.

DIADOCHUS, évêque de Photique

Photique en Illyrie vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Peres*.

DIADUMÉNIEN, (Marius Opilius Antoninus) fils de l'empereur Macrin, & de Nonia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une espece de coëffe, qu'on envisagea comme un diadème. L'armée ayant donné le trône impérial à son pere en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeller Antonin, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assureroit l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le pere & le fils furent assassinés.

DIAGO, (Francisco) Dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est *l'Histoire des Comtes de Barcelone, faite sur les titres originaux*, 1603, in-fol.; & celle *du Royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avoit promis la suite de cette dernière; mais il mourut en 1615, avant que d'avoir pu remplir sa promesse.

DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avoit essuyé: car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poëme lui appartenoit, & en recueillit les fruits & la gloire. Outre du succès de ce mensonge,

Tome III,

Diagoras s'en prit à Dieu même, sous le nom duquel il avoit été accepté en justice; & se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissoit contre la Divinité, de vive voix & par écrit, exciterent le zele de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tueroit, & deux à qui l'ameneroit en vie. Car dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, & comme le renversement de la société, qui repose toute entiere sur la notion de Dieu. Cet insensé vivoit l'an 416 avant J. C.

DIAGORAS, athlete de l'isle de Rhodes, vers l'an 460 avant J. C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle *Ode* qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIANA, (Antonin) casuiste fameux, clerc-régulier de l'ordre des Théatins de Palerme, mort en 1663, à 78 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Les principaux sont: I. *Resolutionum moralium partes duodecim*. II. *Summa resolutionum*, &c. Sa morale est fort indulgente, & peut-être trop.

DIANE, déesse de la chasse, fille de Jupiter & de Latone, étoit sœur d'Apollon. La fable l'appelle Lune ou Phœbé dans le ciel, Diane sur la terre, & Hécate dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations, qu'on la dépeignoit avec trois têtes & sous trois figures, & qu'on lui donnoit

Ll

le nom de la *triple Hécate*. On la représentoit ordinairement sur un char d'or traîné par des biches, armée d'un arc & d'un carquois rempli de fleches, vêtue d'une robe de couleur de pourpre retrouffée jusqu'au genou, avec un croissant sur la tête. On la regardoit comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle avoit changé en cerf *Aëdon*, qui avoit eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain... Un auteur dit, qu'on a feint que Diane étoit la Lune dans le ciel, la déesse de la chasse sur la terre, & *Proserpine* dans les enfers : parce que la chasteté brille entre les vertus, comme la Lune entre les étoiles ; que la chasse est un exercice qui éloigne l'amour ; & enfin que la chasteté fait triompher des enfers. Cette explication est plus sage que la fable qu'elle commente, mais elle est très-peu naturelle. Le plus célèbre de tous les temples érigés à Diane, étoit à Ephèse. Cet édifice, qui passoit pour une des sept merveilles du monde, mais qui, comparé aux grands temples des Chrétiens, étoit très-peu de chose (*voyez* *ICTINUS*), fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre le Grand, par un fou nommé *Erostrate*, l'an 356 avant J. C. *Voyez* *ÉROSTRATE*.

DIANE ou *DIANA MANTUANA*, de Volterre, fille de Jean-Baptiste Mantuan, s'acquit beaucoup de réputation dans le seizième siècle par ses tailles-douces.

DIANE DE POITIERS, *voyez* *POITIERS*.

DIANE, duchesse de Castro, puis de Montmorency, étoit

filie de Henri II, qu'il avoit eue de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony. Le roi François I en fit beaucoup de cas, à cause de son esprit & de sa vertu. Elle avoit une mémoire prodigieuse, & apprit l'italien, l'espagnol & le latin. Le roi son pere la maria en 1553, avec Horace Farnese, duc de Castro; mais ce jeune prince de grande espérance, fut tué six mois après son mariage, en défendant la citadelle d'Hesdin. Diane se remaria en 1557 avec François, duc de Montmorency, fils aîné d'Anne, connétable de France. Cette dame prit beaucoup de part aux malheurs de la France, pendant les guerres civiles, & les augmenta sans le vouloir, en réunissant Henri III avec le parti huguenot. Elle fit apporter de S. Sauveur de Blois à S. Denys, le corps de la reine Catherine de Médicis, qu'on y enterra en 1609 dans la chapelle des Valois; & l'année suivante, celui de Henri III, qui étoit à Compiègne, pour être enterré dans le même tombeau. Diane mourut à Paris en 1619, à 80 ans, & fut enterrée dans l'église des Minimes de la place royale, où l'on voit son tombeau dans la chapelle d'Angoulême.

DIAZ, (Michel) Aragonois, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1495 les mines d'or de Saint-Christophe dans le Nouveau-Monde. Il contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée Saint-Dominique. Il fut plusieurs années après lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, isle célèbre, & y essuya quelques disgraces. Il

fut prisonnier en Espagne en 1509, & rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

DIAZ, (Jean-Bernard) évêque de Calahorra, étoit bâ-tard d'une maison illustre d'Es-pagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, & mou-rut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin & en espagnol : I. *Præctica Criminalis Canonica*, Alcalá, 1594, in-fol. II. *Regula juris*, &c.

DIAZ, (Philippe) célèbre prédicateur Franciscain de Bra-gance, mort en odeur de sain-teté le 9 avril 1600. Ses Ser-mons ont été imprimés en 8 volumes.

DICASTILLO, (Jean) Jé-suite, né à Naples en 1585, enseigna la philosophie & la théologie à Murcie, à Toledé, & mourut à Ingolstadt en 1653. On a de lui divers Traités de Théologie.

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, historien & mathé-maticien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita beaucoup des leçons de ce grand maître, dans les excellens ouvrages qu'il compo-sa. Il n'en reste que des frag-mens. Le plus estimé étoit sa *République de Sparte*, en 3 liv., que Lacédémone faisoit lire tous les ans publiquement pour l'in-struction des jeunes Spartiates. On trouve : I. Sa *Descriptio montis Pelii*, dans *Geographia veteris Scriptorum Græci minorum*, Oxford, 1608, 4 vol. in-8°. II. *De Statu Græciæ*, Ausbourg, 1600, in-8°. Il est inséré aussi dans la collection d'Oxford.

DICENÉE, philosophe Egyp-tien, passa dans le pays des Scy-thes, plut à leur roi, & adou-

cit, dit-on, son naturel sau-vage, ainsi que celui de ses su-jets. De peur que ses maximes & ses loix ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arracherent leurs vignes, & se priverent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étoient pas absolument stériles, produisoient toujours quel-ques effets extravagans, & leur sagesse ne pouvoit se défendre de l'outrance. Dicenée vivoit du tems d'Auguste.

DICK, voyez VAN-DICK.

DICKINSON, (Edmond) célèbre médecin & chymiste Anglois, né en 1624, d'un mi-nistre d'Appleton, dans le comté de Berk; après s'être appliqué à des sciences utiles & agréables, il s'adonna à la chymie & à toutes les folies des adeptes alchymistes. Il mourut en 1707. On a de lui : I. *Delphini Pha-nicizantes*, Oxford, 1655, in-8°. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré de l'Histoire de Josué & des Livres-Saints. II. *De Noë adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8° : ouvrage où il y a autant de fables que d'érudi-tion. III. *De origine Druidum*. IV. *Physica vetus & nova, sive de naturali veritate Hexametris Mosaicis*, Rotterdam, 1703, in-4°. Tous ces ouvrages sont savans, mais sans justesse ni critique; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur.

DICTYNNE, nymphe de l'isle de Crete, à laquelle on attribue l'invention des filets

des chasseurs. On croit que c'est la même que Britomartis, fille de Jupiter, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de Minos, & qui fut mise au nombre des immortelles à la prière de Diane. Cette déesse avoit aussi le surnom de *Dictynne*.

DICTYS, de Crete, suivit Idoménée au siège de Troie, & composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du 15^e. siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne fait en quelle année. Madame Dacier en donna une nouvelle édition, à l'usage du Dauphin, à Paris, 1680, in-8^o, avec *Darès Phrygius*. Perizonius en mit au jour une autre en 2 vol. in-8^o, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*.

DIDEROT, (Denis) fils d'un coutelier de Langres, né dans cette ville en 1712, débuta à Paris par exercer les fonctions d'instituteur. Son génie ne tarda pas à le faire connoître, & l'usage qu'il en fit, lui suscita des désagréments; mais son association à d'Alembert pour l'entreprise de la lourde & massive Encyclopédie, compensa ces disgrâces par des éloges qui ne manquent jamais aux gens agrégés à quelque faction. Appelé à Pétersbourg, il reçut, après un très-court séjour, ordre de s'en retourner d'où il venoit; la critique morgante qu'il exerçoit sur toutes sortes d'objets, n'étant pas du goût de la cour. On vit dans cette occasion ce qu'on ne voyoit déjà que trop

dans ses livres, combien il aimoit à se distinguer & à être remarqué dans la foule. Il fit le voyage de Pétersbourg à Paris en robe de chambre & en bonnet de nuit, & se promenoit dans cet équipage par les villes les plus fréquentées: les curieux ne tarديوient pas à demander quel étoit cet homme extraordinaire, & son domestique répondoit: *C'est le célèbre M. Diderot*. Mais s'il ne fut pas à l'abri de la vanité, il ne paroît point avoir eu, comme la plupart de ses confrères, la soif des possessions terrestres: soit indifférence, soit mauvaise économie, il se trouva plus d'une fois à l'étroit, & fut obligé de se défaire de sa bibliothèque, dont l'impératrice de Russie fit l'acquisition en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Quoiqu'on le regarde comme un des grands promoteurs du philosophisme, & qu'il mérite cette dénomination par son ardeur à en propager les erreurs, il n'avoit pas la politique tortueuse & l'artificieuse dissimulation de son collègue; plus libre & plus franc, il fut moins utile à la secte. L'un avoit une activité sourde qui, sans bruit, faisoit beaucoup; l'autre un zèle éclatant qui, avec beaucoup de bruit, souvent ne faisoit rien. On sera surpris d'apprendre qu'il a été ami des Jésuites presque jusqu'au fanatisme, jusqu'à devenir la victime de son attachement. C'est au moins ce que lui-même nous assure dans une lettre au P. Castel, à l'occasion d'une critique qu'avoit faite le P. Berthier d'un de ses ouvrages. « A quoi pense, dit-il,

» le Pere Berthier, de persé-
 » cuter un honnête homme,
 » qui n'a d'ennemis que ceux
 » qu'il s'est faits par son atta-
 » chement pour la compagnie de
 » Jesus, & qui tout mécon-
 » tent qu'il en doit être, vient
 » de repousser avec le dernier
 » mépris les armes qu'on lui
 » offroit contre elle. Vous le
 » dirai-je, mon révérend Pere?
 » Sans doute je vous le dirai;
 » car vous êtes un homme
 » vrai, & par conséquent dis-
 » posé à prendre les autres
 » pour tels. A peine mes deux
 » lettres eurent-elles paru,
 » que je reçus un billet conçu
 » en ces termes: Si M. Dide-
 » rot veut se venger des Jésui-
 » tes, on a de l'argent & des
 » Mémoires à son service; il est
 » honnête homme, on le sait.
 » Il n'a qu'à dire, on attend sa
 » réponse. Cette réponse atten-
 » due, la voici: Je saurai bien
 » me tirer de ma querelle avec
 » le Pere Berthier, sans le
 » secours de personne. Je n'ai
 » point d'argent; mais je n'en
 » ai que faire. Quant aux Mé-
 » moires que l'on m'offre, je
 » n'en pourrois faire usage qu'a-
 » près les avoir très-sérieuse-
 » ment examinés, & je n'en ai
 » pas le tems. Je suis, mon-
 » sieur & révérend Pere, avec
 » le respect le plus profond,
 » & toute la vénération qu'on
 » doit aux hommes d'un mérite
 » supérieur, &c. Dans une
 » lettre adressée au même P. Cas-
 » tel, le 2 juillet 1751, M. Di-
 » derot dit: « Je ne connois
 » rien de si fin, ni de si délié,
 » ni qui marque tant de goût
 » & tant de précision que vos
 » observations; vous avez rai-
 » son par-tout.... Vous avez

» si bien saisi ce qu'il peut y
 » avoir de bon dans ces petits
 » écrits, que, tout en mar-
 » quant ce qu'il y a aussi de
 » foible & même de mauvais,
 » il se fût fait dans votre extrait
 » une compensation de criti-
 » que & d'éloge, dont j'aurois
 » été bien content; car j'aime
 » sur-tout la vérité & la vertu,
 » & quand ces qualités se réu-
 » nissent dans un même hom-
 » me, il va dans mon esprit
 » de pair avec les dieux; jugez
 » donc, monsieur, des senti-
 » mens de dévouement & de
 » respect que je dois avoir
 » pour vous. Ce philosophe
 » mourut à une campagne près
 » de Paris, le 2 juillet 1784,
 » après avoir bien diné, âgé de
 » 72 ans. Son enterrement, qui
 » a souffert quelque difficulté
 » comme celui de d'Alembert,
 » s'est fait à petit bruit, malgré
 » le zele de la secte qui eût voulu
 » donner de la pompe aux funé-
 » railles d'un de ses chefs. On
 » a de lui: I. *Prospectus* de l'En-
 » cyclopédie, & divers articles
 » insérés dans cet ouvrage de-
 » venu si fameux, & dont lui-mê-
 » me nous a donné l'idée la plus
 » juste, en le nommant un gouffre
 » où des especes de chiffonniers je-
 » terent pêle-mêle une infinité de
 » choses mal vues, mal digérées,
 » bonnes, mauvaises, incertaines
 » & toujours incohérentes & dis-
 » parates, &c. On y a employé,
 » ajoute-t-il, une race détestable
 » de travailleurs, qui ne sachant
 » rien & qui se piquant de savoir
 » tout, chercherent à se distinguer
 » par une universalité désespérante,
 » se jeterent sur tout, brouille-
 » rent tout, gâterent tout, &c.
 » (voyez ALEMBERT, CHAM-
 » BERS). La nouvelle édition

qu'on en a donnée sous le titre d'*Encyclopédie méthodique*, est plus défectueuse encore, & sur-tout plus défigurée par les délire de la philosophie irrégulière. L'abbé Bergier s'étant réservé la partie théologique, on s'est empressé de répandre les erreurs qui étoient destinées pour cette partie, dans toutes les autres. L'histoire, la géographie, jusqu'à la grammaire & la géométrie, tout a été asservi au fanatisme de l'impie (voyez le *Journ. hist. & littér.* 15 avril 1785, p. 575).

II. *Histoire de la Grece*, traduite de Stanyan, 1743, 3 vol. in-12.

III. *Œuvres de Théâtre*, avec un *Discours sur la Poésie dramatique*, 2 vol. in-12, 1771.

IV. *Mémoires sur différens sujets de mathématiques*, 1748, in-8°.

V. *Le Code de la nature*, 1755, in-12, rempli de vues impraticables, fausses & pernicieuses; de déclamations triviales contre le clergé, & de toutes ces petites ressources qui constituent la science du jour.

VI. *Lettres sur les sourds & muets*, 2 vol. in-12, 1751.

VII. *Le sixième sens*, in-12 1751. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent & les deux suivans, des observations justes, des sentimens vifs & pleins de chaleur, contrastent avec des erreurs monstrueuses, avec les tristes spéculations du matérialisme.

VIII. *De l'éducation publique*, 1762, in-8°. Il y a de bonnes remarques, & un plus grand nombre d'autres, destructives de toute éducation honnête, morale & religieuse.

IX. *Pensées philosophiques*, 1746, in-12, réimprimées sous le titre d'*Écritures aux esprits-forts*, 1757.

Parmi des sophismes & des fautes sans nombre, on y trouve des passages intéressans, tel que celui-ci : « Si un homme qui » n'a vu que pendant un jour » ou deux, se trouvoit con- » fondu chez un peuple d'a- » veugles, il faudroit qu'il prit » le parti de se taire ou de pas- » ser pour un fou; il leur an- » nonceroit tous les jours quel- » que nouveau mystère, qui » n'en seroit un que pour eux, » & que les esprits-forts se sau- » roient bon gré de ne pas » croire. Les défenseurs de la » Religion ne pourroient-ils » pastirer un grand parti d'une » incrédulité si opiniâtre, si » juste même à certains égards, » & cependant si peu fondée » ?

M. Boudier de Villemer a opposé à ces *Pensées philosophiques* quatre petits volumes, portant le même titre, réimprimés à Liege en 1789 : recueil de réflexions solides, aussi claires & intelligibles, que celles de Diderot sont obscures & intrigées.

X. *Les bijoux indiscrets*, 1748, 3 vol. in-12. Production légère & verbiageuse qui ennuie les lecteurs de toutes les classes, autant qu'elle dégoûte les honnêtes gens par les obscénités qu'elle renferme.

XI. Quelques brochures sur divers sujets; & plusieurs manuscrits laissés à sa niece, élevée par lui-même dans les principes du philosophisme, pour lesquels les imprimeurs ont offert 2000 louis. On voit que tandis que la valeur de tant d'objets, autrefois précieux, diminue d'une manière étrange, celle des poisons va toujours en croissant. Il faut convenir cependant que la plupart des ouvrages de M. Dide-

rot ne sont pas dangereux, parce qu'on ne les lit pas; pour les lire il faudroit les entendre, & il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'entendoit pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre, c'est que le philosophe de Langres, avec son enthousiasme & son imagination exaltée, n'ait été qu'un copiste. Bacon revendique les pensées sur l'interprétation de la nature. Les Principes de la Philosophie morale appartiennent à Milord Shaftersbury, ainsi que les Pensées philosophiques. Il y a beaucoup d'apparence que la chaleur de cet écrivain étoit dans sa tête plutôt que dans son ame, & qu'il n'affectoit dans ses livres, comme dans son langage, ce ton d'énergumene, que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimoit que par des hurlemens & des convulsions. Les gens du monde accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien, n'autoient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres, & sur-tout pour un philosophe, que de jouer dans la société le rôle de charlatan; c'est par-là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune, & voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens-de-lettres avec les gens du monde. Les pantomimes de M. Diderot, & l'emphase de son jargon, lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent, c'est celui de connoître les hommes & de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguier par de misé-

rables farces, dont il n'y a que les fots qui puissent être dupes. Il avoit aussi de la célébrité chez les étrangers, qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains François, & pour qui les plus prônés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages, il est remis à sa place, & déjà presque oublié. *Le Pere de Famille* est la seule production qui lui survive; & c'est à ce drame romanesque, dont le dialogue est un perpétuel galimathias, que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence.

DIDIER, (S.) *Desiderius*, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Sueves & les Vandales ravagerent les Gaules.

DIDIER, (S.) natif d'Auntun, succéda à Verus en 596 dans l'archevêché de Vienne. Brunehaut, irritée de ce qu'il lui avoit reproché ses désordres, l'envoya en exil; le rappella, croyant le gagner; & le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 607, sur les bords de la riviere de Chalarone, à sept lieues de Lyon.

DIDIER, dernier roi des Lombards, s'empara de l'exarchat de Ravenne en 772 sur le pape Adrien, & saccagea les environs de Rome. Charlemagne vola au secours du pontife. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui l'exila avec sa femme & ses enfans à Liege. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la

dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans

DIDIER LOMBARD, docteur de Sorbonne au treizième siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour, & eut un emportement égal contre les ordres mendians, qui furent défendus par S. Bonaventure & S. Thomas.

DIDIER JULIEN, empereur Romain, naquit l'an 133 à Milan d'une famille illustre. Il étoit petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut 2 fois consul & préfet de Rome. Didier obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais à la nouvelle de l'élection de Sévere, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDIER, (Guillaume de Saint-) poète Provençal du douzième siècle, mit les *Fables d'Esopé* en rimes de son pays. Il se fit connoître par d'autres ouvrages, entr'autres par un *Traité des Songes*, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles consistent à vivre sobrement, & à ne point surcharger l'estomac d'alimens, pour qu'il ne porte point à la tête des vapeurs grossières & des idées tristes. En ajoutant à cette observance des mœurs pures & une conscience sans reproche; il est à croire qu'effectivement on n'aura point de songes fort effrayans.

DIDIER, (St-) voy. LIMON.

DIDON, fille de Belus, roi des Tyriens, & femme de Si-

chée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frère Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique dans un port vis-à-vis de Drepano en Sicile, elle y jeta les fondemens de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée à accepter cette alliance, par les armes de son amant & par les vœux de ses sujets, elle fit élever un bûcher, & après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher & se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J.C.

Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Enée. Il paroît certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince Troyen. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie; mais il aima mieux se la permettre, que de priver son poème d'un épisode si agréable & si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome & de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvoit s'en tenir à la *Chronologie* de Newton, Virgile seroit pleinement justifié de cet anachronisme; car le philosophe Anglois fait Didon & Enée contemporains; mais on fait que

la Chronologie est peu estimée. Du reste, toute cette dispute sur l'époque du regne de Didon est plus qu'inutile, s'il n'y a jamais eu d'Enée, ni de ville de Troie, ni de guerre des Grecs contre cette ville. Voy.

HOMERE.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcenter* ou *Entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguoit, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4000 Traités. On juge bien qu'ils ne pouvoient être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. Ç'auroit été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même étoit souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avoit travaillé. Ce compilateur infatigable étoit un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique : mais Cicéron a subsisté ; & qui connoit Didyme ?

DIDYME d'Alexandrie, quoiqu'aveugle dès l'âge de 5 ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connoissances, en se faisant lire les écrivains sacrés & profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. S. Jérôme, Ruffin, Pallade, Isidore, & plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. S. Athanase & S. Antoine eurent pour lui la plus grande estime.

Ce dernier l'étant allé voir, & Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentoit d'être privé de la vue, le saint solitaire lui dit : « Je m'étonne qu'un » homme judicieux comme » vous, regrette une chose » qui est commune aux mouches, aux fourmis, & aux animaux les plus méprisables, » aussi-bien qu'aux hommes ; » & qu'il ne se réjouisse pas » d'en posséder une qui ne se » trouve que dans les Apôtres, » dans les Saints, dans les » Anges, par laquelle nous » voyons Dieu même, & qui » allume dans nous le feu d'une » science si lumineuse ». Malgré les éloges que S. Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origene ; & c'est ce qui l'a fait condamner après sa mort par le 5e. concile général : mais comme il ne les a pas défendues avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits ; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, ait altéré la simplicité de sa foi. Il mourut en 396, à 85 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste : I. *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par S. Jérôme. II. Un fragment considérable d'un *Traité contre les Manichéens*. III. *Discours sur les Epîtres Canoniques*. IV. Des fragmens d'un *Commentaire sur les Paraboles de Salomon*.

DIÉ, (S.) *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siege, & se retira dans les montagnes de Vosges, pour s'y consacrer à la priere & à la méditation. Il mourut entre les

bras de S. Hidulphe, son ami, le 19 juin 679. C'est lui qui a donné le nom à la ville de Saint-Dié en Lorraine. En 1635, l'armée Suédoise brûla la châlle de S. Dié, avec une partie de ses reliques.

DIÉGO, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne, fut d'abord religieux de S. Jérôme, puis évêque d'Albarazin. Il mourut l'an 1614, à 83 ans, après avoir composé en espagnol l'Histoire des persécutions d'Angleterre, la Vie de Ste. Thérèse, & une Relation de la mort de Philippe II, roi d'Espagne.

DIEMERBROECK, (Ibrand) né à Montfort dans la province d'Utrecht l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, professa l'anatomie & la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont : I. *Quatre livres sur la Peste*, in-4°, Amsterdam, 1665, intéressés aussi dans un *Recueil de Traités de Médecine*, publié à Geneve en 1721, in-4°. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement & l'expérience. II. *L'Anatomie du corps humain*, Leyde & Geneve, 1679, in-4°. III. *Dissertations sur les maladies de poitrine & de la tête*. Tous ces ouvrages ont été recueillis à Utrecht en 1685, in-fol., & à Geneve, 1687, 2 vol. in-4°, par Timann Diemerbroeck, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, & les observations manquent quelquefois de justesse & de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°, est peu estimée.

DIÉPENBECK, (Abraham) peintre, né à Bois-le-Duc l'an 1607, étudia son art sous Rubens, & s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. Diépenbeck est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux & facile; ses compositions sont gracieuses. Il avoit beaucoup d'intelligence du clair-obscur; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on a publié d'après ce maître, est le *Temple des Muses*. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avoient recours pour des vignettes, des theses, & de petites images à l'usage des écoles & des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675.

DIETERICH, (Jean-Conrad) né à Butzbach en Wétérvie l'an 1612, mort professeur des langues à Giessen en 1667, se fit connoître par plusieurs ouvrages; entr'autres, par ses *Antiquités du Vieux & du Nouveau-Testament*, 1671, in-fol., semées d'une érudition profonde; par un *Lexicon etymologicum græcum*, estimé, & par *Historia Imperatorum familia Saxonica*, Giessen, 1666, in-4°; morceau d'histoire estimé.

DIETERICH, (Jean-George) savant d'Allemagne, a donné les Explications dans la langue de son pays, & en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé: *Phytantosa iconographia*, Ratisbonne, 1737, 1745, 4 vol. in-fol., contenant 1025 planches enluminées. Les exem-

plaires sur grand papier en sont fort recherchés.

DIEU, (Louis de) professeur protestant & principal du college Wallon de Leyde, né à Fleffingue en 1590, mort le 23 décembre 1642, étoit savant dans les langues orientales. Il laissa : I. *Compendium grammaticæ hebraicæ*, Leyde, 1626, in-4°. II. *Apocalypsis S. Joannis syriacè, cum versione latina, græco textu, & notis*, Leyde, 1627, in-4°. Cette version syriaque se trouve dans les Polyglottes de Paris & de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa traduction le tour & légèreté de la langue syriaque. III. *Animadversiones sive Commentarius in quatuor Evangelia in quo collatis syri, arabis, Evangelii hebræi, Vulgati, &c., versionibus difficiliora loca illustrantur*, Leyde, 1631, in-4°. IV. *Animadversiones in Actus Apostolorum*, Leyde, 1634, in-4°. V. *Historia Christi persicè conscripta à P. Hieronymo Xavier, latinè reddita & animadversionibus notata*, Leyde, 1639, in-4°. Il prouve dans ces notes que le P. Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes. VI. *Rudimenta Lingua Persicæ*, Leyde, 1639, in-4°. Cette grammaire est estimée, mais elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, mais de Jean Elichma, savant Danois. VII. *Animadversiones in divi Pauli Epistolas, &c.*, 1646, in-4°. VIII. — *in Veteris Testamenti Libros*, 1648, in-4°. Les fils de Jean de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but de ces remarques de leur père étoit de montrer les fautes de la version de Dordrecht.

IX. *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. C'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a écrit sur l'Écriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des Protestans, & qu'il rend à cette antique & respectable version, la justice qu'elle mérite (voyez AMAMA, BUKENTOP, S. JEROME, &c.). X. *Grammatica Linguarum Orientalium, Hebræorum, Chaldæorum & Syrorum inter se collatarum*, Francfort, 1683, in-4°.

DIEU-DONNÉ I, (S.) (*Deus-Dedit*) pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété & par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir & ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. Voyez DEO-GRATIAS.

DIEU-DONNÉ II, (*A-Deo-datus*) pape vertueux & prudent, succéda au pape Vitalien, en avril 672, & mourut en juin 676. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule : *Salutem & Apostolicam benedictionem*.

DIGBY, (Kenelme) connu sous le nom de Chevalier Digby, étoit fils d'Evrard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques I, & qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du père, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles I, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant général de ses armées navales, & gouverneur de l'ar-

fenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, & fit plusieurs prises sur eux, proche le port de Scanderou. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, & sur-tout à la chymie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellens remèdes, qu'il donnoit gratuitement aux pauvres, & à toutes les autres personnes qui en avoient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles I, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués sous Cromwel, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, & ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre en 1665, à 60 ans. On lui doit : I. Un *Traité sur l'immortalité de l'Ame*, publié en anglois en 1661, in-4°, traduit en latin & imprimé en 1664 à Francfort, in-8°. L'auteur avoit eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, & en avoit profité. II. *Dissertation sur la végétation des Plantes*; traduite de l'anglois en latin par Dappet, Amsterdam, 1663, in-12; en françois par Trehan, 1667, Paris, in-12. III. *Discours sur la Poudre de Sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius; imprimé à Paris en 1658, puis en 1661; enfin en 1730, avec la *Dissertation* de Charles de Dionis, sur le *Tania* ou *Ver-Plat*.

DIGGES, (Léonard) gentilhomme & mathématicien Anglois, mort en 1574, a donné au public : I. *Maniere de mesurer les terres, les bois, les pierres, &c.*, 1647, in-4°. II. *Pronostications par le soleil, la lune & les étoiles*, 1592, in-4°. On peut les mettre avec celles de Matthieu Lansberg. — Thomas DIGGES, son fils, mort en 1595, paroît s'être appliqué au même genre d'étude que son pere, par les ouvrages qu'il a publiés; tels sont : I. *Scala mathematica*, 1573, in-4°. II. *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°. Il a encore donné : *Motif d'association pour maintenir la Religion établie*, 1601, in-8°. Ce motif ne peut être bon qu'autant qu'il s'agit de la seule Religion véritable. — Le fils de ce dernier, Dundley DIGGES, né en 1583, s'est distingué dans les sciences & les négociations. Il fut député plusieurs fois au parlement sous Charles I, & envoyé en qualité d'ambassadeur en Russie par Jacques I. Il mourut le 8 mars 1639. On a de lui : I. *Lettre sur le commerce*, 1615, in-4°. II. *Le parfait Ambassadeur, ou Recueil des Lettres de l'ambassade de François Walsingham, résident en France par les ordres de la reine Elisabeth*; Londres, 1655, in-fol. Cette collection jette un grand jour sur l'histoire & les intrigues de cette princesse. DIGNA ou DUGNA, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très-florissante, ruinée par Attila, aima mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise par ce roi des Huns, l'an de J. C. 452, le barbare vouloit attenter à sa

puéricité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de lui vouloir communiquer quelque secret d'importance; mais aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnoit sur la mer, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder.* On peut voir dans les articles RAZIAS & APOLLINE, quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions.

DILLEN, (Jean-Jacques) natif de Darmstadt en Allemagne, & professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui : I. *Catalogus Plantarum circa Giesam spontè nascentium*, Francfort, 1719, in-12. II. *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol., avec un grand nombre de figures. III. *Historia Muscorum*, in-fol.

DIMITRONICIUS, (Basile) général d'armée du grand-duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. Deux d'entr'eux prirent la fuite, & furent arrêtés sur les frontières de Lithuanie, & menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, & dirent à ce prince que Basile avoit dessein de passer au service du roi de Pologne, & qu'il les avoit envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général; & malgré les protestations qu'il faisoit de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourmens. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, & qu'on chassât cet animal dans la riviere. Le malheureux étant

sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix, que puisqu'il avoit dessein d'aller trouver le roi de Pologne, il y allât avec cet équipage. Ainsi périt Dimitrocinus, quoiqu'innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, & qui traitent leurs inférieurs comme des bêtes de somme.

DINA, fille de Jacob & de Lia, née vers l'an 1754 avant J. C., fut violée par Sichem, fils d'Hemor, roi de Salem. Siméon & Levi ses freres, pour venger cet outrage, profiterent du tems auquel les Sichimites s'étoient fait circoncire, en exécution de l'accord entre leur prince & Jacob, les massacrerent tous, & pillerent leur ville.

DINARQUE, orateur Grec, fils de Softrate & disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, & se distingua par sa haine contre Démosthene qui lui étoit bien supérieur; le meilleur de ses Discours est celui où il accuse ce fameux orateur de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus. Il fut lui-même accusé de s'être laissé corrompre par les présens des ennemis de la république, prit la fuite, & ne revint que 15 ans après, vers l'an 340 avant J. C. De 64 Harangues qu'il avoit composées, il n'en reste plus que 3, dans la Collection des Orateurs anciens d'Etienne, 1575, in-fol.; ou dans celle de Venise, 1513, 3 tom. in-fol. *Voyez* ANDOCIDE.

DINOCRATE, sculpteur célèbre, entreprit un ouvrage prodigieux, dont la matiere devoit être le Mont-Athos même. Le Mont-Athos, aujourd'hui

Monte-Santo, est une presqu'île jointe à la Macédoine, qui avance dans l'Archipel, entre le golfe de Monte-Santo, autrefois le golfe Strimonique & le golfe Singitique. Il offrit de tailler ce mont, qui est d'une hauteur prodigieuse, d'en former une statue d'Alexandre-le-Grand, de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, & de faire passer la mer entre ses jambes, par la communication des deux golfes, que cette presqu'île sépare. Il mourut lorsque son ouvrage n'étoit encore qu'ébauché. D'autres disent qu'Alexandre refusa de l'y laisser travailler. Pline dit que « Dinocrate » acheva de rétablir le temple » de Diane à Ephese, ruiné » par l'incendie d'Erostrate; & » qu'après avoir mis la dernière » main à ce grand ouvrage, il » passa à Alexandrie, où Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, lui ordonna de bâtir » un temple, pour être consacré à la mémoire de sa femme Arsinoé. Dans le dessein que cet architecte forma de ce bâtiment, il s'étoit proposé de mettre à la voûte de ce temple, une grosse pierre d'aimant qui auroit suspendu en l'air la statue de cette princesse, laquelle auroit été toute de fer, afin d'obliger les peuples, par cette merveille, à avoir plus de vénération pour cette reine, & l'adorer comme une déesse; mais la mort du roi étant survenue, ce dessein ne fut point exécuté ». Ce récit s'accorde peu avec la chronologie; car à la mort d'Arsinoé, Dinocrate devoit avoir

près de 120 ans. On pense communément que Dinocrate, STENOGRATE, STESICRATE, DIODÈS de Macédoine, sont le même personnage; mais le récit de Pline porte à croire qu'il faut les distinguer, & en faire au moins deux hommes différens.

DINOSTRATE, géometre ancien, contemporain de Platon, fréquentoit l'école de ce philosophe, école célèbre par l'étude que l'on y faisoit de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuerent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *Quadratrice*, ainsi nommée, parce que si on pouvoit la décrire en entier, on auroit la quadrature du cercle.

DINOTH, (Richard) historien protestant, né à Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé : *De bello civili gallico*.

DINOUART, (Antoine-Joseph-Toussaint) prêtre, né à Amiens en 1715, mort à Paris en 1786, est connu par le *Journal ecclésiastique*; ouvrage utile, où l'on trouve souvent des articles intéressans & instructifs. L'ensemble en eût été mieux lié & plus conséquent, si, captivé par les partisans de la *petite Eglise*, l'auteur ne s'étoit laissé entraîner par les préventions d'une secte artificieuse, & n'avoit répandu à pleines mains la calomnie contre ceux qui la démasquoient. L'édition qu'il a donnée de l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, de Macquer, la *Vie de Palafox* (voyez cet article), portent l'empreinte de cette fâcheuse situation, qui, en faisant le tourment de

l'écrivain, envoie encore le trouble & la défiance dans l'esprit du lecteur. On a encore de lui : I. *Manuel des Pasteurs*, 3 vol. in-12. II. *La Rhétorique du Prédicateur*, in-12 : le style n'en fait pas le principal mérite. En général, il écrivoit d'une manière lâche, diffuse & incorrecte. III. Une édition de la *Sarcotis* de Masenius, avec la traduction. IV. Un abrégé de l'*Embryologie sacrée*, de Cangiamila (voyez ce mot). On peut lui reprocher, comme à l'auteur abrégé, d'avoir été un peu trop leste en métaphysique & en physiologie, & d'avoir par-là formé des conclusions embarrassantes & impraticables en morale. V. Quelques Hymnes latines; des *Editions* de différens ouvrages, &c. On peut voir le catalogue de tout cela, fait par l'auteur lui-même dans le *Journal Ecclésiastique*, novembre 1780, p. 184.

DINTERUS, voyez DYNTER.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, jurisconsulte & professeur en droit à Bologne, florissoit sur la fin du 13^e. siècle. Il passoit pour le premier juriste de son tems, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, & la netteté de son style. Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compilation du 6^e. livre des Décrétales, appelé le *Sexte*. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1303, du chagrin, selon quelques-uns, de n'avoir pas été honoré de la pourpre romaine. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil : I. D'un *Commentarium in*

regulas Juris Pontificii, in-8^o. Cynos, son disciple, assure qu'il contient les principes choisis de cette science; & si l'on en croit Alciat, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que Charles du Moulin, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. II. *De Glossis contrariis*, 2 vol. in-fol, dans lesquelles il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, &c.

DIOCLÈS, héros révééré chez les Mégariens, qui célébroient en son honneur des jeux nommés *Dioclès* ou *Dioclèides*.

DIOCLÈS, géometre connu par la courbe appelée *Cysoïde*, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles, florissoit avant le 5^e. siècle.

DIOCLÈS, voyez DINO-CRATE.

DIOCLÉTIEN, (*Caius-Valerius-Diocletianus*) dont le nom, avant son élévation à l'empire, étoit Dioclès, naquit à Dioclée dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il étoit fils d'un greffier, d'autres qu'il avoit été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa famille étoit fort obscure. Il commença par être soldat, & parvint par degrés à la place de général. Il avoit le commandement des officiers du palais, lorsqu'il fut élevé à l'empire, l'an 284 après l'assassinat de Numerien. On dit qu'il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une Druide lui avoit faite, qu'il se-

roit empereur sitôt qu'il auroit lui-même immolé Aper. Comme ce mot signifie en latin *sanglier*, il tuoit auparavant tous les sangliers qu'il rencontroit; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maximien-Hercule, à qui il avoit confié cette prophétie : *Voilà la prédiction de la Druide accomplie.* Ce Maximien-Hercule étoit son ami. Ils avoient été simples soldats dans la même compagnie; il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avoient toujours été fort unis, avant de régner ensemble: ils le furent encore plus étroitement, lorsqu'ils régnerent; & quoiqu'ils ne fussent pas parens, on les appelloit freres. Il créa ensuite en 292 deux nouveaux Césars, Constance-Chlore & Galere-Maximien. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers & de soldats que ses collegues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galere qui inspira à Dioclétien sa haine pour le Christianisme. Il l'avoit aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusebe. Il changea tout-à-coup de sentiment. Ses collegues eurent ordre de condamner aux supplices, chacun dans leur département, tous ceux qui professoient la Religion chrétienne, & de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entr'eux, & d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19^e. année du règne de Dioclétien (c'est-à-dire,

l'an 303 de J. C. & 239 ans après la première sous Néron); elle dura 10 ans, tant sous cet empereur, que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du Christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, & s'en vanterent dans une inscription qui portoit : *Qu'ils avoient aboli le nom & la superstition des Chrétiens, & rétabli l'ancien culte des dieux.* Pour se vanter d'une pareille chose, il falloit qu'on eût fait périr bien des fideles. Comment donc Dodwel, Voltaire & Gibbon osent-ils nier une chose si authentiquement constatée? Mais loin que la persécution accélérât la ruine du Christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la Religion (voyez RUI-NART). Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande foiblesse, qu'on le crut mort. Il revint; mais son esprit, totalement affoibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Galere vint en diligence d'Antioche, & lui dit sans ménagement qu'il falloit quitter l'empire. Le propos révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne vouloit pas y entendre. Mais Galere menaça, & il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication; & les deux Césars, Galere & Constance, furent créés Augustes le même jour, qui étoit le 1^{er}. de mai de l'an 305. Il vécut ou végéta encore 9 ans, dans sa retraite de Salone, que quelques-uns ont cru être sa patrie: spectateur & une des principales causes provocantes

des

des maux qui affligeoient l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avoit été que particuliere, les châtimens du Ciel n'étoient pas universels. Ils s'étendoient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble & la consommation de toutes celles qui avoient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement & plus visiblement que jamais sur l'empire & sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans & les tremblemens de terre, les peuples barbares, contens auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en elles, & perdant tous ensemble la terreur & le respect du nom Romain, fondirent de toute part sur ses plus nobles appanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyoit, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparfes, là où il y avoit eu des villes considérables. Les séditions & les guerres civiles acheverent de désoler ce que la barbarie avoit épargné. La dernière année de la tyrannie sacrilège, il y eut une sécheresse ruineuse qui fut suivie de la stérilité & de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfans, pour avoir de quoi prolonger leur vie & leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes les autres, parens ou enfans, domestiques & maîtres, tout

Tome III.

étoit si maigre & si décharné, qu'il eût semblé voir des troupe errantes de spectres, plutôt que des hommes vivans. Tout à-coup ils tomboient d'inanition dans les rues & dans les places publiques, où les cadavres pourrissoient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettoient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singuliere, qui affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes & enfans; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge & de tout sexe, à qui les persécuteurs avoient fait arracher les yeux. « Nul de ces tyrans, » dit un historien, n'échappa » aux coups de la céleste vengeance. Dioclétien ne perdit » pas la vie d'une manière violente; mais sa vieillesse languissante, triste & méprisable, fut quelque chose pour lui de plus amer & de plus dur à supporter. Il se transportoit de côté & d'autre, agité de perpétuelles inquietudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins réels ou imaginaires, il n'avoit pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la foiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit le succès de Constantin, & le commencement du triomphe du Christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du

Mm

» désespoir. Il s'emportoit dans
 » sa frénésie jusqu'à se frapper
 » lui-même; il se rouloit par
 » terre, en poussant des cris
 » qui ressembloient aux hurle-
 » mens: il prit enfin le parti de
 » se laisser mourir de faim ». Sa mort arriva à Salone, l'an 313 de J. C., à 68 ans. On ne peut nier que sans les cruautés atroces exercées envers les Chrétiens avec un sang-froid que la nature humaine ne semble pas comporter, & qui suppose un caractère exécrationnel, il n'eût mérité des éloges comme soldat courageux, brave officier & excellent capitaine. Il fit quelques loix équitables; il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie & Carthage. Mais sa magnificence tint beaucoup du faste & de l'orgueil. Ses successeurs, Galere Maximien, Maximin Daïa & Maxence, imitant sa vanité, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'*Eternels*, qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre comme devant celles des dieux.
 » Dioclétien & ses successeurs,
 » dit un auteur, porterent de
 » superbes robes d'or & de
 » soie, & l'on ne vit qu'avec
 » indignation leurs souliers
 » même couverts de pierres
 » précieuses. De nouvelles for-
 » mes & de nouvelles céré-
 » monies rendoient, tous les
 » jours, l'accès de leurs per-
 » sonnes sacrées plus difficile.
 » Les officiers domestiques
 » placés dans différens postes
 » (appelés alors *Ecoles*) gar-
 » doient, avec la plus grande
 » précaution, les avenues du
 » palais. Les appartemens inté-

» rieurs étoient confiés à la vi-
 » gilance des eunuques, dont
 » le nombre & l'influence aug-
 » mentant sans cesse, mar-
 » quoient visiblement les pro-
 » grès du despotisme ». *L'ère de Dioclétien ou des Martyrs*, qui a été long-tems en usage dans l'Eglise, & qui l'est encore chez les Cophtes & les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les *Bains* qu'il fit bâtir, en 1558, in-fol. On les trouve aussi dans *le Trésor d'Antiquités de du Boulay*, in-fol. M. Bossuet cherchant le nom du grand persécuteur, énigmatiquement désigné au 13e. chap. de l'Apocalypse, a cru le trouver dans *Diocles Augustus*.

DIOCRE, (Raimond) nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté l'an 1084. On a conté sur lui un miracle, contredit par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la 4e. leçon de l'Office des morts: *Responde mihi, &c.*, & cria tout haut, par trois différentes fois: *Iusto Dei judicio accusatus sum... judicatus sum... condemnatus sum.* Launoy, dans sa *Dissertation de vera causâ secessus sancti Brunonis in eremum*, soutient qu'avant le tems de Gerson & de saint Antonin, qui vivoient après l'an 1400, aucun auteur n'avoit parlé de ce prétendu miracle, & que cette tradition des Chartreux est mal fondée. Divers savans ont répondu à cette Dissertation; entr'autres le P. Jean Colombi, Jésuite, par sa *Dissert-*

ratio de Carthusianorum initiis, seu quòd Bruno adactus fuerit in eremum vocibus hominis rediivi Parisiis qui se accusatum, judicatum, damnatum exclamabat. Il y rapporte le témoignage de quelques historiens, qui ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle, avant l'an 1400; & il cite l'auteur qui a écrit en 1150 une relation des commencemens des Chartreux; un religieux de cet ordre, de la Chartreuse de Merya en Bugy, dans une chartre de 1298; Guillaume d'Erbura ou d'Yvrée, qui écrivit en 1315, *Lib. de origine & veritate perfecta Religionis*; l'auteur de la Chronique des Prieurs de la Chartreuse qui a fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391; & enfin Henri de Kalkar, qui composa en 1398 un traité de l'origine des Chartreux. Il paroît néanmoins que le silence de saint Bruno dans sa lettre à Raoul, où il détaille les motifs de sa retraite, est un argument invincible contre la vérité d'un événement aussi extraordinaire. Ajoutons que ce prodige, envisagé dans tout son ensemble, paroît s'éloigner de la nature de ceux dont la Providence a semé sa marche bienfaisante & lumineuse. Jesus-Christ répondit à celui qui lui demanda un miracle de cette espèce: *Si Moyses & Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Luc. 16.

DIODATI, (Jean) ministre, professeur de théologie à Geneve, natif de Lucques, mourut à Geneve en 1652, à 73 ans. On a de lui: I. Une *Traduction de la Bible en italien*, publiée pour le 1^{re}. fois en 1607.

à Geneve, avec des notes, & réimprimée en 1641, in-fol. dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique. II. Une *Traduction de la Bible en françois*, in-fol. à Geneve, en 1644, écrite d'un style barbare. III. Une *Version françoise de l'Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, aussi mal écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé, parce qu'il étoit d'Aggyre, ville de Sicile, écrivoit sous Jules-César & sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avoit été lui-même voir les lieux dont il avoit à parler; mais le contraire ne paroît que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage étoit divisé en XL livres, dont il ne nous reste que XV, avec quelques fragmens. Il comprenoit l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Assyriens, Medes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné; mais simple, clair, intelligible; & cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles & fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avoit beaucoup compilé, son *Histoire* présente de tems en tems des faits curieux; & on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auroient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été traduit en allemand par Héroid, en latin par le Pogge, en fran-

çois par l'abbé Terrasson (voyez ce mot). On prétend que celui-ci n'entreprit cette *Traduction*, qui forme 7 vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien & écrivain du second ordre, quoique nécessaire pour l'histoire ancienne. Sa crédulité paroît dans plusieurs endroits, en particulier dans la *Description de l'isle de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférans à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs; des oiseaux inconnus par-tout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre de 4000 pieds de longueur, &c., &c. Il est cependant en général moins rempli de contes & de fables que Ctésias & Hérodote. Ce qui a fait dire à Pline l'ancien : *Primus apud Græcos nugari desit Diodorus*. La première édition latine est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont : celle de Henri Etienne en grec, 1559, parfaitement imprimée; & celle de Weiffeling, Amsterdam, en grec & en latin, avec les remarques de différens auteurs, les variantes, & tous les fragmens de l'historien grec, 1746, 2 vol. in-fol. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rhodeman, à Hanau, chez Wechel, in-fol., 2 vol., 1604.

DIODORE d'Antioche, prêtre de cette église, & ensuite évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, & maître de

S. Jean-Chrysostome, de S. Basile & de S. Athanase. Ces Saints donnent de grands éloges à ses vertus & à son zèle pour la foi; éloges qui ont été confirmés par le 1er. concile de Constantinople. S. Cyrille au contraire l'appelle l'ennemi de la gloire de J. C., & le regarde comme le précurseur de Nestorius; mais ce jugement ne paroît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Écriture, sans s'amuser à l'allégorie; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragmens dans les *Chaines des Peres Grecs*. C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur J. C.

DIODOTE, voyez **TRYPHON**.

DIOGENE d'Apollonie dans l'isle de Crete, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athenes. Il fut disciple & successeur d'Anaximenes, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première. Il reconnut comme lui que l'air étoit la matière de tous les êtres; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre, que l'air se condense & se raréfie. Il florissoit vers l'an 500 avant J. C.

DIOGENE le *Cynique*, né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnoyeur, il devint Cynique.

Son châtimeut fit naître sa philosophie ; elle étoit digne d'une cause si noble. En se retirant de Sinope , il emmena avec lui un esclave nommé Menade , qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseilloit de faire courir après lui , il répondit : *Ne seroit-il pas ridicule que Menade pût vivre sans Diogene , & que Diogene ne pût vivre sans Menade ?* Arrivé à Athenes , il alla trouver Antisthene , chef des Cyniques ; mais ce philosophe , qui avoit fermé son école , ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthene prit un bâton pour le chasser : mais enfin , vaincu par sa persévérance , il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogene joignit aux pratiques du Cynisme , de nouvelles singularités. Il prit un bâton , une besace , & n'avoit pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il n'apprend*, dit-il , *que je conserve du superflu ;* & il cassa son écuelle. Un tonneau lui servoit de demeure , & il promenoit par-tout sa maison avec lui , comme les limaçons promènent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé , sa besace & son tonneau , il fût plus modeste ; il étoit aussi vain sur son fumier , qu'un monarque Persan sur son trône. Cefophiste orgueilleux étant entré un jour chez Platon , dont la philosophie étoit douce & commode , se mit à deux pieds sur un beau tapis , en disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon.* — *Oui* , repliqua celui-ci , *mais par une autre sorte de faste...* Platon

ayant défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes ;* Diogene pluma un coq , & le jetant dans son école : *Voilà* , dit-il , *votre homme.* C'est apparemment alors que Platon dit , que *Diogene étoit un Socrate fou...* Alexandre-le-Grand étant à Corinthe , eut la curiosité de voir cet homme singulier ; il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour lui ? Diogene le pria de se détourner seulement tant soit peu , & de ne pas lui ôter son soleil. Cette réponse parut si sublime au conquérant , qui sans doute n'en démêloit pas les ressorts , qu'il dit : *Si je n'étois pas Alexandre , je voudrois être Diogene...* Un jour le Cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchoit ? *Un homme* , répondit-il... Une autre fois il vit les juges qui menotent au supplice un homme , qui avoit volé une petite phiole dans le trésor public : *Voilà de grands voleurs ?* dit-il , *qui en conduisent un petit...* Une femme s'étant pendue à un olivier , il s'écria qu'il seroit à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits... Il avoit été quelque tems captif. Comme on alloit le vendre , il cria : *Qui veut acheter un maître ?* On lui demanda : *Que fais-tu faire ?* — *Commander aux hommes* , répondit le vain Cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : *Vous êtes mon maître* , lui dit-il , *mais préparez-vous à m'obéir , comme les grands aux médecins.* Ses amis voulurent le racheter : *Vous êtes des imbécilles* , leur dit-il ; *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent ; mais ceux-ci sont*

les valets des lions... Diogene s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xenjades (c'étoit son nom) lui confia les fils & ses biens. On croit qu'il vieillit & mourut dans cette maison... Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, & qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussiere. *Mais vous servirez de pâture aux bêtes*, lui dirent ses amis. — *Eh bien*, répondit-il, *qu'on me mette un bâton à la main, afin de chasser les bêtes.* — *Et comment pourrez-vous le faire*, repliquèrent-ils, *puisque vous ne sentirez rien?* — *Que m'importe donc*, reprit Diogene, *que les bêtes me déchirent?* On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funebres. Ses amis lui firent des obseques magnifiques à Corinthe. Les habitans de Sinope lui érigerent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'étoit à cet animal qu'on comparoit les Cyniques, parce qu'ils en avoient la lubricité & qu'ils aboyoient après tout le monde. On rapporte de lui quelques moralités estimables, quoique très-simples & très-communes. « On se fortifie le corps par des exercices, & on néglige de se fortifier l'ame par la vertu... Les grammairiens s'amusent à gloser sur les fautes des autres, & ne pensent pas à corriger les leurs... Les musiciens ont soin de mettre leurs instrumens d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions... Les orateurs s'étudient à bien parler, & non pas à bien faire... Les

» avares sont sans cesse occupés à amasser des richesses, & ne savent pas s'en servir. Ces maximes sont bonnes; mais le Cynique en avoit aussi de très-pernicieuses. Il s'abandonnoit avec impudence aux derniers excès de l'impureté, disant « qu'il voudroit pouvoir appaiser avec autant de facilité les desirs de son estomac ». Il se glorifioit de ces turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile. Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, & selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les prétendues vertus de Diogene n'étoient que des vices malhabilement fardés, & sa raison une vraie folie. Il semble que Dieu a voulu nous montrer dans ce philosophe, plus que dans tout autre, jusqu'où vont les excès d'un homme qui affecte une fausse sagesse, & qui s'écartant de la maniere ordinaire, a la manie d'être singulier dans ses maximes & dans ses mœurs. Un auteur moderne en fait ce portrait abrégé : « Ses leçons se ressentirent de ses premiers goûts : il altéra la philosophie comme les monnoies. La secte des Cyniques lui plut par-dessus toutes les autres; il lui en coûtoit peu de renoncer comme eux à tout; il n'avoit rien; & quand on n'a rien à risquer, on peut insulter impunément à l'univers. Une écuelle pour tout meuble, un tonneau pour maison, un manteau, une besace formoient toutes ses possessions; mais cet attie-

» rail de la modestie ne pou-
 » voit pas cacher son orgueil
 » qui sortoit par ses pores. Sa
 » réponse à Alexandre, la
 » folle recherche qu'il fit d'un
 » homme avec sa lanterne en
 » plein midi, décelent son ca-
 » ractere ; ses mœurs, peu dé-
 » licates, ont fait dire qu'il ne
 » falloit pas regarder au fond
 » de son tonneau ». Il mourut
 l'an 320 avant J. C.

DIOGENE le Babylonien, philosophe Stoicien, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Séleucie, près de Babylone. Il fut disciple de Chrysippe, les Athéniens le députerent à Rome avec Carnéades & Critolaüs, l'an 155 avant J. C. Diogene mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse, à la maniere ordinaire des philosophes, c'est-à-dire avec plus de bruit que de fruit. Un jour qu'il faisoit une leçon sur la colere, & qu'il déclamoit fortement contre cette passion, un jeune-homme lui cracha au visage : *Je ne me fâche point*, lui dit Diogene ; *je doute néanmoins si je devrois me fâcher*. Propos insensé & contradictoire : celui qui ne se fâche pas après une insulte, ne délibere pas s'il doit se fâcher. Du reste, ces sortes de scenes sont propres à prouver la décadence qui régnoit dans ces écoles, & le respect que les écoliers avoient pour les maîtres.

DIOGENE LAERCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe Epicurien, composa en grec la *Vie des Philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, & même sans exactitude, il est précieux aux

hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractere & les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquoit d'esprit ; il se méloit cependant de faire des vers, & il en a surchargé ses *Vies des Philosophes* : ils sont encore plus plats que sa prose. Il avoit composé un livre d'*Epigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivoit vers l'an 193 de J. C. La 1^{re}. édition de ses *Œuvres* est de Venise, 1475, in-fol. ; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, avec les observations de Ménage, 2 vol. in-4°. Un écrivain étranger les a traduites en françois, en style allemand. Sa version est imprimée chez Schneider à Amsterdam, & à Rouen sous le même nom, en 1761, in-12, 3 vol. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur, celles d'*Epicete*, de *Confucius*, & un *Abrégé historique des Femmes philosophes de l'antiquité*. On a une édition de *Diogene*, imprimée à Coire avec les notes de Longueil, 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs *cum notis variarum*.

DIOGENIEN d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien Grec du 2^e. siecle, a laissé *Proverbia Græca*, Anvers, 1612, in-4°, grec & latin.

DIOGNETE, philosophe sous Marc-Aurele, donna des leçons de vertu à ce prince, & lui apprit à faire des Dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diognete*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Justin. Il paroît certain que cette Lettre n'a pas été écrite

à un juif, comme quelques favans l'ont cru, mais à un païen. La maniere dont l'auteur parle des faux-dieux à celui auquel il écrit, ne laisse presqu'aucun lieu d'en douter. » Envisagez, dit-il à Diognete, » non-seulement des yeux du » corps, mais encore de ceux » de l'esprit, en quelle maniere » & sous quelle forme existent » ceux que vous regardez » comme des dieux. L'un est » de pierre, l'autre d'airain; » cependant vous les adorez, » vous les servez ». Parleroit-on ainsi à un Juif? Cette Lettre à Diognete est un des plus précieux morceaux de l'antiquité acclésiastique. Rien n'est comparable au portrait que l'auteur y trace de la vie, des mœurs des premiers Chrétiens; & ce qu'il dit des mysteres de la Religion, est plein de force & de grandeur.

DIOMEDE, grammairien, plus ancien que Priscien, puis-que celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui 3 livres, *De orationis partibus*, & *vario Rhetorum genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'Elie Putschius en 1605, in-4°, passe pour la meilleure.

DIOMEDE, fille de Phorbos qu'Achille substitua à la place de Briséis, lorsqu'Agamemnon lui enleva celle-ci.

DIOMEDE, fils de Tydée, petit-fils d'Oenée, étoit roi d'Etolie, rival d'Achille & d'Ajax. Il combattit au siege de Troie contre Enée & contre Hector. Il entra de nuit, avec le secours d'Ulysse, dans la citadelle de Troie, où il enleva le *Palladium*.

DION, capitaine & gendre

de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, & beau-frere de Denys le Jeune, engagea ce dernier prince à appeler Platon à sa cour; mais comme les leçons du philosophe ne changeoient rien à son gouvernement tyrannique, Dion qui en avoit reçu toutes sortes d'outrages, jusqu'à l'enlèvement de sa femme & de son fils, s'arma contre lui & le chassa de Syracuse. Après avoir rendu de grands services à sa patrie, il fut assassiné par Callipe, un de ses amis, l'an 354 avant J. C. » Il est difficile, dit un historien, de trouver réunies autant de bonnes qualités qu'on en voit dans Dion. Grandeur d'ame, noblesse de sentimens, générosité, valeur héroïque, étendue de vues, fermeté inébranlable dans les plus grands dangers, & dans les revers de la fortune les plus inopinés; un amour de la patrie & du bien public, porté jusqu'à l'excès; voilà une partie de ses vertus. Le dessein qu'il forma de détruire sa patrie du joug de la tyrannie, la hardiesse & la sagesse en même tems avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il étoit capable. S'il est vrai qu'averti du danger qui le menaçoit, il a constamment refusé de prévenir son assassin, ce seul trait suffit pour combler son éloge.

DION-CASSIUS de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premières dignités par différens empereurs, au rang de sénateur par Pertinax, au consulat par Sévere, à la place de gouverneur de Smyrne & de Per-

game par Macrin, & à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie & de la Pannonie par Alexandre-Sévere. Dion revint à Rome, où il fut consul pour la 2e. fois en 229, & retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. Dion-Cassius étoit honnête-homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il étoit à la cour, il se retiroit souvent à Capoue, pour cultiver les lettres & travailler en repos. Après avoir ramassé des Mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire Romaine* en 80 livres. Elle commençoit à l'arrivée d'Enée en Italie, & finissoit au regne d'Alexandre-Sévere. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivans, depuis la fin du 35e. jusqu'au 54e., sont complets; les 6 suivans sont tronqués, & il ne nous reste que quelques fragmens des 20 derniers. Nous avons un *Abrégé* assez bien fait de cette Histoire depuis le 35e. livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le 11e. siecle. Dion avoit pris Thucydide pour son modèle; il l'imita beaucoup dans sa maniere de narrer, & sur-tout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été bizarre, partial, également porté à la flatterie & à la fatyre. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des flatteurs contemporains & la

postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avoient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Herman-Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol., 2 vol. en grec & en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de Leunclavius, Hanau, in-folio, 1606. Boissguillebert l'a traduit en françois, Paris, 1674, 2 vol. in-12.

DION-CHRYSOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur & philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous Domitien qui le haïssoit. Il déguisa son nom & sa naissance, & vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville & de pays en pays, manquant de tout; réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, & honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie & la Thrace, & pénétra jusques chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion étoit en habit de mendiant, dans un camp de l'armée Romaine prête à se révolter. Il se fit connoître, & appaisa la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talens, le faisoit mettre souvent dans sa litiere, pour s'entretenir avec lui, & le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. Aucun de ces vieux sages n'a pu échapper à quelque ridicule saillant. La premiere édition de ses ouvra-

ges est de Milan, 1676, in-fol.: la meilleure de Paris, 1704, in-fol. On y trouve 80 *Oraisons*, qui offrent des morceaux éloquens; & un traité en 4 livres: *Des Devoirs des Rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes.

DIONIS, (Pierre) conseiller & premier chirurgien de madame la Dauphine & des enfans de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques, & des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV dans le jardin royal des plantes. Cet homme habile mourut en 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France & dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont: I. *Un Cours d'Opérations de Chirurgie*, imprimé en 1707, réimprimé pour la 3^e. fois en 1736, à Paris, in-8°, avec des remarques du célèbre La Faye. II. *L'Anatomie de l'Homme*: ouvrage traduit en langue tartare, par le P. Parenin, Jésuite; & dont la meilleure édition est de 1728, par Devaux. III. *Un Traité de la maniere de secourir les Femmes dans leurs accouchemens*, in-8°, estimé, &c.

DIOPHANTE, mathématicien Grec, dont il nous reste VI livres de *Questions arithmétiques*, imprimés pour la 1^{re}. fois en 1575, puis à Paris, 1621, in-fol. C'est le premier & le seul des écrits grecs, où nous trouvons des traces d'algebre: ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la maniere

dont il fait ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces VI livres, reste d'un ouvrage en XIII, ont d'abord été traduits & commentés par Xilander; ensuite de nouveau, & avec plus d'intelligence, par Meziriac; & enfin réimprimés avec les notes de Fermat, en 1670. Diophante naquit à Alexandrie vers le milieu du 4^e. siècle.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre & apocryphaire de cette église, exerçoit cette dernière charge, lorsqu'il renouvela la vieille querelle de la préséance sur le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Conitantinople en 439, Théodoret, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que Dioscore céda à la force de ses raisons; mais ce fut malgré lui, & il conçut dès-lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de saint Cyrille, en 444, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrément ses erreurs dans le faux concile d'Ephese en 449, appelé, avec tant de raison, *le brigandage d'Ephese*. Toutes les regles furent violées dans cette séditieuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès, & à la déposition de S. Flavien, qui ne survécut guere à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape S. Léon une excommunication,

qu'il fit signer par dix évêques ; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparoître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat & du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présenterent contre lui des requêtes, où l'on dévoiloit tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 458.

» Une dissimulation de système
 » plus que de caractère, dit
 » un historien, & une suite
 » bien combinée d'artifices,
 » avoient porté cet homme
 » dangereux sur la chaire patriarchale d'Alexandrie : hypocrite, tout différent d'Eutychès, & qui sans s'astreindre, comme ce suborneur austère, aux observances extérieures & pénibles de la vertu, avec une mondanité & un faste tout séculier, des mœurs plus qu'équivoques, des injustices criantes & de vraies concussions, se donnoit pour un saint, extorquoit jusqu'aux témoignages de l'estime & de la vénération, par la terreur de son despotisme, & par les manœuvres d'une foule de tyrans subalternes, qu'attachoit à son sort le goût des mêmes vices & l'assurance de l'impunité : génie entreprenant, d'une obstination indomptable, d'une audace que n'arrêtoit pas la perspective des extrémités les plus funestes ; tel enfin qu'il le falloit pour donner de la célébrité aux rêveries d'un enthousiaste

» obscur, & pour en couvrir le
 » ridicule ».

DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530, le même jour que Boniface II fut placé sur la chaire pontificale, & mourut environ 3 semaines après.

DIOSCORIDE, (Pedacius) médecin d'Anazarbe en Cilicie, on ne fait en quel tems. L'opinion la plus commune le fait vivre sous Néron. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolfe Collenutius & Leonicus Thomæus, pour savoir si Pline avoit suivi Dioscoride, comme le dernier le croyoit ; ou si Dioscoride avoit tiré son ouvrage de celui de Pline, ce qui étoit le sentiment de Collenutius. Quoi qu'il en soit, Dioscoride suivit d'abord le métier des armes, & il s'adonna ensuite à la connoissance des simples, sur lesquels il donna un ouvrage, suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matière, & commenté par Matthiolo dans le 16^e siècle.

DIPPEL, (Jean-Conrad) écrivain célèbre par des opinions extravagantes, se nommoit dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses antipiétistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le Piétisme, qu'il lui avoit été contraire à Strasbourg. Il vouloit une femme & une place de professeur ; ayant manqué l'une & l'autre, il leva le masque, & attaqua vivement la religion prétendue-réformée dans son

Papismus Protestantium vapulans. Ce livre ayant soulevé contre lui les Protestans, il quitta la théologie pour la chymie. Il fit croire qu'il étoit parvenu, au bout de 8 mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Le faiseur d'or étoit réellement alors dans la misère; il ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différens pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altena, Hambourg, & avoir dans tous essuyé les châtimens de la prison, il fut appelé à Stockholm en 1727, pour traiter le roi de Suede. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérit le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquoit ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchymiste quitteroit la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espece de patente, dans laquelle il annonçoit qu'il ne mourroit pas avant l'an 1808; prophétie qui ne se vérifia pas; car on le trouva mort dans son lit au château de Widgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. Dippel méritoit une place dans l'Histoire de la Philosophie hermétique, ainsi que dans celle des délires du genre-humain. On lui attribue cependant une invention utile, celle du bleu de Berlin ou bleu de Prusse.

DIRCÉ, reine de Thebes.

Lycus répudia Antiope pour l'épouser. Les enfans d'Antiope, irrités de cet affront, attachèrent sa rivale à la queue d'un taureau furieux. — Il y eut une autre DIRCÉ, qui ayant osé comparer sa beauté à celle de Pallas, fut changée en poisson.

DIROIS, (François) docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève le lia avec les cénobites de ce monastere célèbre; mais son attachement aux décrets du Saint-Siege le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, où il vivoit encore en 1691, fort considéré de ses confreres & de son évêque. On a de lui: I. *Preuves & préjugés pour la Religion Chrétienne & Catholique, contre les fausses Religions & l'Athéisme*, in-4°; ouvrage assez bon. II. *L'Histoire Ecclesiastique de chaque siecle*, qu'on trouve dans l'*Abrégé de l'Histoire de France* de Mezerai, est de lui; & quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DISCORDE, déesse que Jupiter chassa du Ciel, parce qu'elle brouilloit continuellement les dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis & de Pélée, avec les autres dieux, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or, sur laquelle étoient écrits ces mots: *A LA PLUS BELLE*. Junon, Pallas & Venus disputèrent cette pomme. On représente la Discorde coëffée de serpens, tenant une torche ar-

dente d'une main, une coulèvre & un poignard de l'autre; ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante, & les mains ensanglantées. Virgile exprime ainsi son funeste pouvoir :

Tu potes unanimos armare in praelia fratres,

Atque odiis versare domos, tu verbera totis

Funereasque inferre faces: tibi nomina mille,

Mille nocendi artes.

DITHMAR, évêque de Mersbourg en 1018, mort en 1028, à 42 ans, étoit fils de Sigefroi, comte de Saxe, & avoit été bénédictin au monastere de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'Histoire des Empereurs Henri I, Othon II & III, & Henri II*, sous lequel il vivoit. Cette Chronique, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition & la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses *Ecrivains servant à illustrer l'Histoire de Brunswick*, avec des variantes & des corrections, in-fol.

DITHMAR, (Jules-Christophe) né à Rothembourg dans la Hesse, le 13 mars 1677, membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, mort dans cette ville en 1737, nous a laissé: I. *Scriptorum rerum Germanicarum volumen*, Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-fol. II. *Dissertationes academicae*, Leipfick, 1737, in-4°, relatives aux leçons qu'il donnoit. III. Une édition de Tacite: *De Moribus Germanorum*, avec un savant Commentaire, Francfort-sur-

l'Oder, 1725. IV. *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol. V. *Histoire de l'ordre de S. Jean en Brandebourg*, 1728, in-4°, en allemand. VI. Une édition des *Annales des Duchés de Cleves, Juliers, &c.*, de Tefchenmacher (voyez ce mot), qu'il a enrichie de notes, de diplomes, &c., Francfort & Leipfick, 1721, in-fol.

DITTON, (Humfroi) de Salisburi, maître de l'école des mathématiques, érigée dans l'hôpital de Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flatterent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte étoit une chose plaisante. Ils avoient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueroient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque tems à Londres & aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal: ils en furent pour la honte & pour la grande dépense. Ditton s'occupaplus utilement des preuves de la Religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant: *Démonstration de la Religion Chrétienne*, Londres, 1712, in-8°; traduite en françois par la Chapelle, théologien protestant, sous ce titre: *La Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection de N. S. Jesus-Christ*, en 3 parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°; réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur suit la méthode des géometres, & s'en sert avec succès contre les Déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS ou VAN-DIEVE, (Pierre) né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571 il devint greffier du magistrat de Louvain, & fut chargé l'an 1575 de rechercher les privilèges de cette ville. Il abandonna ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses peres. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglois & les états confédérés, Divæus fut créé pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas long-tems de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savans, & surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connoissances de Divæus dans l'histoire Belgique & les antiquités. Nous avons de Divæus : I. *Rerum Brabanticarum liber*, que Miræus a fait imprimer à Anvers, 1610 : ouvrage d'une grande érudition. II. *De Gallia Belgica antiquitatibus liber, statum ejus, quem sub Romanorum imperio habuit, complectens*, Anvers, 1565. III. *Rerum Lovaniensium, lib. 4.* IV. *Annalium Lovaniensium, lib. 8.* M. Pagnot a donné une belle édition de tous ces ouvrages en un volume in-fol., avec des additions & des tables, Louvain, 1757. Divæus avoit encore fait plusieurs ouvrages analogues aux précédens, mais ils n'ont pas vu le jour.

DIVICON, chef & général des Helvétiens (maintenant les Suisses), se rendit célèbre par la défaite de Cassius, & par la

fiercé avec laquelle il parla à Jules-César. Il avoit été député vers ce conquérant, pour lui demander son alliance. César ayant exigé des otages, ce brave capitaine lui répondit, que sa nation n'avoit pas accoutumé de donner des otages, mais d'en recevoir; & se retira ensuite, vers l'an 58 avant J. C. Les Suisses d'aujourd'hui tiennent encore quelque chose de la bravoure & de l'intégrité de Divicon; mais l'usage de vendre leurs troupes & d'immoler leurs patriotes à des querelles étrangères dont ils ignorent même la cause, est une lâcheté dénaturée qui déshonore cette nation, d'ailleurs si estimable.

DIVINI, (Eustache) artiste Italien, excelloit dans l'art de faire des télescopes. Huygens fut néanmoins plus habile ou plus heureux que lui; car il découvrit avec ceux de sa construction l'anneau de Saturne. Divini lui contesta la vérité de cette découverte, par un ouvrage publié l'an 1660, in-8°, sous ce titre: *Brevis annotatio in Systema Saturnium*. Ses raisons étoient, qu'il ne voyoit pas cet anneau avec ses télescopes. Huygens le réfuta dans une réponse, à laquelle Divini repliqua vainement. Cet auteur vivoit encore en 1663.

DIVITIAC, druide & philosophe Gaulois, estimé & aimé par Cicéron & César qui l'avoient connu, étoit l'un des chefs de la république d'Aurun. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules.

DIUS-FIDIUS, ancien dieu des Sabins, dont le culte passa

à Rome. Ce Dius ou Deus-Fidius, & quelquefois simplement Fidius, étoit regardé comme le *dieu de la bonne-foi*: d'où étoit venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment étoit *Me Dius-Fidius*, qu'on doit entendre dans le même sens que *Me Hercules*. On le croyoit fils de Jupiter, & quelques-uns l'ont confondu avec Hercule.

DLUGOSS, (Jean) Polonois, chanoine de Cracovie & de Sandomir, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort, 1711, in-fol. en 12 livres. Le 13e. fut imprimé à Leipsick en 1712, in-fol. L'auteur, quoiqu'exact & fidele, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son Histoire à l'origine de sa nation, & la conduit jusqu'en 1444.

DOBSON, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1610, s'attacha à la maniere de Van-Dyck, & s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles I, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour & à la ville, qu'il ne pouvoit suffire à tout ce qu'on lui demandoit. Sa maniere étoit à la fois douce & forte: ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégéa ses jours. Il mourut à Londres en 1647, à 37 ans.

DODART, (Denys) conseiller, médecin du roi, & premier médecin du prince & de la princesse de Conti, & enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, & y mou-

rut en 1707, universellement regretté. Il étoit né d'un caractère sérieux, dit Fontenelle; & l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même, n'étoit pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austere, ni de sombre, laissoit assez à découvert cette joie sage & durable, fruit d'une raison épurée & d'une conscience tranquille. Gui-Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satyres, l'appelloit *Monstrum sine vitio*; un prodige de sagesse & de science, sans aucun défaut. On a de lui: I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes*, Paris, 1676, in-fol; ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface. II. *Statica Medicinæ Gallicæ*, dans un recueil sur cette matiere, en 2 vol. in-12.

III. Des *Dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diete des anciens, sur leur boisson. Il avoit beaucoup spéculé aussi sur la digestion & la transpiration, pour suivre & vérifier les observations de Santorius; observations dont le résultat dépend de tant de circonstances, qu'on n'a pu le fixer encore avec une utilité certaine. — Jean-Baptiste-Claude DODART, son fils, premier médecin du roi comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des Drogues* de Pierre Pomey.

DODURIDGE, (Pierre) théologien Anglois, mort en 1751 à Lisbonne, où il étoit allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *Sermons*,

in-8°. écrits avec simplicité.

DODECHIN, prêtre du 14e. siècle, natif de Logenstein dans l'électorat de Treves, visita la Palestine, dont il donna une *Description*, & continua la *Chronique* de Marianus Scotus depuis 1083 jusqu'en 1200.

DODOENS ou **DODONÉE**, (Rambert) de Malines, né en 1518, médecin des empereurs Maximilien II & Rodolphe II, mourut en 1585, à 67 ans. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art. I. *Histoire des Plantes* en latin avec figures, Anvers, 1644, in-fol. La description des plantes étrangères, sur-tout celle des Indes, est empruntée principalement des ouvrages de Charles l'Ecluse. II. Une Edition de Paul Eginette, Bâle, 1546. III. *Medicinalium observationum exemplarum*, Anvers, 1585, in-8°. &c.

DODSWORTH, (Roger) né à Yorck, a travaillé au *Monasticon Anglicanum*, avec Dugdale. Voyez ce mot.

DODWEL, (Henri) né à Dublin en 1641, de parens pauvres, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avoit pas d'argent pour acheter des plumes, du papier & de l'encre. Un de ses parens lui ayant donné du secours, il fit des progrès qui lui procurerent la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume. Il mourut en 1711, âgé de 70 ans. C'étoit un homme versé dans l'écriture-Sainte, l'histoire ecclésiastique & les ouvrages des Peres; mais d'une humeur hi-

zarre & chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont: I. *Un Traité contre les Non-Conformistes*, plein d'idées singulieres, mais qui n'ont rien d'étonnant dans un homme destitué de toute regle de doctrine & de croyance, & abandonné aux conclusions de l'esprit privé. Il y prétend que l'ame, naturellement mortelle, n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques. II. *Des Dissertations latines sur S. Cyprien*, 1684, in-8°. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand, que le disent les écrivains ecclésiastiques. D. Thierrri Ruinart le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des *Actes sinceres des Martyrs*. Un auteur qui a embrassé le sentiment de Dodwel, prétend que son adverlaire n'a pas assez distingué les martyrs, & les morts ordinaires; les persécutions pour cause de religion, & les persécutions politiques. Mais ce jugement est faux, & il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a tâché d'affoiblir toutes les preuves du Christianisme (voyez **DIOCLETIEN**, **RUINART**). III. *Un Traité sur la maniere d'étudier la Théologie*, en anglois. IV. *Geographiæ veteris Scriptorum Græci minores*, Oxford, 1698 & 1712, 4 vol. in-8°. rares & estimés. L'auteur a orné cette édition de remarques & de dissertations. V. *De veteribus Cyclis*, Oxford,

ford, 1701, in-4°. VI. *Annales Thucydidis & Xenophontis*, 1702, in-4°; ouvrage recherché. VII. Plusieurs Editions d'auteurs classiques, qu'il a éclaircis par des notes. Ceux qui voudront connoître plus en détail les autres productions de Dodwel, peuvent consulter sa *Vie* en anglois, 2 vol. in-12, publiée par François Brokesby. Mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwel aimoit extrêmement à se distinguer, & ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires & insoutenables, qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur, qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvoient avoir souffert la mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, & rendu infame aux yeux de tout l'empire Romain, & honoré dans une secte méprisée & persécutée ! Ces extravagantes opinions ont fait dire à M. Burnet, évêque Anglican de Salisburi, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinoza n'auroient pu avancer des choses plus absurdes & plus irréligieuses. « Cependant, » ajoute-t-il, vous n'avez point » reconnu vos fautes, comme » vous l'auriez dû faire publiquement. . . . Je puis vous assurer que j'aimerois mieux ne » savoir lire ni écrire, que » d'étudier ou de faire des livres » dans les vues que vous vous » êtes proposées depuis plus » de trente ans. Vous aimez

Tome III,

» les nouveautés & les paradoxes, & vous employez » votre savoir pour les établir. . . . J'estime, comme je le dois, plusieurs bonnes & belles qualités que vous possédez ; mais je déplore votre malheur dans tout ce que vous avez fait de reprehensible ». M. Chishull, bachelier en théologie, & membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savans qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger & de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nullement, » dit-il, diminuer la réputation à laquelle il a droit de prétendre ; mais je veux rabaisser cette autorité, à la faveur de laquelle il répand ses erreurs. Je crois que le genre-humain a plus de droit à la connoissance de la vérité, que l'auteur n'en a à la réputation dont il jouit par un savoir faux & mal employé ».

DOEG, Iduméen, écuyer de Saül. Ce fut lui qui rapporta à ce prince, que David, passant par Nobé, avoit conspiré contre lui avec le grand-prêtre Achimelech. Cette calomnie mit Saül dans une telle colère, qu'il désola la ville de Nobé, & fit donner la mort par la main du lâche Doëg, au grand-pontife & à 85 prêtres, l'an 1061 avant J. C. C'est à cette occasion que David composa les *Psaumes* 51 & 108.

DOEZ, voyez VANDER-DOEZ.

DOISSIN, (Louis) Jésuite, est connu par deux *Poèmes latins*, l'un sur la *Sculpture*,

N n

l'autre sur la Gravure. On y remarque un style pur & coulant; une élocution libre, aisée, pleine de feu & de noblesse; des exemples choisis avec goût & appliqués avec autant de grace que de justesse. Son Poème de la Sculpture sur-tout, offre des descriptions & une force de coloris qui ressuscitent souvent la langue d'Auguste. L'un & l'autre parurent à Paris en 1757, 1 vol. in-12, avec la traduction. Ce Jésuite mourut à Paris le 21 septembre 1755, âgé de 27 ans, de la petite vérole.

DOISY, (Pierre) directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre: *Le Royaume de France & les Etats de la Lorraine, en forme de Dictionnaire*, in-4°, 1753.

DOLABELLA, (Publius-Cornelius), gendre de Cicéron, se distingua pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, & par son attachement au parti de Jules-César. Il se trouva avec lui aux batailles de Pharsale, d'Afrique & de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux créanciers. Marc-Antoine s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avoit formé, que pour frustrer ceux à qui il devoit, & pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il

n'eût pas l'âge prescrit par les loix. Marc-Antoine son collègue traversa cette élection; mais César ayant été tué, il fut obligé de reconnoître Dolabella, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. Cassius prévint ce nouveau gouverneur. Dolabella, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison Trebonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, l'un des conjurés qui avoit eu part à la mort de César. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie-Mineure, il se donna la mort dans Laodicée, où il étoit assiégé par Cassius, l'an 43 avant J. C. Il n'avoit alors que 26 à 27 ans.

DOLCÉ, (Louis) né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1568, fut mis dans le même tombeau qui avoit reçu Ruscelli son Zoïle 3 ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poétiques, & par différentes Traductions des écrivains anciens, que par ses actions. « C'étoit, dit Baillet, » un des meilleurs écrivains de » son siècle. Son style a de la » douceur, de la pureté & de » l'élégance; mais la faim l'obligea souvent à allonger ses ouvrages, & ne lui permit pas » d'y mettre toute la correction » qu'ils auroient exigée ». On recherche les suivans: I. *Dialogo de la Pittura, intitolato l'Aretino*, Venise, 1557, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec le françois à côté, Florence, 1735. II. *Cinque primi canti del Sacripante*, Venise, 1535, in-8°; 1562, in-4°. III. *L'Achille & l'Enea*, 1570, in-

4°. IV. *La prima impressa del Conte Orlando*, 1572, in-4°. V. Des Poésies dans différens recueils, entr'autres dans celui de Berni. VI. *Vie de Charles-Quint*, Venise, 1561, in-4°, en italien; estimée, mais peu commune. VII. *Vie de Ferdinand I, Empereur*, Venise, 1566, in-4°.

DOLERA, (Clément) évêque de Foligni, cardinal, de l'ordre de S. François dont il fut général, étoit de Moneglia; il se distingua par sa science & par sa vertu, & mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre: *Compendium Theologicarum Institutionum*.

DOLET, (Etienne) né à Orléans en 1509, étoit fils, dit-on, de François I, & d'une Orléanoise nommée Cureau. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mere avec un seigneur de la cour; mais cette anecdote mérite confirmation. Quoi qu'il en soit, Dolet à la fois imprimeur, poète, orateur & humaniste, étoit outré en tout: comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure, toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur: savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail: d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif & inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellan lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'auroit rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien; & il fut brûlé comme athée à Paris en 1546, à 37 ans. " On ne voit pas,

dit un auteur, que nos philosophes se soient empressés de réclamer ou de justifier un pareil zéléateur de la liberté. Son athéisme trop déclaré & trop pratiqué, l'a peut-être exclu de l'association, & a retenu les plumes éloquentes qui auroient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grace aux yeux des auteurs du *Système de la Nature*. Les principes de cet ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes que ceux de Dolet ». On dit qu'avant de rendre l'ame, il protesta que ses livres contenoient des choses qu'il n'avoit jamais entendues: ce qui est sans doute très-facile à croire: quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu? On a de lui: I. *Commentarii Linguae Latinae*, 2 vol. in-fol. à Lyon, chez Gryphe, 1536-38, qui devoient être suivis d'un 3e. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espece de dictionnaire de la langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connoissoit bien les tours & les finesses, sur-tout celles de Cicéron, son auteur favori; cependant il n'écrivoit pas naturellement en latin: sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes: c'est un tissu de phrases mendiées. II. *Carminum libri IV*, 1538, in-4°: ces Poésies sont pitoyables, sur-tout les lyriques. III. *Formulae Latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-folio: cet ouvrage est un dictionnaire qui devoit avoir 2 autres par-

ties. IV. *Second Enfer de Dolet*, 1544, in-8°. V. *De officio Legati*, Lyon, 1538, in-4°. VI. *Francisci I facta* en vers, Lyon, 1529, in-4°. VII. Les mêmes en françois, 1540, en prose, sous le titre de *Gestes de François I*, in-4°. VIII. *De re navali*, Lyon, 1537, in-4°. IX. *Un Recueil de Lettres en vers françois*.

DOLGOROUKI, (Iwan prince de) fils d'Alexis Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, czar de Russie, fut prendre un tel ascendant sur ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Menzikow, qui s'étoit emparé de toute l'autorité, & qui gouvernoit seul. Menzikow & toute sa famille furent exilés en Sibérie; Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avoit une sœur qui fut fiancée au czar; mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le czar succomberoit à la maladie dont il étoit atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sa sœur, fut instituée impératrice & héritière de l'empire. Le prince Iwan avoit signé ce testament au nom du czar, ayant été accoutumé de signer le nom de ce monarque pendant sa vie par son ordre. A peine Pierre II avoit-il fermé les yeux, que le prince Iwan sortit de sa chambre, l'épée à la main, criant: *Vive l'impératrice Catherine!* mais personne n'ayant répondu, il se retira confus, & brûla le testament. Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit,

le pere d'Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité, elle souscrivit à tout; mais elle fut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, & les fils de Menzikow en furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan & Basile furent roués, deux autres écartelés, & d'autres eurent la tête tranchée.

DOLLIERES, (N.) Jésuite Lorrain, s'est distingué à la Chine par son zèle & ses travaux, depuis 1758 jusqu'en 1780, qu'il mourut à Peckin, après avoir publié un excellent *Catechisme*, dont plus de 50 mille exemplaires circulent dans les provinces de ce vaste empire.

DOLMANS, (Pierre) Jésuite, natif des environs de Maëstricht, mort le 29 septembre 1751, a travaillé aux *Acta Sanctorum*, depuis 1736 jusqu'à 1739.

DOLON, Troyen, extrêmement léger à la course, qui ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris & tué par Diomede & Ulysse.

DOMAT ou **DAUMAT**, (Jean) avocat du roi au siege présidial de Clermont en Auvergne, étoit né dans cette ville en 1625. Il devint l'arbitre de sa province, par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il étoit beaucoup lié, prenoient ses avis, même sur les matières de théologie. Domat étoit à Paris durant la dernière maladie de Pascal. Il re

cut ses derniers soupirs, & fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. La confusion qui régnoit dans les loix, le détermina à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devoit d'abord être que pour lui, & pour ceux de ses enfans qui prendroient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagerent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1685: Louis XIV, sur le rapport que lui en fit M. Pelletier, alors contrôleur-général, ordonna à Domat d'en faire part au public, & lui accorda une pension de 2000 livres. Domat fixé à Paris montra son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes, à mesure qu'il l'écrivait. D'Aguesseau, alors conseiller d'état, lui dit, en écoutant la lecture d'un cahier où il étoit traité de l'usure: » Je savois que l'usure étoit défendue par l'écriture & par les loix; mais je ne la savois pas contraire au droit naturel: convenant ainsi d'avoir appris ce point, & d'en avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Loix civiles dans leur ordre naturel*, parurent enfin en 1689, in-4°, chez Coignard. Elles forment 6 vol., dans lesquels on voit non-seulement que l'auteur possédoit l'esprit des loix, mais qu'il étoit très-capable d'y faire entrer les jeunes jurisconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, & cet objet parut entièrement rempli. Les 3 premiers vol. in-4°, traitent des loix civiles dans leur ordre naturel; les 4. & 5e., du droit public; & le 6e.

est un choix de loix. Cet habile homme mourut à Paris en 1696, à 70 ans. On fit après sa mort une édition de son ouvrage, in-fol., 1702, à Luxembourg, réimprimé plusieurs fois. L'édition la plus complete est celle de 1777, in-fol., avec un Supplément par M. de Jouy.

DOMENICHI, (Louis) natif de Plaisance, & mort vers 1564, âgé de 50 ans, a donné, outre beaucoup de Traductions italiennes d'auteurs anciens, les bagatelles suivantes: I. *Le duc Cortigiane*, comédie. Florence, 1563, in-8°. II. *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8°. III. *Facetie, motti e burle*, Venise, 1581, in-8°. IV. *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8°. V. *La nobiltà delle donne*, 1554, in-8°. VI. *La donna di corte*, Lucques, 1564, in-4°. VII. *Rime*, Venise, 1544, in-8°. VIII. *La Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8°. Il a encore donné *des Mœurs des Turcs*, Venise, 1548, in-8°; *des morceaux d'Histoire* en XIV livres, Venise, 1594; ouvrage curieux, qui contient, à la manière de Valere-Maxime, un mélange de faits historiques de tout genre.

DOMINICA, (Albia) fille du patrice Pétrone, & épouse de l'empereur Valens, étoit d'un caractère violent & d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les Catholiques, & engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quarantevingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siège de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur ré-

pondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siege de Constantinople contre les Goths; & par les encouragemens qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de tems après en exil, mais qu'elle obtint ensuite de l'empereur Théodose, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur Indien, qui s'étant rendu à Rome, avoit embrassé le Christianisme & l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicaire apostolique, Dominico le suivit, & passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendoit parfaitement le commerce de l'Asie, & engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque tems à Ispahan, & passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à cette cour qu'il connoissoit à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, & ces trois puissances y firent joindre le pape,

pour rendre cette ambassade plus solemnelle. Dominico étoit aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisoit de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. Dominico, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avoit eu avis qu'on l'épioit à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le Moscovite l'ayant mené jusqu'à la Mer-Caspienne, s'en défit adroitement. Le Vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, & de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritoit. Il s'en fallot peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtement sévère. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de tromper des souverains & de jouer de grands rôles.

DOMINIQUE, (S.) *Loricat* ou *l'Encuirassé*, ainsi appelé, parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtoit que pour se donner la discipline. Ce n'étoit pas seulement pour lui que Dominique se flagelloit; c'étoit pour expier les iniquités des autres, &

les pécheurs commodes n'hésitoient point à recourir à la courageuse charité du bon hermite. Il mourut le 14 octobre 1060, dans un hermitage de l'Apennin. On auroit certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires; elles ont eu leur utilité, puisqu'en sanctifiant ceux qui les faisoient, elles avoient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. « Les » hommes, dit un sage & pieux » écrivain, ont peu de confiance en ceux qui vivent » avec eux & comme eux; il » faut de tems en tems des » hommes singuliers qui les » étonnent; qui excitent leur » attention pour les rendre dociles, pour leur faire goûter » une morale qui leur déplaît; » Dieu en a suscité quand il lui » a plu, & en dépit de la philosophie, ils ont fait beaucoup » de bien » (voyez PATRICE, SIMÉON-STYLITE, &c.). L'auteur du trop fameux *Dictionnaire philosophique* a confondu S. Dominique l'Encuirassé avec le suivant; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour quiconque connoît l'érudition des philosophes modernes. Pierre Damiens a écrit sa *Vie*.

DOMINIQUE, (S.) instituteur de l'ordre des Freres Prêcheurs, naquit à Calarvega, bourg du diocèse d'Osma, en 1170, de parens nobles & vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palentia, où étoit alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alphonse IX y avoit rassemblé des savans de France & d'Italie, & établi des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans, par le double mé-

rite de l'esprit & de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, & sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par Alphonse, pour accompagner la princesse promise à son fils, Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne: ils se fixerent en France, avec des abbés de l'ordre de Citeaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques Vaudois & Albigeois, dont le Languedoc étoit infecté. La mission prit dès-lors une nouvelle face. « Dominique, dit » un théologien moderne, persuade que l'esprit d'hérésie » naît de l'oubli de Dieu, du » relâchement dans son culte » & du mépris des œuvres chrétiennes, entreprit de » faire revivre la piété, & » réussit mieux par ce moyen » que par la controverse. Il » établit par-tout l'usage du » *Rosaire*, qui est un ensemble » d'oraisons, composé de ce » qu'il y a de plus autorisé » & de plus solide en fait de » prières; aisé à comprendre, » à pratiquer; qui occupe sagement le peuple en l'instruisant, en le touchant par la méditation des vérités saintes; où le simple fidele, sans connoissance des livres & même des caracteres, suit long-tems un ordre de prières déterminées qui tiennent son ame élevée vers Dieu, sans contention & sans gêne: pratique qui a produit des biens incalculables, & en produit encore tous les jours, dans les en-

» droits où cet édifiant exer-
 » cice s'est maintenu contre la
 » dissipation & l'indifférence
 » du siècle ; pratique d'autant
 » plus chere aux ames hum-
 » bles & modestement reli-
 » gieuses, qu'elle n'est pas du
 » goût d'une dévotion recher-
 » chée & argumentante ». Les
 premiers fruits du zele de Do-
 minique parurent à la confé-
 rence de Pamiers, en 1206. Le
 chef des Vaudois y abjura ses
 erreurs entre les mains de l'é-
 vêque d'Osma. « Les Incré-
 » dules, copistes des protes-
 » tans (disent les encyclopé-
 » distes), ont déclamé contre
 » S. Dominique, de la maniere
 » la plus indécente. Ils l'ont
 » peint comme un prédicateur
 » fougueux & fanatique, qui
 » préféra d'employer contre
 » les hérétiques, le bras sécu-
 » lier plutôt que la persuasion,
 » qui fut l'auteur de la guerre
 » que l'on fit aux Albigeois,
 » & des cruautés dont elle fut
 » accompagnée, qui, pour per-
 » pétuer dans l'Eglise le zele
 » persécuteur, suggéra le tri-
 » bunal de l'inquisition. La vé-
 » rité est, que S. Dominique
 » n'employa jamais, contre les
 » Albigeois, que les sermons,
 » les conférences, la charité
 » & la patience. En arrivant
 » dans cette mission, il repré-
 » senta aux abbés de Cîteaux
 » qui y travailloient, que le
 » seul moyen d'y réussir, étoit
 » d'imiter la douceur, le zele
 » & la pauvreté des Apôtres ;
 » il leur persuada de renvoyer
 » leurs équipages & leurs do-
 » mestiques, & leur donna
 » l'exemple de la charité apos-
 » tolique. Il n'eut aucune part
 » à la guerre que l'on fit aux

» Albigeois. Ces hérétiques l'a-
 » voient eux-mêmes provo-
 » quée, en prenant les armes
 » sous la protection des comtes
 » de Toulouse, de Foix, de
 » Comminges & de Béarn,
 » en chassant les évêques, les
 » prêtres & les moines, en
 » pillant & en détruisant les
 » monasteres & les églises, &
 » en répandant le sang des Ca-
 » tholiques (voy. MONT-FORT
 » Simon). S. Dominique prê-
 » cha contre les excès que com-
 » mirent les Croisés, aussi-bien
 » que contre les cruautés des
 » Albigeois » (*Encyclop. mé-
 » thod. art. DOMINICAIN*). Les
 succès de Dominique lui mé-
 riterent la charge d'inquisiteur
 en Languedoc. Il y jeta les pre-
 miers fondemens de son ordre
 à Toulouse, approuvé en 1216
 par Honorius III. Le saint fon-
 dateur, de concert avec ses
 compagnons, avoit embrassé la
 regle de S. Augustin, pour se
 conformer au concile de Latran
 contre les religions nouvelles ;
 mais il y ajouta quelques pra-
 tiques plus austeres. Les Freres
 Prêcheurs, dans leur premiere
 institution, n'étoient ni men-
 dians, ni exempts de la jurisdic-
 tion des Ordinaires, mais cha-
 noines réguliers. L'année d'a-
 près la bulle d'Honorius III,
 en 1217, ils obtinrent de l'uni-
 versité de Paris l'église de S.
 Jacques, d'où leur est venu le
 nom de *Jacobins*. Dominique
 fut le premier général de son
 ordre. Cette nouvelle famille
 se multiplia tellement, qu'ac-
 tuellement elle est divisée en
 45 provinces, dont il y en a
 11 en Asie, en Afrique & en
 Amérique, sans compter 12
 congrégations ou réformes par

ticulieres, gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré-palais à Rome est toujours un religieux de cet ordre. Ce fut S. Dominique qui persuada à Honorius III, d'établir un lecteur du sacré-palais: office peu considérable dans le commencement; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *Maîtres du Sacré-Palais*, sont devenus des officiers de distinction. L'ordre de S. Dominique avoit déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée en 1221. Il avoit fait élire peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, 8 provinciaux, pour gouverner ses freres répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie & en Angleterre. Le pape Grégoire IX le canonisa 14 ans après sa mort, en 1235. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement ce fondateur distingué, peuvent consulter la *Vie de S. Dominique*, publiée à Paris en 1739, in-4°, par le P. Touron, historien des hommes illustres de son ordre. L'ordre de S. Dominique s'est toujours particulièrement distingué par son orthodoxie & son attachement à l'Eglise Catholique; & dans ce siècle de perversion & de délire philosophique, c'est un de ceux qui a eu dans son sein le moins d'enfans dégénérés & corrompus.

DOMINIQUE ou **DOMINICI**, (Jean) né à Florence de parens pauvres, entra après beaucoup d'instances dans l'ordre de S. Dominique, & s'y distingua par sa piété & sa

science. Il passa par toutes les charges de son ordre, & fut grand zéléateur de la discipline réguliere. Le schisme qui défoloit alors l'Eglise, le touchoit vivement. Il en parla avec beaucoup de chaleur & de fermeté à Grégoire XII, qui bien loin de s'en offenser, le fit archevêque de Raguse, le créa cardinal en 1408, & l'envoya en qualité de légat au concile de Constance. Il abdiqua quelque tems après son archevêché, & fut envoyé malgré lui en qualité de légat en Pologne, en Bohême & en Hongrie, pour travailler à l'extinction des erreurs des Hussites. Il mourut l'an 1419. S. Antonin, son disciple, a fait son éloge en peu de mots: *Ultra dignitatem eximiam scientiæ & sapientiæ, morum sanctitate effulsit in Ecclesiâ Dei*. On a de Dominique un traité de la *Charité* en italien, & *Lucula nostris* en latin, que l'on conserve en manuscrit à Florence, chez les PP. Dominicains.

DOMINIQUE de San-Geminiano, célèbre jurisconsulte du 15^e. siècle, composa des *Commentaires sur le 6^e. livre des Décrétales*, 1471, in-fol., & d'autres ouvrages, dans lesquels l'ordre & la critique ne brillent guere.

DOMINIQUE, voy. **BIANCOLELLI**.

DOMINQUIN, (Dominico Zampieri, dit le) peintre Bolonois, élève des Carrache, donnoit beaucoup de tems & d'application à ce qu'il faisoit. Ses rivaux disoient que ses ouvrages étoient *comme labourés à la charrue*. Antoine Carrache même le comparoit à un bœuf.

Annibal Carrache, qui voyoit sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talens, répondit *que ce bœuf laboureroit un champ si fertile sous ses mains, qu'il nourriroit un jour la peinture*. Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semèrent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison en 1641, dans sa 60e. année. Le Dominiquin étoit modeste, retiré, croyant par-là défarmer l'envie. Le Poussin disoit qu'il ne connoissoit point d'autre peintre que lui pour les expressions. Le même artiste regardoit la *Transfiguration* de Raphaël, la *Descente de Croix* de Daniel de Volterre, & le *S. Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chef-d'œuvres de peinture de Rome. Cet illustre maître excelloit sur-tout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête sont d'une simplicité & d'une variété admirables. Son pinceau ne manquoit pas de noblesse, mais il n'avoit pas assez de légèreté. Ses plus beaux tableaux sont à Naples, à Rome & aux environs.

DOMINIS, (Marc-Antoine de) ex-jésuite, étoit de la famille du pape Grégoire X: il quitta la société pour être évêque de Segnia en Dalmatie, & obtint ensuite l'archevêché de Spalatro. Les caresses des Protestans, & l'espérance d'un grand repos & de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage étoit, à ce qu'il disoit, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays

où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre le ressentiment des Catholiques. Durant son séjour en cette île, il publia en 1619 l'*Histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, sous le nom de *Pierre Soave Polano*, anagramme de *Paul Sarpi de Venise*. Ce prélat inquiet & entreprenant ne fut pas inutile au roi Jacques I, dont la passion dominante étoit celle de paroître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect & d'estime, dont le roi & le clergé Anglois le combloient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité & son avarice, qu'il avoit cachées d'abord, & qu'il déve- loppa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami & son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne, qu'il pouvoit revenir sans aucune crainte. Dominis, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, & rétracta tout ce qu'il avoit dit ou écrit contre l'Eglise. Jacques I, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous 3 jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, & demanda pardon, dans un confistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante & bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentoit de sa conversion

dès 1623, c'est-à-dire, 6 mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château St-Ange, où il mourut en 1625, à 64 ans. On a de lui : I. Un grand traité : *De Republicâ Ecclesiasticâ*, en 3 vol. in-folio, Londres, 1617 & 1620; Francfort, 1658. « Cet ouvrage, dit » un critique, fait non-seule- » ment pour détruire la mo- » narchie de l'Eglise & la » primauté du pape, mais en- » core la nécessité d'un chef » visible, ne pouvoit manquer » de plaire aux puritains d'An- » gleterre; mais il est étonnant » que Jacques I l'ait souffert, » & qu'il n'ait pas vu qu'un » homme qui ne veut pas de » chef dans l'Eglise, n'en veut » point dans l'état ». L'ou- » vrage fut censuré le 15 dé- » cembre 1617, par la faculté de théologie de Paris; réfuté sa- » vamment par Nicolas Coeffeteau, & brûlé avec le corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. Un compilateur fameux dans ce siècle, qui l'a suivi dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance & ses variations. II. *De radiis visus & lucis in vitris perspectivis, & Iride, Tractatus*, Venise, 1611, in-4°. Il y parle des lunettes à longue vue ou télescopes, dont l'invention étoit alors nouvelle; & raisonne sur la lumière & les couleurs, sur-tout celles qui brillent dans l'arc-en-ciel : matière que le P. Grimaldi avoit traitée long-tems avant lui, que le P. des Chales, Descartes & Newton ont traitée depuis, sans que les nuages qui l'enveloppent soient entièrement dissipés : car il ne faut pas confon-

dre la formation même de l'arc-en-ciel, avec la variété de ses couleurs (voyez NEWTON). Cet évêque schismatique étoit à-peu-près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs de ce siècle entreprirent de ressusciter son erreur, touchant le mariage qu'il soumet aux caprices & à la mobilité de la législation humaine. Launoy avoit déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, lorsqu'on se flatta de réussir mieux dans un tems où toutes les notions étoient ébranlées, & les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais outre les théologiens catholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversoit pas seulement la Religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence, dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7, p. 83) : « Voilà, sans » doute, une réponse digne de » l'autorité souveraine; mais » est-ce la réponse d'un prince » catholique, apostolique, Ro- » main, d'un adhérent aux » canons du concile de Trente, » qui forme la règle de foi du » catholicisme même le moins » ultramontain? Le concile de » Trente défend à la puissance » séculière de se mêler des » causes matrimoniales : *Si quis dixerit causas matrimo- niales non spectare ad judi-*

» ces ecclesiasticos, anathema
 » fit, dit le douzieme canon
 » de la session 24 de ce con-
 » cile. S'il est vrai que le ma-
 » riage étant un sacrement,
 » toutes les causes matrimo-
 » niales ressortent uniquement
 » de la juridiction ecclésiast-
 » tique; c'est à l'Eglise, dont
 » la hiérarchie est également
 » de droit divin, à régler la
 » maniere de juger ses causes,
 » & en qui réside la puissance
 » d'ordonner sur chacune; car,
 » vouloir régler les divers
 » droits de la hiérarchie chré-
 » tienne, établie par Dieu
 » même, comme dit le concile
 » de Trente, c'est assurément
 » le plus grand attentat de la
 » puissance politique contre la
 » religieuse. Presque dans le
 » même tems, un orateur dévoué
 » d'ailleurs à l'esprit d'innova-
 » tion, aux inquiétudes d'une po-
 » litique réformatrice, aux systé-
 » mes qui ont bouleversé la Fran-
 » ce, & accrédité dans ce royaume
 » jadis si chrétien, tous les dél-
 » lires philosophiques, M. l'abbé
 » Fauchet, dans un *Discours sur*
 » *la Religion nationale*, s'expri-
 » moit de la sorte: « On conti-
 » nue d'objecter: L'autorité
 » des gouvernemens sur les
 » contrats, sur la justice distri-
 » butive & commutative, sur
 » les mariages, & sur tous
 » les autres actes qui ont rap-
 » port à la morale ou aux sa-
 » cremens, que deviendrait-
 » elle? Ce qu'elle doit être:
 » une autorité purement exé-
 » cutrice. *Les loix civiles ne*
 » *peuvent jamais créer la mo-*
 » *rale*; elles doivent toujours
 » la suivre & l'enjoindre. Vous
 » avez, par la premiere de vos
 » loix, qui est la base de toutes

» les autres, une Religion. Gra-
 » ce au Ciel, cette Religion
 » est la seule vraie, la seule
 » parfaite, & par la sanction
 » de cette fraternité générale
 » qu'elle a reçue du Pere uni-
 » versel, doit être celle du
 » genre-humain: il faut que
 » votre législation s'y con-
 » forme; sinon vous êtes
 » en contradiction avec vous-
 » mêmes, & votre gouverne-
 » ment reste dans le chaos,
 » où il a toujours été par la
 » contradiction, entre la loi
 » de Dieu & les loix des hom-
 » mes. La doctrine sur l'usage,
 » sur les contrats, sur tous
 » les rapports de la morale,
 » comme sur les dogmes &
 » les sacremens, appartient à
 » l'Eglise seule. Il faut le re-
 » dire, l'opinion contraire qui
 » veut mêler dans cet en-
 » seignement l'autorité légis-
 » lative & contraire des prin-
 » ces, est une absurdité & une
 » impiété. Celui qui n'écoute
 » pas l'Eglise, & à plus forte
 » raison, qui s'élève contre
 » elle dans tout ce qu'elle en-
 » seigne, sans exception, sans
 » restriction, est comme un
 » païen & un publicain. Brûlez
 » l'Evangile, & adoptez une
 » autre religion, ou croyez-y.
 » Il faut donc laisser à tous
 » les barbouillages que cer-
 » tains théologiens & juricons-
 » sultes de France & d'Alle-
 » magne, pour flatter le des-
 » potisme des princes & des
 » tribunaux, ont écrit sur le
 » mariage, par exemple, con-
 » sidéré comme sacrement, &
 » dans ses rapports moraux.
 » Il n'appartient qu'à l'Eglise
 » de décider cette doctrine.
 » Ce qu'elle a fixé au concile

» de Trente, est au-dessus
 » de toutes les atteintes des
 » trônes, & lie souveraine-
 » ment les consciences. Il y a
 » Sacrement, où l'Eglise Ca-
 » tholique dit qu'il y a Sa-
 » crement; il y a bonnes
 » mœurs, où l'Eglise dit qu'il
 » y a bonnes mœurs. Toutes
 » les puissances temporelles
 » ensemble ne pourroient pas
 » changer un iota à la vé-
 » rité de ces principes. Les
 » évêques sont les sujets des
 » princes, au temporel, oui;
 » au spirituel, non. Ce sont
 » les princes qui sont sous ce
 » rapport, sujets de l'Eglise.
 » On brouille tout, lorsqu'on
 » ne fait pas ces distinctions.
 » Mais il y a beaucoup d'ob-
 » jets dans l'enseignement qui
 » intéressent le temporel? Af-
 » surément tout l'intéresse dans
 » la morale; & la morale ap-
 » partient à la Religion. La
 » Religion ne pourra-t-elle
 » donc prononcer rien que
 » sous les bons princes? Met-
 » tront-ils sous le sceptre, les
 » consciences avec tous les
 » biens de l'empire, parce que
 » tous ces objets se touchent,
 » & qu'ils aiment à dominer
 » sur tout? Comment a-t-on pu
 » fomenter si long-tems, par
 » une inconcevable lâcheté,
 » un despotisme si stupide, &
 » une impiété si brutale? Peu-
 » ples & rois, vous dépendez
 » également de Dieu, c'est-
 » à-dire de la vérité, de la
 » justice & de la morale, en
 » un mot, de la Religion, sans
 » laquelle il n'existe ni vertu
 » réelle, ni droits inviolables,
 » ni société positive». Voyez
 GERBAIS, GIBERT, LAUNOY,
 POTHIER.

DOMITIA - LONGINA,
 fille du célèbre Corbulon, gé-
 néral sous Néron, femme de
 Domitien, se diffama par ses
 débauches, dont elle faisoit
 gloire. Elle avoit été mariée
 d'abord à Lucius Ælius Lamia,
 auquel Domitien l'enleva. Son
 commerce avec le comédien
 Paris, & ses autres désordres
 ayant éclaté, l'empereur la ré-
 pudia; mais il ne put s'empê-
 cher de la reprendre peu de
 tems après. Domitia, lassée de
 son époux, entra dans la con-
 juration de Parthenius & d'E-
 tienne, dans laquelle Domitien
 perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle
 s'affranchit de la crainte où
 elle étoit tous les jours qu'il
 ne la sacrifiat à son ressentiment
 & à sa jalousie. On l'avoit
 accusée d'inceste avec l'empereur
 Tite, son beau-frere; elle
 s'en purgea par serment, &
 l'effronterie avec laquelle elle
 avouoit ses autres crimes, la
 rendit croyable en cette occa-
 sion. Domitia mourut sous Tra-
 jan. Elle avoit une beauté par-
 faite, des manieres engageantes,
 une grande envie de plaire,
 un esprit élevé & capable de
 tout entreprendre. Elle eut un
 fils de Domitien, qui mourut
 jeune, & qui fut mis au rang
 des dieux.

DOMITIEN, (*Titus Fla-
 vius Domitianus*) frere de Tite,
 fils de Vespasien & de Flavia
 Domitilla, né l'an 51 de J. C.,
 se fit proclamer empereur l'an
 81, sans attendre que Tite fût
 mort; mais il s'en défit bientôt
 par le poison, suivant quel-
 ques auteurs. Son avènement à
 l'empire promit d'abord des
 jours sereins au peuple Romain.
 Il affecta d'être doux, libéral,

modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs & des satyriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, & fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices. Mais ces commencemens heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des Chrétiens, & voulut en abolir le nom. C'est sous son règne & par ses ordres que S. Jean l'Évangéliste fut jeté dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des Vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car ce monstre vécut long-tems avec sa propre niece, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet inceste, il se rendit infame par ce vice contre nature, qui a fait tant de ravages sous le règne du paganisme, & que S. Paul peint avec de si terribles couleurs dans le 1^{er}. chapitre de l'Épître aux Romains. Rien n'égalait sa lubricité, si ce n'étoit son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* & de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenteroit. Ce monstre, troublé par le remords de ses crimes, & par les différentes prédictions des astrologues, étoit dans des transes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenoit ordinairement, de pierres qui renvoyoient l'image à

peu-près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrit si personne ne le suivoit. Ces précautions ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J. C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné 15 & 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, & même de la sépulture. Il avoit autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devoit faire cuire un turbot. Une autre fois il l'assiégea dans les formes, & le fit environner de soldats. Ayant invité à manger un autre jour les principaux sénateurs, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, & éclairée de quelques flambeaux funebres, qui ne servoient qu'à laisser voir différens cercueils, sur lesquels on lisoit les noms des convives. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, & une torche allumée de l'autre. Ces especes de furies, après avoir quelque tems épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. « Digne châtement, dit » un historien, de cette nation » fameuse qui, après avoir » vaincu l'univers par son courage & la sévérité de ses » mœurs, devint plus corrompue, plus molle, plus lâche que tous les peuples » qu'elle avoit subjugués; jouet » de ses tyrans, qu'elle idolâtroit au moment même » qu'ils l'écrasoient » (voyez CALIGULA). Domitien méloit

à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restoit des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant, si l'empereur étoit seul? — Si bien seul, répondit-il, qu'il n'y a pas même une mouche. Il faut avouer pourtant que Domitien n'étoit ni aussi fou, ni aussi déréglé, que Caligula & Néron. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire; il chassa les philosophes dont il connoissoit l'orgueil, les intrigues & les dangereuses spéculations (voyez VESPAISIEN). C'est le dernier des 12 empereurs qu'on appelle Césars. Nerva lui succéda.

DOMITIEN, (*Domitius Domitianus*) général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, & remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave & des traits réguliers.

DOMITILLE, (*Flavia Domitilla*) fille de Flavius Liberalis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J. C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, épouse du consul Flavius Clemens, & niece de Domitien.

Elle étoit chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, & sa femme reléguée dans l'isle Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de Domitille; & ce qu'on ajoute de plus, est tiré d'actes apocryphes. — Il ne faut pas aussi confondre celle-ci avec sainte **FLAVIE DOMITILLE**, niece de Flavius Clemens, qui reçut le voile sacré de S. Clément, fut reléguée dans l'isle de Pontia, où elle demeura dans de petites cellules que l'on voyoit encore du tems de S. Jérôme (*Epist. 27 de Paula*), & brûlée à Terracine avec Euphrasie & Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS ÆNOBARBUS, (*Cneius*) consul Romain 96 ans avant J. C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les troubles qui s'y étoient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendoient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, & depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan & au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux; 20 mille hommes des troupes de Bituit furent taillés en pièces; 3000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphants, contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fut

dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avoit remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée sur les flancs de laquelle paroissent des captifs enchaînés. Domitius étoit plein d'orgueil & d'ambition. On remarque qu'il se faisoit porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la province Romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie, ou le Languedoc, à la république.

DOMITIUS, grammairien qui florissoit sous Adrien : c'étoit un homme vertueux, affligé sur-tout de la contagion de l'exemple & des maximes perverses. Il souhaitoit que les hommes perdissent le don de la parole, afin que leurs vices ne pussent pas se communiquer. Vœu cruel d'un côté & chimérique, mais de l'autre très-raisonnable dans des tems de corruption, & dont il faudroit souhaiter l'objet possible & même réalisé. On a remarqué que les nations qui ont une langue particuliere & n'en connoissent pas d'autres, restent long-tems integres au milieu même des peuples les plus dégradés.

DOMNA JULIA, voyez JULIA DOMNA.

DOMNUS I, Romain élu pape après la mort de Dieu-Donné, le 2 novembre 676, mourut le 11 avril 678. Anastase parle d'une comete qui parut pendant 3 mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'Eglise de Ravenne, qui se prétendoit exempte de la juridiction du Saint-Siege.

DOMNUS II ou DONNUS,

Romain, succéda à Benoît VI en 974, durant la tyrannie de l'anti-pape Boniface, qui avoit fait étrangler Benoît VI. Il paroît que son pontificat ne fut que de quelques mois. Benoît VII lui succéda.

DONAT, (S.) évêque d'Arezzo en Toscane, fut, au rapport de saint Grégoire-le-Grand, illustre par ses vertus & ses miracles. Il fut arrêté pour cause de Religion par Quadratien, préfet impérial de Toscane, sous le regne de Julien l'apostat. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut condamné à diverses tortures, qu'il souffrit avec un courage vraiment chrétien. Il couronna son martyre par le glaive en 361. On conserve ses reliques dans la cathédrale d'Arezzo.

DONAT, (S.) fils de Wandalene, duc de la Bourgogne Transjurane, fut baptisé par S. Colomban, abbé de Luxeu. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Ses vertus le firent élever sur le siege de Besançon vers l'an 624. L'année suivante, il assista au premier concile de Rheims, & à celui qui se tint à Châlons en 644 ou 650. C'est lui qui fonda dans sa ville épiscopale le monastere de Saint-Paul, sous la regle de S. Colomban, dans lequel il vécut avec les moines. S. Donat mourut en 660. Il est auteur d'une Instruction, intitulée: *Commonitorium*, & adressée aux moines de Saint-Paul & de Saint-Etienne.

DONAT, (Ælius) grammairien de Rome au 4e. siecle, & un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit des *Commentaires sur Terece & sur Virgile*, qui

qui sont perdus; ceux qui portent le nom de cet auteur, sont supposés. On a de lui un traité *De Barbarismo & octo partibus Orationis*, qui se trouve avec *Diomède*, Venise, in-fol., sans date; & séparément, 1522, in-folio. On attribue le *Commentaire sur TERENCE* à Evanthius.

DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, accusa Mensurius, évêque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les Saintes-Ecritures aux païens, & fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des Donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évêques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, & il fut son principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition & d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchiade.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, & même chef de ce parti après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316. C'étoit un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettoit tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disoient défenseurs de la justice, marchèrent les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, & obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats, qui en tuèrent plusieurs; mais

Tome III,

le mal étoit trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différens conciles, par celui de Rome en 313, par celui d'Arles en 314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage en 411, entre les évêques Catholiques & les Donatistes. S. Augustin, chargé de parler pour les Catholiques, disputa à fond toutes les questions. Les 286 évêques qui composoient cette assemblée, offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs sièges en faveur des évêques donatistes qui se seroient réunis, si le peuple Catholique paroissoit souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siège. L'éloquence & la douceur de S. Augustin, jointes à la générosité de ces prélats, éteignirent presque entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, & à l'occasion duquel nous avons parlé des Donatistes, étoit mort en exil l'an 355.

DONATO, architecte, sculpteur, natif de Florence, fut choisi par la république de Venise, pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que ce corps décerna à Gatamelata, général des armées Vénitiennes. Cosme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importans. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holoferne*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre.

DONATO, (Alexandre) Jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, fit paroître dans cette ville en 1639, in-4°, une Description de Rome ancienne &

O 9

nouvelle: *Roma vetus & recens*. Elle est beaucoup plus exacte & mieux travaillée que toutes celles qui avoient paru avant lui. On lui reproche cependant d'avoir suppléé d'imagination aux colonnes & autres ornemens d'architecture que la vétusté a endommagés. Grævius lui a donné place dans le 3e. volume de ses *Antiquités Romaines*. On a encore de lui des *Poésies*, Cologne, 1630, in-8°, & d'autres ouvrages.

DONATO, (Jerôme) natif de Venise, étoit habile dans les belles-lettres & dans les langues; il commandoit dans Bresse en 1496, & dans Ferrare en 1498. Il fut nommé ambassadeur en 1510, auprès de Jules II, qu'il réconcilia avec la république de Venise. Il mourut à Rome en 1513. Il étoit bon politique. On a de lui: I. *Cinq Lettres* remplies d'esprit, & imprimées avec celles de Politien & de Pic de la Mirande, 1682. II. *La Traduction latine d'un Traité d'Alexandre Aphrodisée*, en grec. III. *Une Apologie pour la primauté de l'Eglise Romaine*, 1525.

DONATO, (Marcel) comte de Pouzane, & chevalier de St. Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, & mourut au commencement du seizième siècle. On a de lui des *Scholies sur les Ecrivains latins de l'Histoire Romaine*, Francfort, 1607, in-8°; ouvrage où regne l'érudition.

DONDU ou de **DONDIS**, (Jacques) célèbre médecin de Padoue, surnommé *Aggregator*, à cause du grand amas de remèdes qu'il avoit fait, n'étoit

pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une horloge d'une construction nouvelle. On y voyoit non-seulement les heures du jour & de la nuit, les jours du mois & les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil & celui de la lune. Le succès de cette invention, qui s'est extrêmement perfectionnée depuis, le fit appeller *Jacques de l'Horloge*, nom qui s'est toujours conservé dans sa famille. Ce fut encore Dondu qui trouva le premier le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350, laissant quelques ouvrages de physique & de médecine. On a de lui seul: *Promptuarium Medicinæ*, Venise, 1481, in-folio; & en société avec Jean de Dondis, son fils: *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De Balneis*, Venise, 1553, in-folio.

DON DUCCI, voy. MASTELLETA.

DONEAU, (Hugues) *Donellus*, né en 1523, & selon quelques-uns en 1527 à Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges & à Orléans, passa en Allemagne pour y professer librement le Calvinisme. Il fut professeur en droit & recteur de l'université de Heidelberg; il eut ensuite le même emploi à Leyde: mais soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration (car l'inquiétude de secte n'est pas la seule qui pourfuit les apostats), il eut ordre de sortir du pays. Doneau se retira à Altorf, près de Nuremberg, y enseigna le droit & y mourut en 1591. On a recueilli ses ouvrages

sous le titre de *Commentaria de Jure civili*, 5 vol. in-fol., réimprimés à Lucques en 12 vol. in-fol., dont le dernier a paru en 1770. *Opera posthuma*, in-8°. Les plus estimés sont ceux qu'il composa sur les matieres des *Testamens & des dernieres volontés*. Ce qui prévient autant contre ses lumieres que contre son caractère, c'est son aveugle jalousie contre Cujas, dont il ne parloit jamais qu'avec mépris.

DONI, (Antoine-François) Florentin, fut d'abord Servite & ensuite prêtre séculier : il mourut en 1574, à 61 ans. Il étoit de l'académie de *Peregrini*, & y prit le nom académique de *Bizzaro*, parfaitement convenable à son caractère qui étoit satyrique & mordant. On a de lui des Lettres italiennes, in-8°. *La Libraria* 1557, in-8°. *La Zucca*, 1565, 4 parties, in-8°, figures. *I Mondi celesti, terrestri ed infernali*, &c., in-4°; il y en a une ancienne traduction françoise. *I marmi, cioè, Raggionamenti fatti a i marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4°.

DONID'ATTICHY, (Louis) originaire de Florence, se fit Minime. Le cardinal de Richelieu, qui l'avoit connu pendant sa retraite à Avignon, avoit été touché de sa modestie & de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocèse dans lequel il fit beaucoup de bien. Il passa du siege de Riez à celui d'Autun, & mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné : I. Une *Histoire des Minimes*, in-4°. II. *La Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, Paris, 1625, in-12. III. *Celle du cardinal de Bérulle*, en latin,

in-8°. IV. *L'Histoire des Cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol., &c. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les françois, dont la diction a vieilli, & n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

DONNE, (Jean) né à Londres en 1574, fut élevé dans la Religion Catholique qu'il abandonna ensuite; il voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit connoître dans sa patrie par des *Poésies galantes & des Satyres*. Il mourut l'an 1631. Ce poète étoit aussi controversiste, prédicateur & écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Le plus connu est un mauvais livre de controverse, intitulé : *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4°. L'auteur le composa par ordre de Jacques I, pour servir de réponse aux argumens de l'Eglise Catholique, contre le serment de suprématie & de fidélité; il en fut récompensé par la place de chapelain du roi & de doyen de S. Paul. On lui attribue encore une *Apologie du Suicide*, où il cite pour appuyer ses extravagantes idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques Saints de l'Ancien-Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitens, &c. J. C. même est amené en preuve de son absurde système. Voyez sa *Vie* publiée par Jean Watton, en anglois, Londres, 1658.

DONNUS, voyez DOMNE.
DOPPEL-MAIER, (Jean-Gabriel) né à Nuremberg en 1677, quitta l'étude du droit auquel ses parens l'avoient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature

lui avoit donné un talent plus marqué. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans des voyages qu'il fit en Hollande & en Angleterre. Les académies de Pétersbourg, de Londres & de Berlin se l'associerent. Il mourut en 1750, à 73 ans. Outre des Traductions allemandes de divers Livres françois & anglois d'Astronomie & de Méchanique, on lui doit des Ouvrages de Géographie & de Physique écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin: I. *Physica experimentis illustrata*, in-4°. II. *Atlas cœlestis, in quo 30 Tabulæ Astronomicæ æri incisæ continentur*, in-fol., 1742.

DORAT, (Jean) *Auratus*, poète grec, latin, françois, né à Limoges, avoit l'extérieur d'un paysan, avec un esprit délicat & une ame noble. Son vrai nom étoit Disnematin, & il sortoit d'une bonne famille. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poètes ses contemporains lui donnerent le nom de *Pindare François*, surnom que la postérité ne lui laissa pas. Charles IX créa pour lui la place de *Poète Royal*. Scaliger dit qu'il composa plus de 50 mille vers grecs ou latins. On ne publioit aucun livre, qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mouroit presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, & se maria à une jeune fille de 22 ans. Ses Poésies furent imprimées à Paris, 2 vol. in-8°, en 1586. Elles sont pour la plupart sans

force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer & polir ses vers lyriques, & sur-tout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'Horace & de Pindare, il auroit pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poètes. Dorat fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de college, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches & de logogriphes. Le plus grand mérite de Dorat, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avoit apprise sous d'excellens maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur royal en cette langue, dont il fut pourvu en 1560, & la remplit avec beaucoup de réputation.

DORAT, (Claude-Joseph) mousquetaire de la garde du roi, connu depuis 1758 dans la littérature, auteur d'un poème sur la *Déclamation*, de *Regulus*, tragédie, &c., est mort à Paris en 1780, âgé de 44 ans. On l'a nommé le *Poète des Graces*, mais il étoit en même tems le poète de la licence. Après Voltaire, personne de nos jours n'a mieux réussi dans les poésies légères; il a fait en ce genre une foule d'ouvrages agréables, auxquels il ne manque ordinairement que plus de respect pour la sagesse & la vertu; ceux où il a porté plus de circonspection, sont lus avec plaisir par les gens de bien; on y trouve cette naïveté, cette molle négligence qui n'appartient qu'au génie. Tout le monde connoît ce morceau de l'*Épître aux comètes*, qui a tant mortifié les astronomes, prophètes d'une comète qui

devoit détruire la terre en
1773 :

En traçant votre itinéraire,
Tous les radoteurs calenlans,
Et tous les aveugles lorgnans,
Epars sur notre fourmilere,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelques mille ans.
Cette erreur, quoique très-légere,
Rend un peu de calme à nos sens ;
Elle rassure nos enfans,
Nos esprits-forts, nos femmelettes ;
Fait qu'on ne croit plus aux lorgnet-

tes,
A l'astrolabe des savans ;
Que l'on rit au nez des prophètes,
Que l'on danse au bruit des volcans,
Et qu'on se bat l'œil des comètes

Ceux qui aiment les poésies de
Dorat, ne seront pas contents
du jugement un peu sévère &
satyrique, que porta de l'au-
teur & de ses vers, un écrivain
d'ailleurs ingénieux :

L'on berne tant la manie indiscrete
De ces messieurs qui, dans leurs pe-
tits vers,

Voulant se peindre en héros de toi-
lette,
De leurs ardeurs glacent tout l'uni-
vers.

Tel fut Dorat, ce fameux Coryphée
Des écrivains accueillis à Paphos :
Il n'y pouvoit dans sa tête échauffée
Qu'un vain jargon & des sentimens
faux.

Sans cesse il eut la sureur de paroître
Fin perfidieux & léger petit-maitre,
Prompt à vanter les prétendus appas
De cent Lais qu'il ne connoissoit pas :
Suivant la rime il varioit leur forme,
Tout fut changé si-tôt qu'il les
chanta :

La vieille Iris, malgré sa taille
énorme,

Entre dix doigts dans ses vers s'a-
justa ;

Et bien qu'elle eût un nez long & dif-
forme,

D'un nez fripon sa Muse la dota.

En 1786, on a publié ses *Œuvres
choisies*, 3 vol. in-12.

DORBAY, (François) ar-
chitecte François, élève du cé-
lebre le Veau, donna le dessin
de l'église du college des Qua-
tre-Nations, & de plusieurs
grands ouvrages au Louvre &
aux Thuilleries. Il mourut en
1697, à Paris sa patrie.

DORÉ, (Pierre) Domini-
cain, docteur de Sorbonne,
professeur de théologie dans
son ordre, né à Orléans vers
la fin du 15^e. siècle, & non à
St. Pol en Artois, comme le dit
le P. le Long, mort en 1569,
a été désigné, à ce qu'on croit,
par Rabelais, sous le nom de
notre maître Doribus. Il n'est
connu que par des ouvrages
écrits bizarrement, & intitulés
de même; c'étoit le goût de
son siècle. Les plus burlesques
sont : I. *La Tourterelle de vi-
duité*, 1574, in-16. II. *Le Pas-
sereau solitaire*. III. *Les neuf
Médicaments du Chrétien malade*.
IV. *Les Allumettes du feu divin*.
V. *Le Cerf spirituel*. VI. *La
Conserve de Grace*, prise du
Psaume *Conserve me*. VII. *L'A-
natomie des membres de N. S.,
J. C.*, &c. On a encore de lui
plusieurs autres écrits en latin.

DORIA, (André) noble
Génois, le plus grand homme
de mer de son siècle, naquit
en 1468, à Oneille, petite
ville de la côte de Genes, dont
Ceva Doria son pere étoit co-
seigneur. Il commença par por-
ter les armes sur terre, & se
distingua pendant plusieurs an-
nées au service de divers prin-
ces d'Italie. De retour dans sa
patrie, il fut employé deux
fois en Corse, y fit la guerre
avec succès contre les rebelles

de cette isle, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur & de prudence que Doria s'étoit acquise, le fit nommer vers 1513 capitaine-général des galeres de Genes; & il est à remarquer qu'il avoit plus de 42 ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates Africains qui infestoient alors la Méditerranée, lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, & s'enrichit en peu de tems de leurs dépouilles, dont le produit, joint aux secours de ses amis, le mit en état d'acheter 4 galeres. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Genes, déterminèrent dans la suite Doria d'entrer au service de François I. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, & recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, & lui persuada de rentrer au service de la France. François I le reçut à bras ouverts, & le nomma général de ses galeres, avec 36000 écus d'appointemens, & y ajouta depuis le titre d'*Amiral des mers du Levant*. Doria étoit alors propriétaire de 8 galeres bien armées. C'est à lui que les François furent principalement redevables de la réduction de Genes, d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu & son lieutenant, qu'il

avoit envoyé avec 8 galeres sur les côtes du royaume de Naples pour y favoriser les opérations de l'armée Françoisise commandée par Lautrec, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples assiégée par Lautrec, ne pouvoit plus être secourue par mer; elle étoit prête à succomber, & la prise de la capitale alloit entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout-à-coup Doria abandonna la France, pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, & causa la décadence entière des affaires de François I en Italie. Quant aux motifs qui le porterent à ce changement, il paroît que les ministres de François I, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitoit d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain & la franchise d'un homme de mer, avoient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, & y avoient en partie réussi. Doria, aigri et indigné, n'attendoit qu'un prétexte pour faire éclater son dépit; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuaderent au roi de s'approprier la ville de Savone appartenante aux Génois, d'agrandir son port, & d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république: non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées; & on le peignit au roi, comme un homme qui s'opposoit ouvertement à ses volontés. On

fit plus : on lui persuada de le faire arrêter ; & 12 galeres , sous la conduite de Barbezieux, eurent ordre d'aller d'abord à Genes pour s'y assurer de sa personne , & de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galeres commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avoit prévenu le coup, en se retirant à Lerice , dans le golfe de la Spezia : d'où il dépêcha un brigantin à Philippin, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyoit d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venoit d'expirer. De ce moment, Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchoit depuis long-tems. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour Doria, François I chercha à le regagner par toutes sortes d'avances ; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape Clément VII, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria, c'est le refus qu'il fit, en cette occasion, de la souveraineté de Genes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Genes resteroit libre sous la protection impériale, au cas qu'elle vint à secouer le joug de la domination François. Il ne manquoit plus à sa gloire, que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples, l'enhardit cette même année (1528) à

tenter l'entreprise ; & s'étant présenté devant Genes avec 13 galeres & environ 500 hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, & sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Pere & Libérateur de la Patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui seroit érigé une statue, & qu'on lui acheteroit un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Genes par ses conseils, & ce gouvernement est le même qui subsiste encore aujourd'hui ; de sorte qu'il fut non-seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. Doria trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvoit désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance, & le créa général de la mer, avec une autorité entière & absolue. Il avoit alors en propriété 12 galeres qui, par son traité, devoient être entretenues au service de l'empereur ; & ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, & rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron & de Patras sur les côtes de la Grece. La conquête de Tunis & du fort de la Goulette, où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur & à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui & contre son avis, que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte & de

ses soldats, & Doria onze de ses galeres. Sa gloire souffrit encore quelque échec à la rencontre de la Preveze en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens & aux galeres du pape, en présence de l'armée Turque commandée par Barberousse, & beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat, & laissa échapper une victoire qui paroïssoit assurée. Quelques historiens ont représenté cette inaction, comme l'effet d'une convention faite avec Barberousse, pour faire durer la guerre; mais ce conte, adopté par Brantome, toujours prompt à recueillir les bruits populaires, n'a aucune vraisemblance. On fait que les grands capitaines sont souvent arrêtés par des considérations très-graves, là où la multitude des combattans ne voit que chemin tout uni à la victoire. Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenans. Le fameux Dragut, entr'autres, fut pris par Jeannetin Doria son neveu, avec 9 de ses bâtimens. Le zele & les services rendus par ce grand-homme à Charles-Quint, lui mériterent l'ordre de la toison-d'or, l'investiture de la principauté de Melphes & du marquisat de Turin au royaume de Naples, pour lui & ses héritiers, & la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galeres & de commander en personne. Accablé alors par le

poids des années, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la permission de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant. Il termina sa longue & glorieuse carrière en 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, & sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourroit le présumer après les occasions qu'il avoit eues de s'enrichir; mais l'excès de sa magnificence, & son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avoient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scene du monde un aussi grand rôle que Doria: dans Genes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur & le génie tutélaire de la patrie; au-dehors, tenant, pour ainsi dire avec ses seules galeres, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée: l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution: l'autre peu de tems après, par celle de Jule Cibo qui fut découverte, & qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet, que d'accroître encore à Genes & dans toute l'Italie le crédit & la réputation de ce grand-homme.

DORIA, (Antoine) célèbre capitaine Génois, parent du précédent, se signala dans le même tems. Nous avons de lui

une *Histoire abrégée des évènements arrivés dans le monde sous Charles V*, Genes, 1571, in-4°.

DORIGNY, (Michel) peintre & graveur, natif de Saint-Quentin, disciple & gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa maniere. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, & leur donna le véritable caractère de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1665, à 48 ans. Il laissa deux fils, Louis & Nicolas, qui se sont distingués aussi dans la peinture & la gravure. L'aîné mourut à Véronne en 1742, & le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie.

DORIGNY, voy. ORIGNY.

DORINCK ou DORING, (Matthieu) Franciscain Allemand, professeur de théologie dans son ordre, mourut à Kiritz sa patrie en 1494. Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la *Chronique de Nuremberg*, parce que la 1re. édition en fut faite dans cette ville, in-4°, en 1472. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette Chronique à Hartman Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cede en rien à celui de cet hérésiarque.

DORMANS, (Les Sept) sept freres qui confesserent la foi à Ephese en 250, sous le regne de l'empereur Dece. Ayant été trouvés dans une caverne où ils

s'étoient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mura l'entrée, & ils s'y endormirent dans le Seigneur. Quelques modernes prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étoient endormis d'un sommeil véritable, & qu'on les retrouva en 479, sous le regne de Théodose-le-Jeune. La vérité est, que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de S. Victor. La mémoire de ces Saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens, & tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés, devint célèbre par la dévotion des fideles. Suivant Spon (dans son *Voyage d'Italie & du Levant*), on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

DORMANS, (Jean de) cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort en 1373, avoit fondé à Paris en 1370 le college de Dormans, dit de S. Jean de Beauvais. Sa réputation d'homme habile & équitable, fut cause de sa fortune. Son pere n'étoit qu'un procureur, qui se fit appeller de Dormans, parce qu'il étoit de ce bourg. Ses fils acheterent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu Milon de DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux & de Beauvais, & chancelier en 1380.

DORNAVIUS, (Gaspard) médecin, orateur & poëte, né à Ziegenruck dans le Voigtland, mourut en 1631, conseiller & médecin des princes de Brieg &

de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : I. *Amphitheatrum sapientia Socratica*, in-folio, 2 vol., Hanovre, 1619. II. *Homo Diabolus, hoc est, Auctorum veterum & recentiorum de calumniarum natura & remediis sua lingua editorum Sylloge*; Francfort, 1618, in-4°. III. *De incremento dominationis Turcicae*, &c.

DORNEVAL, Parisien, mort en 1766, a passé sa vie à travailler pour la foire, seul ou en société. Ses meilleures pièces se trouvent dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il a rédigé avec le Sage, 10 vol. in-12.

DORNKRELL, (Jacques) théologien & ministre luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, laissa un ouvrage estimé des savans, sous le titre de *Biblia Historico-Harmonica*, &c.

DOROTHÉE, (Sainte) vierge & martyre, est célèbre par le refus constant qu'elle fit de se marier & d'adorer les idoles, malgré les plus horribles tourmens que Fabritius, gouverneur de Césarée, lui faisoit souffrir. Elle convertit deux femmes apostates, qu'on avoit chargées de la séduire. Rien n'étant capable d'ébranler sa constance, le juge la condamna à perdre la tête. Comme on la menoit au supplice, un jeune-homme, nommé Théophile, qui lui entendoit dire qu'elle alloit trouver son divin Époux, lui demanda en raillant, des fruits & des fleurs du jardin de son Époux. La Sainte, par un effet de la toute-puissance Divine, lui en envoya réellement. Le prodige frappa tellement Théophile, qu'il se convertit.

On croit que le martyre de cette Sainte arriva sous Diocélien. Son corps est dans la célèbre église qui porte son nom à Rome, & qui est au-delà du Tibre. Elle est nommée dans l'ancien Martyrologe, attribué à S. Jérôme. — Il ne faut pas la confondre avec une autre Sainte du même nom, & d'une des plus illustres maisons d'Alexandrie, qui ayant constamment refusé de satisfaire la passion brutale de Maximin, fut dépouillée par cet empereur de tous ses biens, & condamnée à l'exil en 308.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, surnommé *le Prophète*, & maître du juif Dosithee, fut à la tête d'un monastere en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *Sermons* ou instructions pour les moines, traduits en françois par l'abbé de Rancé, 1686, in-8°. & des *Lettres* en grec & en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auctuarium* de la Bibliothèque des Peres, de l'an 1623, tom. 1, pag. 743. Le style en est assez simple, mais plein d'onction. D'autres attribuent avec assez de vraisemblance ces *Sermons* & ces *Lettres* à un Dorothee, natif du Pont, surnommé *le Jeune*, Archimandrite d'un monastere célèbre, qui, à cause du grand nombre des moines, étoit appelé *Chiliocomus*. Il vivoit vers l'an 1020. Jean Mauropus son disciple a écrit sa *Vie*.

DORPIUS, voyez MARTIN.

DORSANNE, (Antoine) natif d'Issoudun en Berri, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand-vicaire & official du même diocèse sous le cardinal de Noailles. Il mourut en 1728.

Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire & les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome & en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12, en y comprenant le Supplément. Villefore, auteur des *Anecdotes de la Constitution Unigenitus*, s'étoit beaucoup servi de ces Mémoires, dans la composition de son ouvrage; aussi retrouve-t-on dans le *Journal*, une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les *Anecdotes*. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive & coulante; celle du second est simple & fort négligée. Toutes les deux décelent l'esprit de parti.

DORSET, (Thomas Sackville, comte de) grand-trésorier d'Angleterre, voyagea en France & en Italie. Il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues & dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son pere, mort en 1566, lui avoit laissés. Il en dissipa en peu de tems la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset, il fut envoyé ambassadeur en France vers Charles IX l'an 1571, & vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions, le firent créer chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, & chancelier de l'université d'Oxford en 1591; enfin, en 1598, grand-trésorier d'Angleterre. Il remplit cette place avec honneur jusqu'à sa

mort, arrivée en 1608. On a de lui quelques *Lettres*, imprimées dans différens ouvrages, qui prouvent que c'étoit un homme instruit.

DORSET, (Charles Sackville, comte de) descendant du précédent, né en 1637, s'occupa presque uniquement des belles-lettres. Son zele pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissoit que de complimens. Il fut du nombre des mécontents qui chasserent Jacques II pour mettre Guillaume sur le trône, & il servit si bien ce dernier, qu'il devint membre de son conseil-privé. Il s'en retira en 1698, & mourut à Bath, le 19 janvier 1706. On a de lui: I. *Le Miroir des Magistrats*, en vers, avec une préface en prose. L'introduction qui suit cette préface, est pleine d'une poésie vraiment pittoresque. II. *L'Histoire*, en vers, de l'infortuné duc de Buckingham, du tems de Richard II. Ses *Poésies* se trouvent avec celles de Rochester & de Roscommon, Londres, 1731, in-12.

DOSA, (George) paysan de la Sicilie (contrée de la Transilvanie), fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé & la noblesse. Jean, vaivode de Transilvanie, défit les rebelles l'année d'après, & prit leur roi. Pour le punir de son usurpation & de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, & un sceptre à la main, l'un & l'autre du même métal & aussi ardent. Neuf de ses com-

plices, qui avoient survécu à un jeûne absolu de 15 jours (40 avoient été condamnés à ce supplice, 31 y étoient morts), eurent ordre de se jeter sur ce misérable & de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé, & ses membres exposés dans diverses contrées de la Hongrie. Le malheureux Dosa souffrit ces inhumanités sans se plaindre. Tout ce qu'il demanda, fut qu'on épargnât son frère. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, ou attaché à des roues de moulin. Quoiqu'il n'y eût point de genre de cruauté raffinée que ces scélérats n'eussent exercé contre les hommes les plus illustres dans le clergé & la noblesse, on souhaiteroit, dit le sage & judicieux Isthuanfi, que la douceur chrétienne eût un peu modéré leur juste supplice. *Tametsi enim extrema quæque pro meriti forent, homines tamen Christianos tam atrocem laniationem clementiâ & commiseratione temperare æquum fuisset.*

DOSCHES, (François) disciple insensé de l'insensé Simon Morin. Les écrits où il a conquis ses rêves extravagans, sont de la plus extrême rareté, & ne méritent d'être recherchés que par les philosophes pécurieux, qui veulent savoir dans quels égaremens l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront, dans un écrit très-rare de Dosches, imprimé en 4 pages in-4°. seulement, sous ce titre : *Abrégé de l' Arsenal de la Foi*, jusqu'ou ce sectaire avoit porté ses délires.

DOSITHÉE, officier juif, fils de Bacénor, défit l'armée

de Timothée, battit Gorgias, & le fit prisonnier; mais comme il l'emmenoit, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, l'an 163 avant J. C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage mêlé de prudence.

DOSMA DELGADO, (Roderic) chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, étoit savant dans les langues orientales : on a de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture - Sainte, entr'autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, in-fol. Il mourut en 1607, à l'âge de 74 ans.

DOU, voyez Dow.

DOUCIN, (Louis) Jésuite, né à Vernon, mort à Orléans en 1726, fut, selon quelques-uns, l'auteur du fameux *Problème Ecclésiastique*, où il censuroit la conduite de M. de Noailles à l'égard des *Réflexions morales* du P. Quesnel (voyez NOAILLES Louis-Antoine). Il fut envoyé à Rome, & se distingua par son zèle pour la constitution *Unigenitus*. On a de lui : I. *Histoire du Nestorianisme*, in-4°, Paris, 1698; curieuse & assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie, y est exactement discuté. II. *Histoire de l'Origénisme*, pleine de recherches & d'une bonne critique. III. *Mémorial abrégé touchant l'état & les progrès du Jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit en 1697 à la suite du comte de Créci, au congrès de Ryswick. IV. Plusieurs Ecrits sur les affaires du tems.

DOUFFET, (Gérard) habile peintre, naquit à Liege le

16 août 1594. Jean Taulier, Liégeois, & un nommé Perpete de Dinant, furent les premiers maîtres. Vers l'an 1609 il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves : il y fit de grands progrès. En 1614 il se rendit à Rome & y demeura sept ans, joignant à l'étude des grands modèles, celle de la poésie & de l'histoire, si nécessaire à un peintre pour l'ordonnance de ses sujets. Après avoir fait quelque séjour à Venise, il revint dans sa patrie l'an 1622. Sa réputation l'y avoir précédé ; on l'employa à l'envi : les églises & les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Mais pour avoir une juste idée des talents de Douffet pour la composition, il faut lire la description très-détaillée que M. de Pigage donne de deux grandes pièces capitales de ce maître, qui sont conservées dans la galerie électoral de Dusseldorf, & qui existoient autrefois à Liege, dont l'une, n^o. 39, représente l'*Invention de la Sainte Croix* ; l'autre, n^o. 65, a pour sujet : *Le Pape Nicolas V visitant le caveau de S. François d'Assise*. Il excelloit également dans l'histoire & dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

DOUGLAS, (Guillaume de) seigneur Ecoffois dans le 14^e. siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont Buchanan a écrit l'histoire. Robert de Brus, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser

contre les Infideles, & n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, & de le présenter au S. Sépulcre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte ; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUGLAS, (Jacques) anatomiste Anglois, qui excella dans la pratique des accouchemens. Il professoit la médecine à Londres au commencement du 18^e. siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivans : I. *Bibliographia Anatomica specimen*, imprimé pour la 1^{re}. fois à Londres ; & dans la suite avec des augmentations, à Leyde, 1734, in 8^o. II. *Myographia comparata specimen*, Londres, 1707. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme & dans le chien. On l'a traduit en latin, & imprimé à Leyde en 1729. III. *Description du Péritoine*, en anglois, Londres, 1730.

DOUJAT, (Jean) né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris en 1688, à 79 ans, étoit doyen des docteurs-régens de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, & membre de l'académie françoise. Il fut choisi par Perigni, premier précepteur du grand Dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire & de la fable. Ses ouvrages & ses services lui acquirent les éloges des savans, & des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par

sa modestie, sa probité & son désintéressement, au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont : I. *Abrégé de l'Histoire Grecque & Romaine, traduite de Velleius-Paterculus*, in-12, Paris, 1679 & 1708. Cette version est très-faiblement écrite : le traducteur l'orna de supplémens, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, & d'une chronologie. M. l'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8° & in-12. II. Une bonne *Edition de Tite-Live*: ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du Dauphin, & enrichi de notes savantes, 6 vol. in-4°. III. *Prænotiones canonicae & civiles*, Paris, 1687, in-4° : c'est son meilleur ouvrage. IV. *L'Histoire du Droit Canonique*, 1685, in-12. V. *Celle du Droit Civil*, Paris, 1678, in-12, en latin. VI. Une *Edition latine des Institutions du Droit Canonique* de Lancelot, Paris, 1685, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes.

DOUSA, (Janus) appelé vulgairement *Jean-Vander-Does*, seigneur de Norwick sa patrie, né le 6 décembre 1545, gouverneur de la bourgeoisie de Leyde, se distingua dans la défense de cette ville contre les Espagnols l'an 1574, par un courage digne d'une meilleure cause. Le général Espagnol sollicitant les bourgeois par lettres à se rendre, Doussa ne répondit que par ce vers qu'il mit au bas d'une de ces lettres :

*Fistula dulce canit, volucrum dum
decipit aucep.*

Les assiégés ayant été secourus à tems, les Espagnols furent

obligés de lever le siege. Le poète guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venoit d'être fondée. Il étoit digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à Norwick en 1604. A beaucoup de courage & de savoir, il joignoit une douceur extrême. On a de lui : I. Les *Annales de Hollande*, en vers élégiaques, & en prose, in-4°, Leyde, 1601 : commencées par Janus Doussa fils, & continuées jusqu'à l'an 1520 par Doussa pere; réimprimées en prose seulement en 1617, avec un commentaire du savant Hugues Grotius. II. Des Notes sur Salluste, sur Pétrone, sur Catulle, Tibulle & Propertius, sur Horace, Plaute... III. *Echo, sive lusus imaginis jocose*, La Haye, 1603, in-4°. IV. *Pœmata*, Leyde, 1609, &c. Une latinité pure & élégante, beaucoup de variété, des pensées nettement développées; c'est ce qui distingue les ouvrages de Doussa : mais les honnêtes gens lui reprocherent toujours d'y avoir violé les regles de la bienséance & de la pudeur. Doussa laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur pere. Les plus connus furent Janus, poète, philosophe & mathématicien, précepteur du prince Frédéric-Henri de Nassau, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 25 ans. On a de lui des *Poésies latines*, 1607, in-8°. Georges, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, & publia : Une *Relation de son Voyage*, Anvers, 1599, in-8°. II. *Georgii*

Codini Selecta de originibus Constantinopolitanis, en grec & en latin, avec des remarques de Meursius, Geneve, 1607, in-8°. Georges Doufa mourut en 1599, dans l'isle de St. Thomas, faisant route pour les Indes.

DOVIA, (Paul-Mathias) de l'illustre famille de ce nom, branche des princes d'Angri, né à Naples, où il est mort dans le mois de mars 1745, âgé de 84 ans, est auteur de divers ouvrages de mathématiques, de plusieurs Discours critiques & philosophiques, d'un Cours de philosophie & d'un livre qui a pour titre : *La vita civile de Paolo Matthia Dovia con un trattato della educazione principe*, Francfort & Naples, 3 vol. in-12. La 3e. édition, qui est de 544 pages, est la meilleure de toutes. L'auteur en établissant l'utilité des ouvrages politiques, fait une sortie vigoureuse contre ceux de Machiavel. Dovia a bien développé dans cet ouvrage les principes sur lesquels la société civile est fondée, & il a donné aux princes & aux sujets des regles de conduite aussi sages que solides.

DOUVILLE, voyez OUVILLE.

DOUVRE, (Thomas de) trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, est le premier Normand que Guillaume le Conquérant plaça sur le siege d'Yorck en Angleterre. Il en étoit digne par ses vertus & par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours & par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, & com-

posa quelques Livres sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOUVRE, (Thomas de) neveu du précédent, clerc d'Henri I, roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'Yorck en 1108. Son pere, Samson de Douvre, avant de devenir chanoine de Bayeux, & ensuite évêque de Worchester en Angleterre, avoit été engagé dans le mariage, & eut encore au moins un autre fils (Richard II) qui fut évêque de Bayeux. Thomas eut de grands débats avec S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte, que dans une griève maladie, les médecins lui ayant indiqué un remede opposé à la pureté, il déclara qu'il aimoit mieux s'exposer à mourir, que de racheter sa vie à un tel prix. Dieu bénit sa constance & sa foi. Il lui rendit sa premiere santé. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

DOUVRE, (Isabelle de) de la même famille que les précédens, fut maitresse de Robert, comte de Gloucester, bâtard de Henri I, roi d'Angleterre, & en eut un fils (Richard), que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux en 1133. Se voyant dans l'arriere-saison de l'âge, & dégoûtée du monde qui s'étoit dégoûté d'elle, Isabelle se retira à Bayeux pour y finir ses jours, & y mourut vers l'an 1166 dans une grande vieillesse.

DOW, (Gérard) né à Leyde en 1613, fut élevé du célèbre Rembrandt, & fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet

artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisoit payer à proportion du tems qu'il y mettoit. Sa coutume étoit de régler son prix sur le taux de 20 sols du pays par heure : il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-finies, ont un mouvement & une expression singulière. Son coloris a beaucoup de fraîcheur & de force. Dow n'épargnoit pas le tems à ce qu'il faisoit. Il fut 3 jours à représenter le manche d'un balai, & 5 à peindre la main d'une personne, qui vouloit avoir son portrait. Nous ignorons l'année de sa mort.

DOYAC, (Jean de) homme de néant, vassal du duc de Bourbon, gagna la confiance de Louis XI, par le vil métier d'espion & de délateur. Il voulut se signaler, en attaquant les officiers & la personne même du duc de Bourbon; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne, & il se rendit le tyran de ceux qui auroient dû être ses maîtres. Louis XI le recommanda en mourant à Charles VIII. Son crédit l'aveugla; il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens & sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne restèrent pas impunis : en 1484 il eut la langue percée au pilori de Paris, & une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau. De là il fut conduit à Monferrand en Auvergne, sa patrie, où il fut de

nouveau fustigé & eut l'autre oreille coupée.

DRABICIUS, (Nicolas) ministre protestant, né l'an 1587 à Strafnits en Moravie, fut chassé de son pays, & se retira en Hongrie l'an 1628. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avoient pour but que d'exciter la guerre contre la communion Romaine & contre la maison d'Autriche, ennemie des Calvinistes. Les impériaux se vengerent de ses écrits séditieux en le faisant périr. D'autres prétendent qu'il mourut en Turquie, où il s'étoit réfugié. Son principal ouvrage est intitulé : *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657 : titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière & à la bizarrerie des idées de l'auteur. Commenius en a publié un abrégé en 1660; ces rêveries ont été réimprimées avec celles de Kotterus & de Christine Poniatowski, sous le titre de *Revelationes seculi nostri ab anno 1616 ad 1664 cum notis & figuris*, 1665, in-4°. Le prince Ragotski se servit de ses visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutoit pas la moindre foi.

DRACHENBERG, (Chrétien-Jacob) centenaire du Nord, dont on a parlé souvent dans les papiers publics, mourut à Aarrhus en 1770, dans la 146e. année de son âge. Il étoit né à Stavanger en Norwege, en 1624. Il étoit resté garçon jusqu'à l'âge de 113 ans, & avoit épousé

épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes du plus haut rang, qui admiroient son bon-sens, sa présence d'esprit & sa vigoureuse santé. *Voyez ROWIN.*

DRACK, (François) l'un des plus grands-hommes de mer de son tems, naquit près de Tavistock dans le comté de Devon en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son pere, ministre d'un vaisseau Anglois, le remit à un pilote de sa connoissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune-homme continua quelque tems le commerce de son bienfaiteur : mais ayant appris qu'on équipoit des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, & vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire, avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drack partit encore avec 5 bâtimens, fit en 3 ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols ; leur prit diverses places, & un très-grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries & dans les isles du Cap-Vert, dans celle de St-Domingue, dans la province de Carthagène, & dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elisabeth, qui l'avoit déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en

Tems III,

1587 & 1588. La première année il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix, & la suivante il se signala contre la grande flotte d'Espagne, poursuivie & déjà défaite par les vents & les tempêtes. En 1595, François Drack se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, & il soutint l'honneur que lui avoient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Ste-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, & de plusieurs autres villes. Enfin en revenant à Portobelo, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons ses *Voyages*, Londres, 1628, en anglois, traduits en françois, Paris, 1641.

DRACK, (Jacques) né à Cambridge en 1667, s'appliqua d'abord à la médecine, puis abandonna ce genre d'étude pour se livrer à celle de l'histoire, & mourut à Westminster, le 2 mars 1707. On lui doit : I. *Mémorial pour l'Eglise d'Angleterre*, 1711, in-8°. II. *Historia anglo-sætica*, 1703, in-8° ; quelques critiques disent qu'il n'en est que l'éditeur. — Il ne faut pas le confondre avec François DRACK, qui a donné l'*Histoire & les Antiquités de la ville d'York*, Londres, 1737, in-fol, en anglois.

DRAÇON, législateur d'Athènes, l'an 624 avant J. C. Déclaré Archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des loix qui respiroient partout une sévérité cruelle. L'assassin & le citoyen convaincu d'oisiveté, étoient également punis de mort. Lorsqu'on lui

P 2

demandoit les motifs d'une rigueur si mal dirigée, il répondoit : « Que les plus petites » transgressions lui avoient » paru mériter la mort, & » qu'il n'avoit pu trouver d'au- » tre punition pour les plus » grandes ». Ses loix, écrites avec du sang, suivant l'expression de l'orateur Demades, eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, & ensuite négligées. Selon les abrogea toutes, à l'exception de celles qui regardoient les meurtres. La fin de Dracon fut aussi triste que comique. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations réitérées, & lui jeta tant de robes & de bonnets, selon la coutume de ce tems-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut. Il étoit pour ainsi dire de la destinée des sages du paganisme, de vivre & de mourir avec des ridicules : peine attachée à leur orgueil & leur fatueuse suffisance.

DRACONITES, (Jean) ministre protestant de Carlstadt en Franconie, entreprit une *Polyglotte* de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles des Dimanches*, en latin, in-fol; & d'autres ouvrages, où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

DRACONTIUS, poète chrétien Espagnol, vers le milieu du 16. siècle. On a de lui : I. Un *Poème sur l'ouvrage des six Jours de la Création*. II. Une *Élégie* adressée à l'empereur Théodose le Jeune, Leipzick, 1653, in-8°.

DRAGUT, né de parens obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de Barberouffe, & enfin son successeur. Il mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur & de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples & de la Calabre. Mais en 1550 il fut surpris sur les côtes de la Corse, & fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux par Jeannetin Doria, neveu & lieutenant du fameux André Doria, qui ne lui rendit la liberté qu'au bout de quelques années & moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560 il vint relâcher dans le havre de l'isle de Gerbes. André Doria alla l'y bloquer avec ses galeres, qui jeterent l'ancre à l'embouchure du havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire se voyant enfermé, imagina, pour se tirer delà, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à Doria, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avoit résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisoit applanir dans le même tems un chemin, qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient mouillées, & sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pieces de bois, qu'il fit recouvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guinda ensuite, par la force des cabestans, ses galeres sur ces planchers; & avec des rouleaux de

bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'isle où le terrain étoit beaucoup plus bas. Il avoit fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara (c'étoit celui où se trouvoient les Espagnols), par lequel ses galeres passèrent d'une mer à l'autre. Doria n'apprit cette nouvelle extraordinaire, que par la perte de la capitale de Sicile, que Dragut enleva presque à sa vue. C'est ainsi que le corsaire se tira du danger. Il s'étoit rendu maître de l'isle de Gerbes par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain Soliman qui en étoit seigneur, il le fit pendre, & la lui enleva. Cinq ans après, en 1565, Soliman II ordonna à Dragut de se trouver devant Malte qu'il venoit assiéger; le pirate y vint avec 15 galeres. Un jour qu'il reconnoissoit la breche, un coup de canon qui donna contre une muraille, en fit sauter un éclat de pierre, dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelque tems après.

DRAHOMIRE, femme d'Uratislas, duc de Bohême. Irritée de ce que son mari avoit laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mere, la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils Boleslas, qui étoit idolâtre & très-cruel, à tuer dans un festin son frere Wenceslas, dont la vie sainte & innocente étoit insupportable à cette mere dénaturée. Mais de si grands forfaits ne demeurèrent pas long-tems impunis; elle périt

dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il sembloit que la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir. Quelques écrivains ont pris la chose à la lettre, & dit tout uniment, que la terre l'avoit engloutie: genre de punition qui n'étoit pas au-dessus de ses crimes, & qui tenoit de plus près à l'éclat de la divine vengeance.

DRAKENBORCH, (Arnaud) professeur en histoire & en éloquence à Utrecht, mort en 1748, s'est fait connoître par quelques ouvrages, & sur-tout par sa belle édition de *Tite-Live* en 7 vol. in-4°, Leyde, 1738. Les notes dont il l'a accompagnée, font beaucoup d'honneur à son savoir; mais elles en font moins à son goût: la plupart manquent de précision. Il a donné aussi une édition de *Silius Italicus*, en 1 vol. in-4°. Elle est dans le même genre que la précédente, & assez estimée.

DRAPIER, (Roch) avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, laissa quelques ouvrages de droit. I. *Recueil de Décisions sur les Matieres Bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, de 1732. II. *Recueil de Décisions sur les Dixmes*, réimprimé en 1738, in-12, augmenté par Brunet d'un *Traité du Champart*.

DRAPPIER, (Gui) curé de la paroisse de S. Sauveur à Beauvais, mourut en 1716, à plus de 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui, sont: I. *Un Traité des Oblations*, in-12, Paris, Pp 2

1685. II. *Tradition de l'Eglise touchant l'Extrême-Onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires; Lyon, 1699, in-12. III. *Gouvernement des Dioceses en commun*, Bâle, 1707, 2 vol. in-12. IV. *Défense des Abbés commendataires & des Curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns & les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame surtout la liberté de l'office du jour du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à Drappier, & elles s'évapore dans son ouvrage. V. Plusieurs Ecrits en faveur du P. Quesnel, son ami.

DRAUDIUS, (George) auteur Allemand, a publié en 3 gros vol. in-4°, une *Bibliothèque Classique*, Francfort, 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à-peu-près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en assez bon ordre, & elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données; & cette Bibliothèque, quoiqu'imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, sur-tout pour la connoissance des productions germaniques.

DRAYTON, (Michel) célèbre poète Anglois, né dans le comté de Warwick en 1563,

mourut en 1631, & fut enterré à Westminster. On a donné une édition complete de ses *Œuvres* en 1748, in-fol.; ce sont des élégies, des pastorales, des chansons, &c.

DREBEL ou DREBBEL, (Corneille) mécanicien & alchimiste, né l'an 1572 à Alcmaër en Hollande, passa en Angleterre en 1604, où il fut très-bien accueilli par Jacques I. Quelque tems après l'empereur Rodolphe l'appella à sa cour; Ferdinand II le donna pour précepteur à son fils. Il retourna enfin en Angleterre, & mourut à Londres en 1634, à 62 ans. Il faisoit, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle & les éclairs. Il produisoit par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. L'on prétend qu'il en fit l'expérience, à la priere du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster; & que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avoit construit un verre qui attiroit la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, & qui donnoit assez de clarté, pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Pour dire à quel point cela peut être vrai, il faudroit en savoir les détails & le résultat d'une manière exacte & authentique. Il y a de l'exagération sans doute dans ce qu'en rapporte la Chronique d'Alcmaër: cependant le dernier trait que nous venons de rapporter, ne paroît pas s'écarter des règles de la catoptrique & de la dioptrique. Ce philosophe laissa un ouvrage distribué en deux traités en flamand; il est traduit en latin, Francfort, 1628, in-12, & en françois sous ce titre:

Deux Traités physiques : le premier de la nature des Elémens, & le deuxieme de la Quintessence ; Paris, 1673. Quelques-uns lui ont fait honneur de l'invention du télescope (voy. METIUS). On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du microscope & du thermometre, deux instrumens utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, & parut pour la premiere fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebel, s'attribua cette invention environ 30 ans après. Le thermometre de Drebel a fait place à celui de M. Amontons, à celui de M. de La Hire, & sur-tout à celui de Réaumur. Drebel passe aussi pour avoir trouvé le premier, l'art de teindre en écarlate. Il confia ce secret à sa fille; Cuffler qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention à Leyde.

DRELINCOURT, (Charles) ministre de l'église prétendue-réformée à Charenton, né à Sedan en 1595, mort à Paris en 1669, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre les Catholiques. Les principaux sont : I. Un *Catéchisme*, 1 vol. in-8°. II. Un *Abrégé de Controverses*, pleins l'un & l'autre des préjugés de sa secte. III. *Consolation contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-8°. IV. *La préparation à la sainte Cene*. V. Trois vol. in-8°. de *Sermons*. VI. *Le Hibou des Jésuites*, &c. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la société; toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction & de parti, dès qu'elles servent leurs préven-

tions & leurs haines. — Charles DRELINCOURT son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, 1727, in-4°. mourut à Leyde en 1697. — Laurent DRELINCOURT, son autre fils, mort à 56 ans en 1680, à Niort, où il étoit ministre, laissa des *Sermons*, & un recueil de *Sonnets chrétiens*, Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER, (Matthieu) théologien luthérien, né à Erford en 1536, étudia à Wittemberg sous Luther & Mélanchthon. Après avoir enseigné le grec & l'éloquence en diverses académies, il fut l'an 1581 professeur d'humanités à Leipsick, où il mourut en 1607. C'étoit un Luthérien rigide, & un homme d'un caractère souple & adroit. Lorsqu'il étoit à Oxford, il fut si bien tourner l'esprit de ses collegues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Ausbourg & l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature & de théologie : I. *Rhetorica libri quatuor*, in-8°. II. *Tres libri Progymnasmatum Litteraturæ Græcæ*, in-8°. III. *Isagoge Historica*, en allemand, in-fol. : cet écrit n'est point estimé. IV. *De festis & præcipuis anni partibus Liber*. V. *De festis diebus Christianorum, Judæorum & Ethnorum Liber*, in-8° : il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

DREVET, (Pierre) nom de deux graveurs célèbres, pere & fils; le pere étoit de Lyon, le fils étoit né à Paris en 1697. Ils ont gravé des portraits d'après le célèbre Rigaud, qui sont des chef-d'œuvres de l'art. La délicatesse, l'agrément & la précision caractérisent leur bu-

rin. Pierre Drevet le fils, membre de l'Académie de peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans; & le pere en la même année, à 75 ans. — Claude DREVEY, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur. Il est mort en 1782.

DREUX, voyez PHILIPPE DE DREUX.

DREXELIUS, (Jérémie) Jésuite d'Ausbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers ouvrages ascétiques, pleins d'onction & de détails instructifs, imprimés à Anvers en 1643, en 2 vol. in-folio, & en plusieurs vol. in-24. Le plus connu de ces ouvrages est : *L'Eternité malheureuse, ou les Supplices éternels des réprouvés*, en latin, dont le P. Colombe, Barnabite, a donné une traduction en français, Paris, 1788, 1 vol. in-12; terrible ouvrage pour la délicatesse & l'incrédulité de ce siècle, rempli de peintures effrayantes, mais propre à produire les meilleurs fruits, si on le lit avec attention. « Il se » peut sans doute, dit un théo- » logien, que dans ce vaste & » effrayant tableau des ven- » geances divines, il y ait des » traits qui ne sont pas égale- » ment constatés; & en géné- » ral nous sommes aussi peu » instruits de la manière dont » s'exécute l'arrêt prononcé » contre les méchants, que » nous sommes assurés de son » existence & de son exécution; arrêt qui, selon la philosophie, même profane, » tient aussi étroitement à la » divine justice, & dès-lors à » l'essence de Dieu, qu'à la so-

» lidité de la morale & à la sé- » curité de la société humaine » (voyez le *Cath. philos.*, n^o. » 474, 475). Mais l'incerti- » tude où nous sommes des dé- » tails de la punition qui at- » tend le crime au-delà du » tombeau, ne doit pas faire » mépriser ce que les Saints » & les ascétiques ont écrit » là-dessus, quoique souvent » d'après des notions purement » conjecturales; parce que ces » sortes de descriptions plus ou » moins authentiques, sont tou- » jours très-propres à appro- » fondir l'impression des gran- » des vérités, à les rendre plus » intelligibles & plus utiles à la » multitude ».

DRIDEN, voyez DRYDEN (Jean).

DRIEDO ou DRIDOENS, (Jean) de Turnhout en Brabant, fut docteur & professeur de théologie à Louvain, chanoine de S. Pierre, curé de S. Jacques, dans la même ville, & mourut en 1535, âgé de 55 ans. On a de lui des traités de théologie en 4 vol. in-fol. & in-4^o, 1533. Les plus importants sont : I. *De Scripturis & Dogmatibus*. II. *De libertate Christiana*. III. *De captivitate & redemptione generis humani*. IV. *De concordia liberi arbitrii & prædestinationis*. V. *De Gratia & libero arbitrio*, &c.

DRIESCHES, voyez DRUSIUS.

DRIESEN, (Antoine) théologien Hollandois, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans. N'est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie & de controverse, où il y a plus

d'érudition que de goût & de modération.

DRIMAQUE, brigand, qui, à la tête d'une troupe d'esclaves fugitifs, ravageoit l'isle de Chio. Les habitans de cette isle ayant mis sa tête à prix, il persuada à un jeune-homme de sa suite de le tuer, & d'aller recevoir la somme promise. Les habitans de Chio firent de ce Drimaque une divinité, qu'ils avoient en grande vénération, sous le nom de *Héros pacifique*.

DRIPETINE, fille de Mithridate-le-Grand & de Laodice, avoit un double rang de dents. Elle suivit son pere après sa défaite par Pompée, l'an 66 avant J. C.; mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action, qu'il n'avoit faite que malgré lui.

DRIVERE, (Jérémie) connu sous le nom de *Triverius*, né à Brakel en Flandre vers l'an 1502, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554. Il a laissé plusieurs ouvrages: I. *De missione sanguinis in pleuritiâ*, in-4°, Louvain, 1532. II. *Medicinæ methodus*, in-8°, Leyde, 1592. III. *Des Commentaires sur Celse & sur Hippocrate*, in-fol. IV. *Paradoxa de vento, aère, aqua & igne*, in-8°, Anvers, 1542.

DROCTOVÉE, (S.) anciennement appelé *S. Troctevins*, *S. Drotté*, naquit au diocèse d'Autun en Bourgogne, vers l'an 535, & fut élevé dans l'abbaye de S. Symphorien, sous la conduite de S. Germain, qu'on mit depuis sur le siege épiscopal de Paris. Droctovée fut le premier abbé du

monastere que le roi Childébert avoit fondé à Paris, sous l'invocation de S. Vincent, aujourd'hui S. Germain-des-Prés, & mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, & donné à ses freres l'exemple de toutes les vertus. On garde ses reliques à S. Germain-des-Prés. La Vie originale de ce Saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastere nommé Gislemar, qui vivoit dans le 9e. siecle, recueillit avec soin tout ce que la Tradition & quelques Mémoires épars en avoient conservé. On trouve ces pieces dans Bollandus & dans Mabillon.

DROLINGER, (Charles-Frédéric) conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé & son bibliothécaire, cultiva avec grand soin la langue allemande & la poésie. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées à Bâle en 1743, in-8°, un an après sa mort.

DROMEUS, fameux athlete, étoit de Symphale, ancienne ville du Péloponnèse. Pausanias, qui en parle dans la Description de la Grece (Liv. VI), dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, 3 fois à Corinthe, & 5 fois à Nemée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlete qui commença à se nourrir de viande. Avant lui, dit-il, les athletes ne mangeoient que des fromages que l'on faisoit égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avoit érigée à Dromeus, &

qui étoit un ouvrage de Pythagore le Statuaire.

DROUAI, (Hubert) peintre, né à la Roque en Normandie, l'an 1699, mort à Paris le 9 février 1767, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'étoit pas riche : il fut non-seulement l'artisan de sa fortune; mais il se vit obligé de créer jusqu'à l'instrument dont il devoit se servir pour l'élever. Il vint à Paris, & paya son voyage de l'argent qu'il avoit gagné peu-à-peu. A mesure qu'il faisoit des progrès, il alloit à Rouen; l'approbation paternelle & les encouragemens de ses compatriotes étoient plus doux à son cœur, que tous les éloges qu'il a obtenus depuis, n'ont flatté son amour-propre. Il semble que le Ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale. Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de partager les justes applaudissemens que toute la France a accordés à Drouais son fils, & il fut comme assuré qu'après sa mort, leurs noms passeroient ensemble à la postérité. Ce fils qui avoit hérité des talens de son pere, est mort en 1775.

DROUET, (Etienne-François) bibliothécaire des avocats de Paris, & avocat lui-même, né dans cette capitale de la France en 1725, a donné des éditions augmentées de différens ouvrages, entr'autres: I. *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, en 10 vol. in-fol. Plusieurs de ses additions sont estimées & supposent des recherches; d'autres n'ont mérité des éloges que de la part de ceux qui sont attachés à la petite église

dont il épouse les sentimens & plaide les intérêts avec tout le fanatisme des sectes. Il y a des articles entièrement refondus, mais la plupart n'y ont rien gagné (voyez MORÉRI). II. *Méthode pour étudier l'Histoire* de Lenglet du Fresnoy, qu'il a porté jusqu'à 15 vol. in-12, Paris, 1772. Dans le *Catalogue des principaux Historiens*, qui fait partie de cette édition, il y a des remarques qui déposent bien fortement contre son impartialité. « Parmi les disciples du nouvel Augustin, » dit l'abbé Bérault, l'habileté » dépend du parti qu'on embrasse : éloges ou investives, réputation factice de » capacité ou d'ignorance, de » vice ou de vertu, tout porte » sur ce pivot ». Ce compilateur est mort le 11 septembre 1779.

DROUIN, (René) neveu du fameux P. Serri, Jacobin, entra comme lui dans l'ordre de S. Dominique. Les affaires du tems, dans lesquelles il entra, l'obligèrent de sortir de la France. Il professa la théologie à Chambéry & à Verceil, & mourut en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la 60e. année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique & moral des Sacremens*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage décele une profonde érudition, & une grande connoissance du dogme & de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1775, avec des notes du P. Patuzzi & du P. Richard, 9 vol. in-12.

DRUMMOND, (Guillaume) Ecossois, né en 1585, étudia le droit en France, y

prit le goût des belles-lettres, & de retour dans sa patrie, écrivit poliment en prose & en vers. Il mourut en 1649. Ses *Œuvres* en vers ont été imprimées à Edimbourg en 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis 1423 jusqu'en 1643*, Londres, 1682, in-8°, en anglois; on en a donné une *continuation* en 1670.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le vieux & sœur d'Agrippa le jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son tems, fut promise par son pere à Epiphane, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa le jeune la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui embrassa le Judaïsme pour lui plaire. Drusille se dégoûta bientôt de son époux; elle l'abandonna, pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portoit à sa sœur Bérénice, la jeta dans ce travers, & lui fit même abjurer sa Religion. C'est devant Drusille & Félix que S. Paul comparut, comme on peut le voir dans les *Actes des Apôtres*, ch. 24.

DRUSILLE, (Livie) fille de Germanicus & d'Agrippine, & arriere-petite-fille d'Auguste, naquit à Treves l'an 15e. de J. C. Elle épousa Lucius Cassius en premieres noces, & en secondes son frere Marcus Lepidus. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula son frere eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement ma-

lade, il l'institua héritiere de l'empire & de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée, l'an 38 de J. C., il la fit mettre au rang des déesses. Les Romains jusqu'alors n'avoient point connu de pareilles divinités; aussi fut-elle autant odieuse aux gens de bien dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avoit été sur la terre. Mais en général, ces scenes infames dérhoient de l'état de la nation, déjà assez dégradée pour les supporter, & pour avoir des empereurs qui eussent le courage déhonté de les produire.

DRUSIUS ou DRIESCHES, car Drusius est son nom latinisé, (Jean) né à Oudenarde en 1550, fut un des plus modérés protestans du 16e. siecle. Il respectoit la Vulgate & avoit beaucoup de vénération pour tous les SS. Peres. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Eglise Catholique, particulièrement dans le *Liber Præteritorum*, p. 454, où il dit: *Provoco ad judicium ecclesiæ catholicæ, cui me meaque omnia subjicio*. Il avoit été élevé dans la Religion Catholique; mais son pere ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde, & de là professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les états-généraux le chargerent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'Ancien-Testament; ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui: 1. D'excellentes *Notes*

sur l'Écriture, données séparément, tant in-folio qu'in-4°. II. Un Recueil des Fragmens des Hexaples. III. Une Grammaire Hébraïque, in-4°. IV. Un Traité des trois Sectes des Juifs, dans un recueil intitulé: *Trium Scriptorum, de Tribus Judæorum Sectis, Syntagma*: Delft, 1703, 2 vol. in-4°. V. Des Notes sur Sulpice Sévere, qui ont passé dans l'édition, *cum notis variorum*. Driesches étoit très-versé dans la connoissance de la langue hébraïque, Richard Simon parle de lui comme d'un interprete habile. Il avoit consulté les anciens, & les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Ses ouvrages sur l'Écriture étoient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des *Critiques sacrés*, publié en Angleterre. Il mourut à Franeker en 1616. Abel Curiander, gendre de Drufius, a publié sa *Vie*.

DRUSIUS, (Jean) fils du précédent, se distingua par ses connoissances précoces. A 5 ans, il avoit quelque teinture de la langue latine. A 7 ans, il expliquoit le Psautier hébreu. A 9, il lisoit l'hébreu sans points, & ajoutoit les points qu'il falloit selon les regles. A 12, il écrivoit en vers & en prose à la maniere des Hébreux. A 17, il fit une Harangue latine à Jacques I, roi d'Angleterre, qui surprit & charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre à 21 ans, en 1609, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de Benjamin de Tuedelle, & la *Chronique du second Temple*, qui sont restés manuscrits.

DRUSUS, (*Marcus Livius*) étoit fils de ce Drusus, qui fut collègue de Caius Gracchus dans le tribunat du peuple. Il naquit comme son pere avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit & de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat & celle des chevaliers divisoient alors la ville. Drusus, à l'exemple de tous les intrigans, tâcha de s'attacher la multitude & se déclara pour les nouveaux prétendans contre les anciens possesseurs. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquoient, par autant de chevaliers; & d'accorder en même tems à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avoient les sénateurs anciens. Ce projet irrita les amis de l'ordre & de la tranquillité publique. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il voulut faire revivre la loi des Gracques touchant la distribution des terres au peuple, & celle d'accorder au peuple latin les privilèges des citoyens de Rome. Drusus n'ayant pu faire passer la loi inique du partage des terres, opposée au droit sacré de propriété, voulut au moins tenir la parole qu'il avoit inconfidérément donnée aux étrangers & dont l'exécution auroit livré la république à des troubles destructifs. Mais comme il retournoit chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étoient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, vers l'an 90 avant J. C.; digne fin de ses intrigues & de la manie des nouveautés, si redoutable aux empires, & avant-coureur cer-

rain de leur ruine. *Voyez GRAC-CHUS.*

DRUSUS, (Nero-Claudius) fils de Tibere-Néron & de Livie qui épousa depuis Auguste, & frere de l'empereur Tibere, naquit l'an 38 avant J. C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois & les Germains, & fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, & acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, & qu'il fut nommé pro-consul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*Imperator*; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se préparoit à continuer ses conquêtes: il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connoître qu'il avoit pénétré jusques-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit: *Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin; tu touches au terme de tes exploits & de ta vie.* Quoi qu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9e. année avant J. C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté & de vertu, & qui, s'il avoit remplacé

Auguste, auroit préservé l'empire d'un monstre tel que Tibere. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfans, Germanicus, Livie & Claude.

DRUSUS, fils de Tibere & de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son pere, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur l'an 100. de J. C., on l'envoya au bout de 5 ans en Pannonie, pour appaiser les légions révoltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse & la fermeté qu'il fit paroître en cette occasion, lui mériterent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiroient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'Ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son pere. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités sembloient assurer l'empire à ce prince; mais Sejan, fourbe audacieux, à qui il avoit donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, & de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui étoit aussi un de ses amans, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent; mais il n'emporta pas moins Drusus, l'an 23 de J. C.

DRUSUS, fils de Germanicus & d'Agrippine; jouit d'abord d'une grande faveur, & obtint des postes importans; mais l'artificieux Sejan chercha

à le perdre auprès de Tibere, & y réussit. Cet empereur le fit enfermer, & défendit à tous ceux qui le gardoient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de 9 jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J. C. Tibere eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTHMAR, (Chrétien) natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le 9^e. siècle, enseigna au monastere de Malmédy, dans la principauté de Stavelot. Nous avons de ce religieux un *Commentaire sur S. Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le 16^e. siècle. Les novateurs de ce tems-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-fol., avec quelques additions, & y semerent habilement des propositions erronées sur la Transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé : ce qui l'a rendu rare. En 1530 on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYADES, nymphes qui présidoient aux bois & aux forêts : mais elles n'étoient point attachées à certains arbres, comme les Hamadryades.

DRYANDER, (Jean) médecin & mathématicien de Wetteren dans le pays de Hesse, enseigna à Marburg, & y mourut protestant en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine & de mathématiques, qui étoient consultés avant les bons livres du dernier siècle & de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il

fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instrumens de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étoient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marburg, 1537, in-4°, avec fig., a été estimée.

DRYANDER, (François) frere du précédent. Voyez ENZINAS.

DRYAS, fille de Faune, qu'on révéroit comme la déesse de la pudeur & de la modestie. Il n'étoit pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offroit.

DRYDEN, (Jean) né à Oldwinde dans le comté d'Huntington en 1631, montra jeune encore un génie fécond & facile, & des talens supérieurs pour la poésie. Il se fit Catholique en 1688, sous le regne de Jacques II, à la cour duquel il fut toujours très-bien accueilli. Les ennemis que ses talens, son caractère ou son changement de religion lui avoient suscités, firent des cabales pour le perdre. Le roi Guillaume lui retrancha ses pensions ; & ce poète, qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misere en 1701. Oublié & négligé par tout le monde jusqu'à cette époque, dès qu'il s'est agi de son enterrement, les choses changerent de face, & l'empressement des concurrens produisit des scenes assez plaisantes. L'évêque de Rochester & le lord Halifax, se disputèrent l'honneur de l'inhumer. L'évêque comme doyen du chapitre de Westminster, offrit de l'enterrer dans cette église. Halifax, comme l'ami des muses, demanda la préférence, & promit de dépenser cinq cents li-

vres sterl. pour son mausolée. » Les Anglois, dit un auteur, » ont toujours eu un goût particulier pour les honneurs posthumes. On fait combien de monumens ils ont dressés, combien de services solennels ils ont fondés pour des gens dont ils avoient juridiquement coupé les têtes. Et pour ceux qui ont fini leur carrière d'une manière plus douce, c'est toujours, pour peu qu'ils aient fait du bruit dans le monde ou dans les coulisses, c'est toujours à leur enterrement ou à leurs obseques, que leur gloire se déploie ». Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois & brillans, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation seroit sans altération, s'il n'avoit fait que la dixieme partie de ses ouvrages, & sur-tout s'il avoit mieux respecté la décence & les mœurs. Il avoit une grande facilité, mais il en abusoit. Delà des inégalités étonnantes, & ce mélange de bas & de noble, de puérilité & de raison. Ses principales productions sont : I. Des *Tragédies*, qui offrent de grandes beautés semées çà & là ; mais qui, dans le total, ne sont que des farces sublimes. II. Des *Comédies*, d'une licence dont il y a peu d'exemples, même en ce genre d'ouvrage. III. Des *Opéra*, & plusieurs autres *Pieces de Poësie*, recueillies dans ses *Œuvres dramatiques*, en 3 vol. in-fol., Londres, 1721. On y trouve à la tête une longue *Dissertation* en forme de dialogue sur la poésie dramatique,

IV. Des *Fables*, in-8°. V. Une *Traduction de Virgile* en vers anglois, qui lui a fait beaucoup d'honneur dans sa nation. VI. Une autre des *Satyres de Juvenal & de Perse*. VII. Une *Version* en prose du poëme latin de l'*Art de la Peinture*, du célèbre Alphonse du Fresnoy. Elle est enrichie des Remarques de de Piles sur cet ouvrage, & d'une belle Préface, dans laquelle il compare la poésie à la peinture.

DRYOPE, nymphe d'Arcadie, aimée de Mercure. Tenant un jour son fils entre ses bras, elle arracha une branche de lotos pour l'amuser. Bacchus, à qui cette plante étoit consacrée, en fut si irrité, qu'il la métamorphosa en arbre. Elle n'eut que le tems d'appeler sa sœur pour prendre l'enfant, qui auroit été enfermé avec elle dans l'écorce.

DUAREN, (François) natif de Saint-Brieux en Bretagne, célèbre professeur de droit à Bourges, mourut dans cette ville en 1559, à 50 ans. C'étoit, suivant de Thou, le plus savant jurisconsulte de son tems après Alciat. Il joignoit à la jurisprudence les belles-lettres, & une exacte connoissance de l'antiquité. On a de lui : I. *Pro libertate Ecclesiæ Gallicæ adversus Romanam, Defensio Parisiensis Curia*. II. *De Sacris Ecclesiæ Ministeriis ac Beneficiis libri octo*. III. Des *Commentaires sur le Code & le Digeste*. IV. Un *Traité des Plagiaires*. On a deux éditions des ouvrages de Duaren : la premiere, de Lyon, 1578, 2 vol. in-folio, est peu commune ; la seconde, à Geneve, 1603, in-folio, est moins re-

cherchée. Il arriva aux écrits de Duaren, ce que Cujas craignoit pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent, tant bien que mal, aux ouvrages qu'il avoit composés, tout ce qu'ils lui avoient entendu dire dans ses explications; & ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DUBOIS, (le Cardinal) voy. Bois (Guillaume du).

DUBOIS, (Jerôme) peintre de Bois-le-Duc, florissoit au commencement du 16^e. siecle. Il excelloit dans les grotesques, les figures bouffonnes & les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une maniere si vive, si vraie & si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il étoit dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force & la variété des caracteres, la magie de son coloris, tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, & à en rendre le prix excessif.

DUBOS, (Jean-Baptiste) né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, & vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères sous Torcy. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut & employa celui de l'abbé Dubos. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, & il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On fait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade & à Rastad. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices & des pensions, & enfin par l'abbaye de Notre-Dame

de Reffons, près de sa patrie. Il mourut subitement à Paris en 1742, secrétaire perpétuel de l'académie françoise. On fait à quelle anecdote philosophique sa mort a donné occasion (voy. FONTENELLE). Ses ouvrages sont une preuve de la variété & de l'étendue de ses connoissances. Les principaux sont: I. *Réflexions critiques sur la Poésie, la Peinture, la Musique, &c.*, 1719, in-12, 2 vol.; & réimprimées en 1740, in-12, 5 vol. C'est un des livres les plus utiles en ce genre, qu'on ait jamais écrits sur ces matieres chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, & beaucoup de réflexions vraies, nouvelles & profondes. Il manque cependant d'ordre, & sur-tout de précision; mais l'écrivain pense & fait penser. Il ne savoit pourtant pas la musique, il n'avoit jamais pu faire des vers, & n'avoit pas un tableau; mais il avoit beaucoup lu, vu, entendu & réfléchi. La littérature ancienne lui étoit aussi connue que la moderne, & les langues savantes & étrangères autant que la sienne propre. II. *L'Histoire des quatre Gordiens, prouvée & illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois: l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même tems avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paroît pas avoir été adopté. III. *Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°.

réimprimée en 1743, avec des augmentations & des corrections, en 2 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant; & suivant de meilleurs écrivains, ce prince étoit encore plus conquérant que politique. Il faut avouer cependant, avec le président Hainault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissements satisfaisans sur plusieurs points obscurs touchant l'origine de la nation françoise. IV. *Histoire de la Ligue de Cambrai*, faite en 1508 contre la république de Venise, dont les meilleures éditions sont de 1728 & de 1785, 2 vol. in-12; ouvrage profond & d'une politique intéressante. Elle fait connoître les usages & les mœurs du tems, dit un écrivain, & est un modèle en ce genre. V. *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1704, in-12: livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglois.

DUBRAW, *Dubravius Scala*, (Jean) évêque d'Olmutz en Moravie, dans le seizième siècle, naquit à Pilsen en Bohême, & mourut en 1553 avec la réputation d'un prélat pieux & éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohême, & président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avoient eu part aux troubles de Smalkade. On a de Dubraw

divers ouvrages, entr'autres une *Histoire de Bohême*, en 33 livres, fidelle & exacte. Les meilleures éditions sont celles de 1575, avec des tables chronologiques; & celle de 1688 à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohême* d'Æneas Sylvius.

DUBREUL, voyez BREUL.

DUBRICE, (S.) né dans l'isle de Misérbdil, près la riviere de Guy, se fit d'abord connoître dans la province, appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Ecritures à Hentlan-sur-l'Avon, & ouvrit ensuite une seconde école à Moch-res, sur la riviere de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Bretagne. Les soins qu'il leur donnoit, ne l'empêchoient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landaff, par S. Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, & transféré à l'archevêché de Caërleon en 495, il s'en démit en faveur de S. David, & se retira dans l'isle de Bardsey ou Deuly, sur la côte de la province de Caërnarvon, où il mourut peu de tems après. On lit dans Camden & dans d'autres auteurs, que vingt mille Saints, c'est-à-dire, vingt mille hermites ou religieux, furent enterrés dans la même isle. « Au milieu de la corruption qui régnoit, dit un historien, parmi les anciens Bretons, avant l'invasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita de saints pasteurs, qui par leurs discours & leurs exemples, exhortoient leurs compatriotes à la pénitence ».

DUC, (Fronton du) *Fronta*

Duceus, Jésuite, né à Bordeaux en 1558 d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville le 25 septembre en 1624, des douleurs de la pierre : celle qu'il portoit dans la vessie, étoit du poids de 5 onces. Le Pere du Duc étoit versé dans tous les genres d'érudition ; mais sa partie principale étoit la connoissance de la langue grecque, & la critique des auteurs. On lui est redevable : I. D'une édition des *Œuvres de S. Jean-Chrysofome*, en 6 vol. in-fol. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Il seroit à souhaiter, selon lui, que nous eussions un S. Chrysofome entier de la main de ce Jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que S. Chrysofome a fait sur le Nouveau-Testament de l'édition de Morel ou de Commelin, 4 ou 2 vol. in-fol. Fronton du Duc a donné une édition toute latine de S. Chrysofome, 1613, 6 vol. in-fol. : celle-là est complete. II. Une édition des *Œuvres de S. Grégoire de Nyffe*, grec & latin, Paris, 1615, 2 vol. in-fol. Il ajouta un 3e. vol. in-fol. en 1618, par forme d'appendice. On la préfere à celle de Claude Morel, 1638. III. Plusieurs autres Editions d'anciens auteurs, sur-tout des Peres, dont quelques-unes sont accompagnées de notes, & dont la meilleure est celle de Nicéphore Caliste. IV. Trois vol. in-8°. de *Controverses contre Duplessis Mornai*. V. *L'Histoire tragique de la Pucelle de Dom-Remi autrement d'Orléans*, Nanci,

1581, in-4°. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble & mortifié, en avoit une alors qui sentoit un peu trop la pauvreté évangélique. C'étoit un homme détaché de toutes les douceurs de la vie ; il aimoit encore plus ses devoirs de piété que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas ; & il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

DUC, (Nicolas le) prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, quitta sa paroisse pour paroître sur un plus grand théâtre, devint vicaire de S. Paul à Paris, emploi qu'il exerça pendant 15 ans ; & fut interdit par M. Vintimille archevêque, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, en 1731. Il avoit présenté dès l'an 1728, au clergé, une lettre d'adhésion à la cause de M. de Senez, cherchant par l'enthousiasme de secte à avancer sa fortune ou à se faire un nom dans le monde. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre, & mourut en 1744. L'auteur de sa Vie, engagé dans le même parti, lui attribue : I. *L'Année Ecclésiastique* en 15 vol. in-12. II. Une Traduction de l'Imitation de J. C. avec des réflexions & des pratiques. III. Une partie de la Traduction de l'Histoire du président de Thou, 16 vol. in-4°. On peut douter si tout cela est de lui, ou si son biographe ne lui en a fait gratuitement

ruiment honneur : dans tous les cas, il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la petite Eglise.

DUCANGE, voyez CANGE. (Charles Dufreine du).

DUCAS, (Michel) historien Grec, sur la vie duquel on ne fait rien, sinon qu'il avoit été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'Empire Grec*, depuis le regne du vieil Andronic, jusqu'à la ruine de cet empire. On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, & qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidèle de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-fol., par les soins d'Ismaël Bouillaud, qui l'accompagna d'une version latine & de savantes notes. Le président Cousin la traduisit ensuite en françois, & elle termine le 8e. vol. de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, in-4°, en 1672 & 1674, & réimprimée en Hollande, in-12, en 1685.

DUCASSE, (François) célèbre canoniste, né dans le diocèse de Lectoure, fut d'abord grand-vicaire & official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre & official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui 2 traités estimés des juriconsultes: l'un, de la *Jurisdiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8°, 1695; & l'autre de la *Jurisdiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8°, 1697. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse sous le titre

Tome III.

de la *pratique de la Jurisdiction ecclésiastique volontaire, gracieuse & contentieuse*; 1 vol. in-4°, sixième édition, 1762. L'auteur étoit profondément versé dans l'écriture, les saints Peres & les canonistes anciens & modernes. Ses mœurs étoient dignes d'un homme de son état.

DUCERCEAU, voy. CERCEAU (Jean-Antoine du).

DUCHANGE, (Gaspard) graveur, né à Paris en 1660, mort en 1757, fit connoître ses talens par les estampes d'*Io, Leda & Danaë*, qu'il grava d'après le Corrège. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte le *Repas du Pharisien*, & les *Vendeurs chassés du Temple*, gravés d'après deux tableaux de S. Martin-des-Champs à Paris. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil & cette finesse de touches, qui font passer sur le cuivre le moëlleux, le caractère & l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succès la *Naissance de Marie de Medicis* & l'*Apothéose d'Henri IV* d'après Rubens.

DUCHAT, (Jacob le) né à Metz en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille étoit originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avoit fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ses ancêtres, Louis-François le Duchat, avoit cultivé dans le 16e. siècle la poésie françoise & latine; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui.

Q 9

Jacob le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice-supérieure françoise de cette ville, & y mourut en 1735, sans avoir rien écrit de solide, s'amusant à des sujets futiles, ou à donner des éditions d'ouvrages également frivoles ou mauvais; tels que: I. Celle de la *Confession de Saucy*, à la suite du *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Etoile, de l'édition de 1720, en 2 vol. in-8°. II. Celle de la *Satyre Ménippée*, en 3 vol. in-8°, 1714, augmentée de nouvelles remarques, où l'on n'a point de peine à reconnoître l'esprit de la secte qu'il professoit. L'auteur ne songeoit pas qu'en ridiculisant la ligue catholique, il ne justifioit pas celle des protestans, composée de sujets rebelles, continuellement armés contre la Religion & l'état. III. Des *Aventures du baron de Fœneste*, par T. A. d'Aubigné, augmentées de plusieurs remarques, de la vie de l'auteur, & de la *Bibliothèque de maître Guillaume*, 1729, 2 vol. in-12. IV. Une édition des *Œuvres de Rabelais*, avec un *Commentaire*, en 6 vol. in-8°, & en 3 vol. in-4°, ornée de figures gravées par le fameux Picart. V. Une édition des *Quinze Joies du Mariage*, ouvrage ancien, qu'il publia in-12, 1734, & qu'il accompagna de remarques & de diverses leçons. VI. L'*Apologie pour Hérodote*, ouvrage de Henri Etienne, plein d'obscénités & d'indécences, 3 vol. in-8°, avec des notes. On a publié après la mort de Duchat, un *Ducatianna*, en 2 vol.

in-8°, 1744: compilation assemblée au génie de l'auteur.

DUCHÉ DE VANCY, (Joseph-François) né à Paris en 1668, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son pere le fit élever avec soin, mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poète. La marquise de Maintenon ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses élèves de S. Cyr. Cette dame le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'état, que le ministre prenant le poète pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on alloit le conduire à la Bastille; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritoit. Il avoit autant de douceur dans le caractère, que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satyrique: éloge bien rare pour un poète! Rousseau & lui faisoient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvoient; mais l'impression que faisoit Duché, quoique moins vive d'abord, étoit plus durable. Il plaisoit encore par le talent de la déclamation, qu'il possédoit dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions & des belles-lettres l'admit dans son corps. Elle le perdit en 1704, dans la 37e. année de son âge. Duché a donné des *Tragédies*, parmi lesquelles on distingue: *Jonathas*, *Abfalon* & *Debora*; & des *Opéra*, qu'il tâcha de faire oublier par un recueil d'*Histoires édifiantes*, qu'on lit

avec autant d'édification que de plaisir; M. Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1767, in-12. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété & de morale* de l'abbé de Choisi. Ces deux ouvrages ont le même but : celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé; mais il ne lui est point inférieur, par l'élévation des sentimens, par la vérité des caractères, & même par la douceur de style. On chante aussi à S. Cyr les *Hymnes*, & *Cantiques sacrés*.

DUCHESNE, voy. CHESNE (André du).

DUCLOS, (Charles Dinéau) né à Dinant en Bretagne, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des inscriptions l'adopta en 1739, & l'académie françoise en 1747. Elu, après la mort de Mirabaud, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimoit la littérature & qui savoit la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé en 1744 maire de Dinant; & en 1755, il fut ennobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avoient montré pour le service de la patrie. Il mourut à Paris les 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation étoit aussi agréable, qu'instructive & gaie. Les vérités intéressantes lui échappoient comme des faillies. Naturellement vif & impétueux,

il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avoit des prétentions, sans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver pour les hommes en général ces vérités dures, qui déplaisent toujours aux particuliers. Ses ouvrages sont : I. Des Romans plus libres qu'ingénieux, les *Confessions du comte de ****; *Mémoires de la Baronne de Lux*; *Mémoires sur les mœurs du 18e. siècle*; chacun en un vol. in-12. II. L'*Histoire de Louis XI.* en 3 vol. in-12, 1745; & *Supplément*, 1746, 1 vol, dont les recherches sont curieuses, & dont le style est concis & élégant, mais trop coupé & trop épigrammatique. III. *Considérations sur les mœurs de ce siècle*: livre plein de pensées neuves & de caractères bien saisis. IV. *Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal* (voyez l'article d'Antoine ARNAULD). V. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agrémens de l'esprit, & ornée d'une diction claire, aisée, correcte, & toujours proportionnée à la matière. VI. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie Françoise*.

DUDITH, (André) né à Bude en Hongrie, l'an 1533, montra dès sa jeunesse de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie & l'éloquence avec succès. Cicéron étoit son auteur favori; son style lui plaisoit tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les œuvres de sa

main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, en 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente, 2 ans après. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, & l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour, se démit de son évêché, & professa publiquement la religion prétendue-réformée. On prétend que de protestant il devint socinien; & qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion; fort commun à tous ceux qui, après avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconséquence des sectes retranchées du sein de l'Eglise (voyez SERVET). On a de Dudith des Traductions en latin de Longin & de Denys d'Halicarnasse, de la *Vie* du cardinal Polus, par Beccatelli, Venise, 1563 in-4°, & un grand nombre d'Ouvrages de controverse, de physique & de poésie. On trouve ceux-ci dans le second volume des *Délices des Poètes Allemands*.

DUDON, doyen de Saint-Quentin, envoyé en députation par Albert, comte de Vermandois, vers Richard I, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnaissance que Dudon écrivit l'*Histoire des premiers Ducs de Normandie* en 3 livres, dans la collection des historiens d'Angleterre par Thomas Gale; mais les savans conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt

par un romancier que par un historien, ne mérite pas plus de croyance que la *Théogonie* d'Hésiode, ou l'*Iliade* d'Homère. Dudon vivoit encore en 1026.

DUELLI, (Raimond) chanoine régulier de S. Augustin, demeura long-tems à Vienne, & publia différens ouvrages sur la littérature ecclésiastique, qui lui ont fait beaucoup d'honneur, entr'autres: I. Un recueil de divers monumens anciens, sous ce titre: *Miscellanea quæ ex manuscriptis collegit*, &c., Ausbourg, 1723, in-4°. II. *Historia ordinis Equitum Teutonicorum*, en 4 parties, Vienne, 1727, in-fol. Ouvrage plein de recherches, qui contient un grand nombre de chartres, de diplômes, de bulles & de généalogies. III. *Excerpta Genealogico-historica*, Leipsick, 1725, in-fol., avec fig.; curieux & peu commun. Il mourut vers 1740.

DUELLIUS, voyez DUILLIUS (Caius).

DUEZ, (Nathanaël) grammairien du 17^e. siècle, avoit acquis une assez grande connoissance des langues latine, françoise, italienne, allemande & espagnole: il les enseigna en Hollande pendant plus de 30 ans, & publia divers ouvrages analogues à sa profession. Les principaux sont: I. *Dictionarium Germanico-Gallico-Latinum, & Gallico-Germanico-Latinum*, Amst., Elzevir, 1664, 2 vol. in-4°. II. *Dictionnaire François-Allemand-Latin & Allemand-François-Latin*, Cologne, 1693, 2 vol. in-8°. III. *Dictionnaire Italien & François*, Geneve, 1678. IV. *Dictionnaire François & Italien*, 1678, in-8°.

D U F

DUFAIL, (Noël) gentil-homme Breton, mort au commencement du 17^e. siècle, ayant changé son nom en celui de *Léon Ladulst*, qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont: I. *Les Balivernies d'Eutrapel*, &c., Paris & Lyon, 1549, in-16. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare. II. *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux & de singulière récréation*, Lyon, 1549, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers, de l'érudition & même de bonne morale, mais quelquefois aussi trop de liberté, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres, jusqu'au commencement de ce siècle. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière la plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues, & méritent peu de l'être.

DUFAY, voyez FAY (du).

DUFOURNY, voyez FOURNY.

DUFRESNE, voy. FRESNE.

DUFRESNOY, voy. FRESNOY (Charles-Alphonse du).

DUFRESNOY, (l'abbé Lenglet) voyez LENGLET.

DUFRESNY, voy. FRESNY (Charles Riviere du).

DUGDALE, (Guillaume) né à Shustock dans le comté de Warwick, en 1605, mourut en 1686. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monumens, &

D U G 613

à chercher la vérité dans les décombres que le tems avoit épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de hérault-d'armes, & une pension de 20 liv. sterlings, avec un logement dans le palais des héraults-d'armes. Dugdale étoit un homme laborieux & sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agiterent de son tems sa turbulente patrie; & à force de soins & de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont: I. *Monasticum Anglicanum*, Londres, 1655-1673, 3 vol. in-fol., avec une savante Préface de Marsham. Il composa les deux premiers volumes, conjointement avec Roger Dodsworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la piété & de la sainte magnificence des anciens Catholiques d'Angleterre. Stevens donna un Supplément à ce livre, Londres, 1722 & 1723, 2 vol. in-fol., en anglois. II. *Les Antiquités du Comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, & enrichies de cartes, en anglois; Londres, 1656, in-fol. III. *Histoire de l'église de S. Paul de Londres*, tirée des manuscrits, &c., en anglois; Londres, 1658, in-fol. C'est la description de l'ancienne église de S. Paul, gothique, immense & superbe, dont il voyoit la ruine prochaine (*temporis injuriâ & sacrilegâ sequioris sæculi incuriâ*). Il voulut en conserver le souvenir, & en transmettre à la postérité la hardie & magnifique architecture. IV. *Histoire des troubles d'An-*

gleterre, depuis 1638 jusqu'en 1659, en anglois; Oxford, 1681, in-fol. V. *L'Histoire de la Noblesse d'Angleterre*, en anglois; Londres, 1675 & 1676, 2 vol. in-fol. VI. *Mémoires historiques touchant les Loix d'Angleterre, les Cours de justice, &c.*, en anglois; Londres, 1672, in-fol.

DUGHET, voy. GUASPRES
DUGHET.

DUGUESCLIN, voy. GUESCLIN (Bertrand du).

DUGUET, (Jacques-Joseph) né à Montbrison en 1650, commença ses études chez les PP. de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire & la facilité de son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devoit son éducation, il professa la philosophie à Troyes, & peu de tems après la théologie à S. Magloire à Paris. C'étoit en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes 1678 & 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumieres & de piété, dans un âge si peu avancé, surprenoient & charmoient les personnes qui venoient l'entendre; & le nombre n'en étoit pas petit. Sa santé naturellement délicate ne put soutenir long-tems le travail qu'exigeoient ces conférences. Il demanda en 1680 d'être déchargé de tout emploi, & il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles, auprès du docteur Arnauld son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin

de la même année, & vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque tems après, en 1690, le président de Menars desirant d'avoir chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta, & en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte, furent moins heureuses pour cet écrivain. Son opposition à la Constitution *Unigenitus*, & son attachement à la doctrine de Quesnel son ami, l'obligerent de changer souvent de demeure, & même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris. Il mourut en cette dernière ville le 25 octobre 1733, dans sa 84^e. année. De sa plume aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages, écrits avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Il seroit parfait, s'il étoit moins coupé, plus varié, plus précis. On lui reproche aussi un peu d'affectation. Ses ouvrages les plus applaudis & les plus recherchés, sont: I. *La Conduite d'une Dame Chrétienne*, in-12, composée pour madame d'Aguesseau vers l'an 1680 & imprimée en 1725. II. *Traité de la Priere publique & des saints Mysteres*; deux Traités séparés, & imprimés en un volume in-12. Le style est diffus. L'auteur se rapproche des principes, défendus si opiniâtrément par les MM. de Port-Royal. III. *Traité dogmatiques sur l'Eucharistie, sur les Exorcismes & sur l'Ujure*; imprimés ensemble en 1727, in-12. IV. *Commentaires sur l'ouvrage des*

six Jours & sur la Genèse, composés à la prière du célèbre Rollin, en 6 vol. in-12. Le 1er. volume imprimé séparément, sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des six Jours*, est estimé; l'utile y est mêlé à l'agréable: c'est un des meilleurs commentaires que l'on puisse lire sur l'histoire de la création. V. *Explication du Livre de Job*, 4 vol. in-12. VI. *Explication de 75 Psaumes*, 6 vol. in-12. VII. *Explication du Prophete Isaïe, de Jonas & d'Habacuc*, avec une analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différens Commentaires, qu'à faire connoître la liaison de l'Ancien-Testament avec le Nouveau, & à rendre attentif aux figures qui représentoient les mysteres de J. C. & de son Eglise. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre: & s'il s'arrête quelquefois à des explications plus pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets. VIII. *Explication des Rois, d'Esdras & de Néhémias*, 7 vol. in-12. IX. *Explication du Cantique des Cantiques & de la Sagesse*, 2 vol. in-12. X. *Regles pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12. XI. *Explication du Mystere de la Passion de N. S. J. C. suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12. XII. *Jesus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12. XIII. *Traité des Scrupules*, in-12, estimé & estimable. XIV. *Les Caracteres de la Charité*, in-12. XV. *Traité des Principes de la Foi*

Chrétienne, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force. XVI. *De l'éducation d'un Prince*, in-4°, & en 4 vol. in-12; réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé Goujet. L'historien de Duguet prétend que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, je ne fais sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, sur-tout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avoit été lié. XVII. *Conférences Ecclésiastiques*, 2 vol. in-4°, qui contiennent 67 Dissertations sur les écrivains, les conciles, & la discipline des premiers siècles de l'Eglise. XVIII. Deux Ecrits où il s'éleve contre les *Convulsions* qui ont fait tant de tort au Jansénisme, & qui ont tant déshonoré la raison; & contre la feuille hebdomadaire, intitulée: *Nouvelles Ecclésiastiques*. L'abbé Duguet n'avoit point le fanatisme & l'emportement ordinaires aux gens de parti; il condamnoit hautement ces *Nouvelles* & les injures atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise. Ce ne sont point-là les armes des Chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui, de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la secte qui

produisoit ces scandales (voy. ROCHE Jacques). XIX. Un *Recueil de Lettres de piété & de morale*, en 9 vol. in-12, &c., &c. On trouve dans le 3e. vol. de ce Recueil une Lettre de controverse, imprimée d'abord séparément, sous le nom d'une Carmélite, qui l'adressoit à une dame protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit en la lisant: *Il y a bien de la théologie sous la robe de cette religieuse.*

DUHALDE, voy. HALDE (du).

DUHAMEL, voy. HAMEL (Jean-Baptiste du).

DUHAN, (Laurent) licencié de Sorbonne, professa près de 30 ans avec succès la philosophie au college du Plessis. Il étoit originaire de Chartres, & il mourut chanoine de Verdun vers 1730, âgé de près de 70 ans. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scholastiques. Il est intitulé: *Philosophus in utramque partem*, parce qu'on y soutient le pour & le contre dans les questions les plus célèbres de l'ancienne philosophie, 1 vol. in-8°. Ouvrage propre à exercer l'esprit & à lui acquérir l'usage d'une logique exacte. Voyez DUNS, OCCAM.

DUJARDIN, (Carle) peintre Hollandois, né vers 1640 à Amsterdam, mort à Venise en 1674, excelloit dans les bambochades. Il fut élève de Berghem. On reconnoît dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie & le ton de couleur de son maître. On a de lui des *Marchés*, des *Scenes de charlatans & de voleurs*, des *Pay-*

sages animés, & peints d'une manière ingénieuse & vraie. Il y a encore de lui un petit *Œuvre* d'environ 50 estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte, avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées, que difficiles à acquérir.

DUILLIUS ou DUÉLLIUS, (Caius) surnommé *Nepos*, consul Romain, fut le premier de tous les capitaines de la république, qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, & leur prit 50 vaisseaux. Duillius après cette victoire, fit lever le siège de Ségeste, & prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J. C., & la permission particulière d'avoir une musique & des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. « C'étoit par ces légères » récompenses, dit un historien, que les Romains » payoient la véritable gloire. » La fausse, se vend plus chèrement aujourd'hui ». On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, & l'on érigea une colonne rostrale qui subsiste encore aujourd'hui.

DUISBOURG ou DUSBURG, (Pierre de) natif de Duisbourg dans le duché de Cleves, publia en latin, dans le seizième siècle, une *Chronique de Prusse*, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. Harcknochius, savant Allemand, publia cette *Chronique* à Francfort, in-4°, avec la continuation d'un anonyme jusqu'en 1426; & 19 Dis-

sertations, où l'on trouve beaucoup d'érudition.

DULARD, (Paul-Alexandre) secrétaire de l'académie de Marseille sa patrie, succéda à la Visclède dans cette place; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort le 7 décembre 1760, à 64 ans. C'étoit un homme sérieux & froid, qui ne connoissoit point les graces qui donnent du brillant dans la société; mais il avoit les qualités qui concilient l'estime & l'amitié. Nous avons de lui: I. Un poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. Ce n'est, dit un critique, que le *Spectacle de la Nature*, mis en vers par le poëte Ronsard. Jugement peu équitable & d'une sévérité outrée, quoiqu'il faille convenir que l'auteur manque d'imagination, de vivacité & de chaleur. Les notes qui accompagnent ce poëme, sont instructives & curieuses. II. *Œuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses; mais on y cherche en vain ce feu du génie qui fait les poëtes.

DULLAART, (Jean) poëte du dix-septième siècle, s'est fait une réputation en Hollande par ses Tragédies, Comédies, & d'autres Poésies en langue du pays.

DULLAERT, (Jean) né à Gand, vers 1470, enseigna la philosophie à Paris, & y mourut l'an 1512. Josse Badius, Sanderus & Valere André font un grand éloge de sa science; cependant Jean-Louis Vivès qui avoit été son disciple, regretta le tems qu'il avoit perdu à sui-

vre ses leçons, qui, selon la coutume du tems, rouloient beaucoup sur des questions inutiles, peut-être en elles-mêmes, mais qui servoient excellemment à exercer l'esprit, à le former aux conclusions d'une logique sûre, & à lui faire démêler les subtilités des sophismes (voyez **DUNS**, **OCCAM**). On a de Dullaert: I. *Quaestiones in libros Physicorum Aristotelis*, Paris, in-fol. II. — *in libros de Caelo & Mundo*, in-folio. III. — *in librum predicabilium Porphyrii*, Paris, 1521, in-folio.

DULLART, (Herman) peintre & poëte, né à Rotterdam en 1636, montra de bonne heure beaucoup de vivacité & de jugement. Comme il étoit d'une complexion très-délicate, ses parens lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrandt, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La foiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, & l'on n'a de lui que peu de pieces. Il avoit joint, dès la première jeunesse, à l'étude de la peinture, celle des langues & des sciences; & il se délassoit par les exercices de la musique & de la poésie. Il avoit une belle voix, & faisoit assez bien des vers. On le sollicita, en 1672, d'entrer à Rotterdam dans la magistrature; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684.

DUMAS, (Hilaire) docteur de la maison & société de Sor-

bonne, s'est fait connoître par une *Histoire des cinq Propositions de Jansenius*, Trévoux, 1702, en 3 vol. in-12, bien écrite & avec vérité. On l'attribua au P. le Tellier; mais le style du Jésuite est plus véhément. On a encore de l'abbé Dumas une *Traduction de l'Imitation de J. C.*, & d'autres écrits, moins connus que son Histoire.

DUMAS, (Louis) voyez MAS.

DUMBAR, (Gérard) né à Deventer en 1681, mort dans sa patrie le 6 avril 1744, est connu par son *Histoire de Deventer* en latin; Deventer, 3 vol. in-8°, enrichie d'un grand nombre de pièces très-utiles pour l'histoire Belgique.

DUMÉE, (Jeanne) Parisienne, fut instruite dès son enfance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune; mais à peine avoit-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne, à la tête d'une compagnie qu'il commandoit. Elle profita de la liberté du veuvage, pour se livrer à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie, & donna en 1680 un volume in-4°, à Paris, sous ce titre: *Entretiens de Copernic, touchant la mobilité de la Terre, par mademoiselle Jeanne Dumée de Paris*. Elle y explique les trois mouvemens qu'on donne à la Terre; & les raisons qui établissent ou qui combattent le système de Copernic, y sont exposées avec assez d'impartialité.

DUMÉES, (Antoine) juriconsulte, né à Avènes dans le Hainaut-François, le 22 juillet 1722, fut procureur du roi & avocat au parlement de

Douay. Il mourut dans sa patrie le 27 février 1765. Nous avons de lui quelques ouvrages de jurisprudence, appropriés aux provinces du ressort du parlement de Flandre, qui sont estimés; le principal est: *La Jurisprudence du Hainaut-François*, Douay, 1753, in-4°. Il a donné aussi *Annales Belges, depuis 1477 jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, Douay, 1761: ouvrage superficiel & rempli de préventions nationales.

DUMESNIL, voy. MESNIL.

DUMNORIX, voyez DAMNORIX.

DUMONT, (Henri) maître de musique de la chapelle du roi, touchoit supérieurement de l'orgue. Il étoit né dans la principauté de Liege en 1610; & il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684. L'abbé Dumont est le premier musicien qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *Motets* estimés & cinq *Grandes Messes*, dans un très-beau plain-chant, appellées *Messes Royales*, qu'on chante encore dans quelques couvens de Paris, & dans plusieurs églises de province.

DUMONT, (Jean-François) baron de Carelsroon, historiographe de sa majesté impériale & catholique, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits d'un style languissant & incorrect; mais où l'on trouve des recherches qui peuvent être utiles. Les principaux sont: I. *Des Mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Ryswick*, La Haye, 1699.

4 vol. in-12, dont les Actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif & intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676. II. *Des Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte & en Turquie*, 1699, 4 vol. in-12 : recueil assez curieux, quoique peu exact. III. *Corps universel diplomatique du Droit des Gens*, comprenant les traités d'alliance, de paix & de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1709: Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes; mais il a son utilité. En y ajoutant les Traités faits avant J. C., publiés par Barbeyrac, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster & d'Osnabruck, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. IV. *Lettres historiques, depuis janvier 1652 jusqu'en 1710*. Une autre main, moins habile que celle de Dumont, les a continuées. V. *Batailles gagnées par le prince Eugene, gravées, avec des explications historiques*, LaHaye, 1723, in-fol. Il mourut vers 1727.

DUNAAN, juif de nation, roi des Homerites, peuple de l'Arabie-Heureuse, vivoit au commencement du 6e. siecle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colere sur les Chrétiens qui habitoient dans ses terres. Il y avoit une ville nommée Nagran, qui en étoit remplie; il y mit le siege, & y exerça des cruautés incroyables contre les fideles qui ne voulurent pas renier J. C. Le mar-

tyre d'Aretas, & d'un enfant de 5 ans, est des plus remarquables pour la barbarie: le *Martyrologe Romain* en fait mention le 24 d'octobre. Elesbaan, roi d'Ethiopie, à la priere du patriarche d'Alexandrie, vint venger les Chrétiens, & fit mourir le Néron juif, après avoir défait ses troupes.

DUNCAN, (Martin) né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zele contre les Protestans, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise. Il mourut à Amersfort l'an 1590. Il a laissé des *Traités de l'Eglise, du Sacrifice de la Messe, du Culte des Images, &c.*, &c. Tous ces ouvrages dont quelques-uns sont en latin & les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la Religion Catholique.

DUNCAN, (Marc) gentilhomme Ecossois, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, & principal du college des Calvinistes. Il exerçoit en même tems la médecine, & avec tant de réputation, que Jacques I, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui; mais Duncan, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, & un *Livre contre la possession des Religieuses Ursulines de Loudun*, où il s'attache moins à l'examen des faits qu'aux moyens de les réfuter (voyez MESNARDIERE). Cet écrit fit tant de bruit, que Laubardemont, commisnaire pour l'exa-

men de la possession de ces filles, lui en auroit fait une affaire, sans le crédit de la marchale de Brezé, dont il étoit médecin. Voyez CERISANTES.

DUNCAN, (Daniel) autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, se retira en 1690 à Geneve. Il en fut chassé & passa à Berne, ensuite à La Haye, & enfin à Londres, où il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui : I. *Explication nouvelle & méthodique des fonctions animales*. II. *Chymie naturelle*, qu'il traduisit en latin, & qu'il augmenta considérablement sous ce titre : *Chymia naturalis specimen*. III. *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, & particulièrement du Café, du Chocolat & du Thé*; Rotterdam, 1685, in-8° : ouvrage traduit en anglois & rare. Tous ces écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

DUNGAL, écrivain du 9e. siècle, étoit vraisemblablement Hibernois. Il vint en France, & l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denys, ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta, en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disoit être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une *Lettre* assez longue, qui se trouve dans le tome X in-4°, du *Spicilege* de Dom Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la Bibliothèque des Peres un *Traité* de Dungal pour la défense du *Culte des Images*, imprimé séparément, 1608, in-8°.

DUNOD DE CHARNAGE, (François-Ignace) professeur

en droit à Besançon sa patrie; mort dans cette ville en 1751, y jouit d'une estime générale par ses lumieres & sa probité. On a de lui : I. *Histoire des Séquanois, ou Mémoire du C. de Bourgogne*, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4°. II. *Histoire de l'Eglise, Ville & Diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4°. III. *Traité des Prescriptions*, 1730, in-4°. IV. *De la Main-Morte & des Retraits*, 1733, in-4°. Il justifie par d'assez mauvaises raisons l'usage des seigneurs qui ont le droit de main-morte sur leurs vassaux. — Son fils Joseph DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'Observations manuscrites sur les ouvrages de son pere. — Pierre DUNOD, savant Jésuite, de la même famille, donna en 1697 un livre curieux, intitulé : *La découverte de la Ville d'Antré en Franche-Comté, avec des questions sur l'Histoire de cette Province*.

DUNOIS, voyez JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois.

DUNS, (Jean) dit Scot; parce qu'il étoit natif de Donstun en Ecoffe, entra dans l'ordre de saint François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie & de la philosophie de son tems. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil*; quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna, pour avoir défendu avec force l'opinion de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge. Jean Scot, après avoir étudié & enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de

soutenir des sentimens opposés à ceux de S. Thomas. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux partis des Thomistes & des Scotistes. Duns, qui étoit à la tête de ceux-ci, les soutint, par un merveilleux talent pour les chicanes scholastiques. Il mourut à Cologne, où il étoit allé, en 1308, âgé de 30, 33 ou 35 ans : regardé comme un grand-homme, par tous ceux qui tenoient pour l'universel *a parte rei*; & comme un homme opiniâtre & d'un caractère épineux, par ceux qui tenoient pour l'universel *a parte mentis*. C'étoit le sentiment d'Occam, disciple de Scot, & son rival dans ces sottises célèbres; car tous les siècles ont les leurs. Nous avons nos Romans, nos Vers galans, nos Drames, nos Encyclopédies, remplis de licence & d'irréligion. Les ouvrages du siècle de Scot, peut-être plus ennuyeux encore, étoient plus innocens, & à force d'inutiles subtilités, formoient l'esprit à une logique exacte, dont les savans modernes paroissent oublier les premières regles. « A propos » d'une sottise, dit un philosophe, l'esprit s'exerce & se » porte à de bonnes études. » Ces sortes de disputes ressemblent à ces parties acides & » volatiles qui existent dans » les corps propres à la fermentation, elles mettent en » action toute la masse; dans » le mouvement elles se dissipent ou se précipitent : le » moment de la dépuratation arrive, & il surnage un fluide » doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition » de l'homme » (voy. OCCAM).

Les ouvrages de Scot, de l'édition de Lyon, 1639, forment 12 grands volumes in-fol. On y trouve la *Vie* de l'auteur, écrite par Vandig, & les témoignages des auteurs qui ont parlé de cet homme célèbre. Plusieurs écrivains ont regardé Jean Duns comme l'auteur de l'opinion de la *Conception Immaculée de la Ste Vierge*. Mais il est sûr qu'elle étoit connue dès le milieu du 12e. siècle, comme l'on voit par la Lettre de S. Bernard au chapitre de Lyon, qui combat cette opinion. Il paroît même que dès le 6e. siècle elle étoit générale parmi les Chrétiens d'Orient (voyez MAHOMET). Quoique Scot soutint ce sentiment avec éclat, il ne le donnoit point comme un dogme certain. Voyez SIXTE IV.

DUNSTAN, (S.) né en 924, sous le regne d'Aldestan, roi d'Angleterre, dont il étoit parent, parut d'abord à la cour; & les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, & se consola avec le Créateur, des perfidies des créatures. Edmond, successeur d'Aldestan, tira le saint homme de sa retraite, & se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. Dunstan avoit rassemblé depuis quelque tems un grand nombre de moines, dans un monastere qu'il avoit fait bâtir à Glaston. Les vertus & les lumieres qui y brillèrent sous ce saint abbé, firent de cette maison le séminaire des abbés & des évêques. Les sujets qui en sortirent, contribuerent beaucoup, par leur piété & leur doctrine, au rétablissement de la Religion en Angleterre. Dunstan recueillit

lit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Worchester, ensuite archevêque de Cantorbéry, reçut le *Pallium* du pape, & fut légat du St.-Siege dans toute l'Angleterre. Edwy étant monté sur le trône, & scandalisant ses sujets par ses dérèglements, Dunstan lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre, où le roi s'étoit enfermé avec une de ses concubines, & le tira par force d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée, & il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques Ecrits.

DUPARC, voy. SAUVAGE.

DUPATY, (Marguerite) président à mortier au parlement de Bourdeaux, né à la Rochelle en 1746, s'est fait un nom par l'ardeur avec laquelle il prit, en 1786, le parti de trois assassins condamnés à mort par le bailliage de Chaumont. Un *Mémoire* violent qu'il publia à ce sujet, fut brûlé par arrêt du parlement de Paris, & l'auteur décrété d'ajournement personnel. « Défions-nous (a dit à cette occasion un vieux magistrat) de ces citoyens sensibles qui regardent avec indifférence l'assassinat de l'honnête-homme, & remplissent de leurs clameurs les tribunaux, pour arracher au supplice le scélérat qui l'a commis; qui exaltent le prix

» de la vie d'un homme, & renversent la base sur laquelle repose la sûreté & le bonheur de tous les hommes » (voyez CALENTIUS). Dupaty avoit formé l'extravagant projet de parcourir le monde, pour former une nouvelle constitution ou législation de tout ce qu'il trouveroit convenable chez les divers peuples du monde. Il avoit demandé à cet effet, & pour sa récompense, 25000 liv. de rente, que le gouvernement a cru pouvoir mieux employer à autre chose. Peu de tems avant sa mort, arrivée en 1788, il publia des *Lettres sur l'Italie*, pleines d'impostures, de mensonges atroces, & d'un fanatisme d'irréligion qui ne permet pas de croire que sa tête fût bien saine. « Peut-être, dit un journaliste, les vifs regrets que lui inspiroit l'abolition du paganisme & des obscénités romaines, & les ardens & inutiles desirs de les voir rétablis, ont-ils contribué à abrèger ses jours. Et comment verroit-on sans une douleur mortelle, que les lieux autrefois habités par de tendres amantes, sont aujourd'hui souillés par des prêtres; que le Panthéon est désert, que les dieux n'y sont plus; qu'au-lieu d'adorer Vénus on invoque la Vierge, &c. On sent bien qu'avec de pareils chagrins la vie devient amère, & qu'un magistrat, soi-disant chrétien, qui en est une fois navré, ne peut aller bien loin ». Un anonyme a publié son *Eloge* en 1789. Le panégyriste a cru ne pouvoir louer son héros qu'en calomniant ses adversaires. Les

disgraces qu'a éprouvées M. Dupaty, ne sont pas une raison de chercher des coupables dans ceux qui ont pensé autrement que lui. *Il n'y a*, dit Epictete, *que le vulgaire qui rejette sur les autres les causes de ses malheurs; dès que l'on connoît la sagesse, on n'accuse que soi-même; &* pour citer le livre dont Epictete a tiré cette maxime: *Justus prior est accusator sui.* Prov. 18.

DUPERRAY, voyez PERRAY (Michel du).

DUPERRIER, voyez PERRIER (Charles du).

DUPERRON, voyez PERRON (Jacques Davy du).

DUPIN, voyez PIN (Louis Ellies du).

DUPLEIX, (Scipion) naquit à Condom en 1569, d'une famille noble originaire du Languedoc. Il vint à Paris en 1605, avec la reine Marguerite, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France & travailla long-tems sur l'histoire de ce royaume. Il compila, dans sa vieillesse, sur les libertés de l'Eglise Gallicane; mais le chancelier Seguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandoit un privilege, il en mourut de chagrin peu de tems après à Condom, en 1661, à 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Les Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste. On voit que l'auteur avoit été aux sources. II. *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-fol. La nar-

ration de Dupleix, quoiqu'assez nette, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu, déplurent à Matthieu de Morgues & au maréchal de Bassompierre. Ils l'accuserent l'un & l'autre d'ignorance & de mauvaise foi. Dupleix leur répondit. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire; mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet. III. *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-fol., masse énorme, sans esprit & sans vie. IV. *Un Cours de Philosophie*, en françois, 3 vol. in-12. V. *La liberté de la Langue Françoisse*, contre Vaugelas: ouvrage qui ne fit pas honneur à son jugement.

DUPLESSIS, voyez PLESSIS (du).

DUPORT, voyez TERTRE.

DUPRAT, voyez PRAT.

DUPRÉ, voyez PRÉ.

DUPUY, voyez PUY.

DURAND, né au Neubourg dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, & abbé de Troarn au 11e. siecle, est auteur d'une savante *Épître sur l'Eucharistie* contre Bérenger, qui est à la suite des *Œuvres de Lanfranc*, Paris, 1648, in-fol. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, faisoit grand cas de ses conseils, & lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND, (Guillaume) surnommé *Speculator*, né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de doc-

teur à Bologne, & passa de là à Modene pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain, & d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, & enfin évêque de Mende en 1286. Il refusa depuis l'évêché de Ravenne que Nicolas IV lui offrit, & mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le surnom de *Pere de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différens ouvrages. I. *Speculum Juris*, Rome, 1474, in-fol., qui lui mérita le nom de *Speculator*. II. *Repertorium Juris*, Venise, 1496, in-fol., moins connu que le précédent. III. *Rationale divinatorum Officiorum*, qui parut pour la 1^{re}. fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare & fort recherchée des connoisseurs. Ce livre a été ensuite réimprimé en divers endroits. IV. *Commentaria in Canones Concilii Lugdunensis*.

DURAND, (Guillaume) neveu du précédent, & son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité : *De la maniere de célébrer le Concile général*, divisé en 3 parties, & imprimé à Paris en 1671, dans un Recueil de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par Faure, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1545, in-8°. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V. Il a été

très-utile dans les tems des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des Chrétiens, particulièrement celles des ecclésiastiques & des religieux.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN, connu dans les écoles sous le nom de *Durandus*, né dans la ville de ce nom au diocèse de Clermont, fut Dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, & enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siecle lui donna le nom de *Docteur très-résolusif*, parce qu'il décidoit les questions d'une maniere tranchante & souvent neuve; sans s'efforcer à suivre un écrivain en tout, il prit des uns & des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les IV Livres des Sentences*, Paris, 1550, 2 vol. in-fol. Un *Traité sur l'origine des Jurisdictions*, in-4°, & d'autres *Traités*, où il montre plus de sagacité, que n'en avoient la plupart des écrivains de son tems. Il est fameux dans les disputes de théologie & de philosophie, pour avoir nié le *concourse immédiat*; mais il paroît que c'étoit une affaire de mots, puisque Durand ne nioit pas la *conservation*, qui est une espece de *création continue* de la créature & de toutes ses facultés, & qui dès-lors est le *concourse* le plus immédiat qu'on puisse imaginer.

DURAND BEDACIER, (Catherine, femme de M.) vivoit au commencement du 18^e. siecle. Elle avoit de l'esprit, & le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans

dans ce dernier genre, quin'est pas le meilleur de la littérature. Les principaux sont : I. *La comtesse de Mortagne*. II. *Les Mémoires de la Cour de Charles VIII*. III. *Le comte de Cardonne, ou la Constance victorieuse*. IV. *Les Belles Grecques, ou Histoires des plus fameuses Courtisannes de la Grece*. Toutes ces productions sont foibles, & aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit, des *Comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que ses romans; & des *Vers* françois, inférieurs aux uns & aux autres.

DURAND, (Ursin) né à Tours, religieux de la congrégation de S. Maur en 1701, a donné avec D. Martenne: *Theaurus novus Anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol. II. *Collectio veterum scriptorum*, 1724-1733, 9 vol. in-fol. III. *Voyage littéraire*, publié avec D. Martenne, 1724-1727, 2 vol. in-4°. IV. *L'Art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, & 1769, in-fol. (voyez ANTINE & CLEMENCET). Nous ignorons l'année de sa mort; il vivoit encore en 1770, & il étoit à cette époque à la 88e. année de son âge.

DURANT, (Gilles) sieur de la Bergerie, avocat au parlement de Paris, fut, à ce qu'on croit, un des 9 avocats commis par la cour, pour travailler à la réformation de la Coutume de Paris. Le tems que lui laissoit la jurisprudence, il le donnoit à la poésie. Il faisoit des vers plaisans au milieu des guerres de la Ligue. Les gens qui peuvent encore lire du gaulois, connoissent ses *Vers à sa Com-*

Tome III,

me, sur le trépas de l'Ané Liqueur, qui mourut de mort violente durant le siege de Paris, en 1590. Cette piece se trouve dans le 1er. volume de la *Satyre Menippée*, de l'édition de 1714, in-8°. On a de ce poète d'autres productions, dont quelques-unes sont d'une licence qui en interdit la lecture aux personnes sages. Il y eut un DURANT rompu vif le 16 juillet 1618, avec deux freres Florentins de la maison des Patrices, pour un libelle qu'il avoit fait contre le roi; & il y a beaucoup d'apparence que c'étoit notre poète, quoique quelques savans aient dit le contraire. Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitations tirées du latin de Jean Bonnefons*, &c., 1717, in-12, sont recherchées des curieux.

DURANTI, (Jean-Etienne) fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président du parlement par Henri III, en 1581. C'étoit dans le tems de la Ligue. Duranti y étoit fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet en 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, & on le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Il avoit fait des établissemens utiles, & composé un savant traité: *De Ritibus Ecclesie*, faussement attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, & imprimé à Rome in-fol., en 1591.

DURAS, (Jacques-Henri de Durfort, duc de) d'une famille illustre originaire des

R r

provinces de Guienne & de Foix, servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées, & se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle, le maréchal de Turenne, dont il étoit un des meilleurs élèves. Ses services & son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne sous le Dauphin en 1688 & 1689. Il mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de Duras avoit été érigée en duché en 1689. *Voyez* **LORGES.**

DURER ou DURE, (Albert) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne & à Venise, il mit en lumière ses premières estampes. Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modèle aux peintres de son tems, aux Italiens même. L'empereur Maximilien I le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois écussons, deux en chef & un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme: *Je puis bien d'un paysan faire un noble; mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile homme qu'Albert Durer.* Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin à 57 ans, en 1528. Durer ne lui ressembloit en rien: il étoit plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'Estampes & de Tableaux, dans lesquels on admire une

imagination vive & féconde, un génie élevé, une exécution ferme, & beaucoup de correction. On souhaiteroit qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentait la nature, que ses expressions fussent plus nobles, que son goût de dessin fût moins roide, sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observoit guere le costume. Il habilloit tous les peuples comme des Allemands. On a encore de lui quelques *Ecrits sur la Géométrie, la Perspective, les Fortifications, les proportions des Figures humaines* &c. Le roi de France a trois tentures de tapisserie d'après ses dessins. On voit plusieurs de ses tableaux au palais-royal. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre. Ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. En 1778, M. Husgen a donné en allemand un *Catalogue raisonné de toutes les Estampes gravées sur le cuivre ou sur le fer de la main propre d'Albert Durer*, Francfort & Leipsick, 1 vol. in-8°. Il en a omis plusieurs. *Voyez le Journal historique & littéraire de Luxembourg, 15 juillet 1778, p. 404.*

DURET, (François) juriconsulte, vivoit sur la fin du 16e. siècle; on a de lui un ouvrage publié à Lyon en 1574, sous le titre de *l'Harmonie & conférence des Magistrats Romains avec les Officiers François*. L'auteur y compare les emplois & usages de la magistrature de Rome, avec ceux de la magistrature de France. L'on sent que ces comparaisons doivent clocher assez souvent; cependant l'idée d'un tel ou-

vrage étoit bonne, & si l'on n'a pas sujet d'être content de l'exécution, l'on y trouve du moins des remarques curieuses & amusantes.

DURET, (Louis) né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville dans la Bresse, qui appartenoit alors au duc de Savoie, étoit un des plus célèbres médecins de son tems, & exerça son art à Paris avec une grande réputation sous les regnes de Charles IX & de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, & non premier médecin, comme l'a dit Teiffier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimoit & l'estimoit singulièrement, le gratifia d'une pension de 400 écus d'or, réversible sur la tête des 5 fils qu'il avoit; & ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présens considérables. Duret mourut en 1586, à 59 ans. Il étoit fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, & traitoit la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris, 1621, in-fol., grec & latin.

DURET, (Edmond-Jean-Baptiste) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 23 mars 1758. Il a traduit le 2e. volume des *Entretiens d'une Ame avec Dieu*, par Hamon; & la *Dissertation théologique d'Arnauld sur une proposition de S. Augustin*.

DUREUS ou DURÆUS, (Jean) Jésuite, écrivit, au 16e. siècle, contre la *Réponse de Witaker aux xx Raisons de*

Campien, Paris, 1582, in-8°.

DUREUS, (Jean) théologien protestant du 17e. siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des Luthériens avec les Calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° & in-4°; & mourut quelque tems après, avec la réputation d'un homme qui, à un esprit éclairé, joignoit un caractère conciliant.

DURING, comte Allemand, fameux par une perfidie atroce, étoit gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du 9e. siècle. Neclam, prince de Bohême, ayant vaincu & dépouillé Uladislas de ses états, le lâche During coupa la tête à son élève, & la porta au vainqueur. Neclam, plus généreux que lui, loin de le récompenser comme il l'attendoit, le fit pendre à un arbre.

DURINGER, (Melchior) professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate Litteratorum*. Il passa toute sa vie dans la mélancolie & la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1 janvier 1723, il tomba d'un 3e. étage, & mourut une heure après dans sa 76e. année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la *Physica sacra*, avoit profité des lumières de Duringer.

DUROCHIER, (Agnès) fille unique d'un riche marchand de Paris, se fit recluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église Sainte Opportune, le 5 octobre 1402. La

cérémonie de sa reclusion se fit solennellement par l'évêque de cette capitale, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle se renferma. Cette pieuse solitaire y vécut 80 ans, & y mourut en odeur de sainteté.

DURRIUS, (Jean-Conrad) né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie & en théologie à Altorf, où il mourut en 1667. On a de lui: I. Une Lettre dans laquelle il raconte à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par quelques moines, affligés de ce que l'invention de cet art leur enlevait les gains qu'ils étoient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. Mais cette anecdote est de l'invention de Durrius: il est bien vrai que la grande ressemblance des épreuves a fait d'abord soupçonner de la magie; mais ce ne sont pas les moines qui ont adopté ni répandu ce soupçon. Durrius ne réfléchit pas que dans ce conte il fait l'éloge du travail, du savoir & de l'utilité des moines, qui étudioient & instruisoient, tandis que le reste du monde croupissoit dans l'ignorance. II. *Synopsis Theologiae moralis*. III. D'autres ouvrages, &c.

DURSTUS, 11e. roi d'Écosse, selon Buchanan. Quoiqu'il fût fils d'un père très-vertueux, il s'abandonna au vin & aux femmes, & chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappella sa femme, assembla les

principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, & promit qu'à l'avenir il ne feroit rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques; il invita les nobles à souper, & les ayant tous assemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les égorgèrent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étoient pas trouvés à cette fête, qu'ils leverent des troupes, lui livrerent bataille, & le tuèrent vers l'an 607 de J. C.

DURYER, voy. RYER (du).

DUSMES, (Mustapha) autrement *Mustapha Zelebis*, fils de Bajazet I, empereur des Turcs, ou, selon d'autres, imposteur qui prit ce nom vers l'an 1425 sous le regne d'Amurat II. Les Turcs soutenoient que Mustapha Zelebis avoit été tué dans une bataille contre Tamerlan; les Grecs assuroient au contraire, que Dusmes étoit véritablement fils de Bajazet. Ce prince vrai ou prétendu s'étant formé un parti, marchoit déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire Ottoman. Le sultan Amurat envoya contre lui le bacha Bajazet à la tête d'une puissante armée; mais ce traître se rangea du côté de Mustapha, qui le fit son visir ou son premier ministre. Un faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit abandonné tout-à-coup, & obligé de prendre la fuite. Amurat le poursuivit sans relâche, le prit près d'Andrinople, & le fit pendre aux creneaux des murailles de la ville.

DUTILLET, voyez TILLET (du).

DUVAL, (André) né à Pontoise en 1554, docteur de la maison & société de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie nouvellement établie par Henri IV en 1596. Il méritoit cette place par ses lumières & son zèle pour l'orthodoxie. Il fut un des grands adversaires de Richer & du Richérisme. Le judicieux docteur connut toutes les conséquences du démocratique système de ce novateur syndic, & combien directement il tendoit à une destruction totale de l'Eglise (voyez RICHER). On le choisit pour être un des trois visiteurs-généraux des Carmélites en France. Il étoit sénieur de Sorbonne, & doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut en 1638, à 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Un Commentaire sur la Somme de S. Thomas, en 2 vol. in-fol. II. Des Ecrits contre Richer. III. Un Ouvrage contre le ministre Dumoulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloë*. IV. Les Vies de plusieurs Saints de France & des pays voisins, pour servir de suite à celles de Ribadeneira. Il s'étoit occupé à traduire en françois ce Jésuite Espagnol. V. *De suprema Romani Pontificis in Ecclesiam potestate*, 1614, in-4°.

DUVAL, (Guillaume) docteur en médecine, doyen de la faculté, & professeur de philosophie grecque & latine, étoit cousin du précédent. C'est lui qui commença à enseigner au collège royal l'économique, la politique, & la science des

plantes ; celle-ci en 1610, & celle-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes Litanies des Saints & Saintes qui ont exercé la médecine. On a de lui une *Histoire du Collège Royal*, in-4°, 1644. Il y a quelques faits curieux ; mais le style est au-dessous du médiocre. Il a donné une édition grecque & latine de toutes les Œuvres d'Aristote, 2 vol. in-fol., 1619, accompagnée d'un *Synopsis Analytica*, sur tous les traités de cet auteur. Cette édition est estimée.

DUVAL, (Pierre) géographe du roi, né à Abbeville, de Pierre Duval & de Marie Sanson, sœur du célèbre géographe de ce nom, enseigna la science de son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs Traités & Cartes de Géographie, qui ne sont presque plus d'aucun usage. Le plus connu est celui qui porte ce titre : *La Géographie Francoise, contenant les Descriptions, les Cartes & les Blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV*. Elle manque d'exactitude.

DUVAL, (Valentin JAMERAI) né de parens pauvres, au village d'Artonai en Champagne, fit le métier de pâtre ; & suivant son génie pour l'astronomie & la géographie, il acheta de ses petites épargnes des cartes & des instrumens. C'est dans ce genre d'étude qu'il faisoit au milieu d'un troupeau de vaches, que les deux jeunes princes de Lorraine, Léopold & François, le trouverent oc-

cupé le 13 mai 1717, en chassant près de Luneville. Frappés de la nouveauté de ce spectacle, ils se chargerent de son éducation, & l'envoyèrent faire ses études à Pont-à-Mousson. Le jeune Valentin y fit en peu de tems de grands progrès. En 1737, il fut appelé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il le chargea de la direction de son cabinet de médailles. Il mourut dans cette capitale de l'Autriche en 1775, âgé de 81 ans. Duval étoit modeste & circonspect, rien moins que décisif; il répondoit souvent aux questions qu'on lui faisoit: *Je n'en fais rien*; sur quoi on raconte l'anecdote suivante. Un ignorant lui dit un jour: *L'Empereur vous paye pour le savoir.* — *L'Empereur, répliqua Duval, me paye pour ce que je fais; s'il me payoit pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'Empire ne suffiroient pas.* Mais comme une pareille réponse a été donnée par d'Abou-Joseph (*voyez ce mot*), on peut avoir l'anecdote pour suspecte, à moins de supposer que Duval ait voulu répéter le bon mot du docteur Mahométan. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1784, par M. Koch, ami intime de Duval, 2 vol. in-8°. Ils contiennent des *Mémoires* sur sa Vie, & un grand nombre de *Lettres*, dont l'éditeur eût dû certainement faire un triage

plus sévère: il y a bien des petites dont la suppression n'eût point affoibli la réputation du célèbre médailliste. Les *Mémoires* doivent être également élagués, & dépouillés des détails inutiles, ennuyans & quelquefois même peu convenables.

DYNTER, (Edmond) du village de ce nom, dans la mairie de Bois-le-Duc, fut successivement secrétaire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe I & de Philippe le Bon, ducs de Bourgogne & de Brabant. Dégoûté de la vie de cour, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de S. Pierre à Louvain, se retira ensuite chez les chanoines-réguliers de Corfendonck, près de Turnhout, & mourut à Bruxelles le 17 février 1448. Il a laissé: I. Une *Chronique* des ducs de Lorraine & de Brabant, depuis 281 jusqu'en 1442, en latin. On en conserve l'original à Corfendonck, & plusieurs copies dans différentes maisons des Pays-Bas, entr'autres une avec des notes de le Mire. Cette *Chronique* mérite de voir le jour, à cause du grand nombre de pièces originales qu'elle renferme, & des particularités que l'auteur rapporte, & dont il a été témoin. II. *Genealogia Ducum Burgundia, Brabantia, &c.*, Francfort, 1529, & dans les *Rerum Germanicarum scriptores* de Freherus, tom. 3, & dans ceux de Struvius, tom. 3. Cette *Généalogie* est peu exacte.